

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

# **SIMON NEIGE - 1970**

**modifié en 1990 et 2015**

**et**

# **VOYAGES - 1968**

**TEXTES DRAMATIQUES POUR LA SCÈNE**

**SIMON NEIGE : 1re édition PDF et ePUB, en 2015**

**(dépôt légal)**

**SIMON NEIGE, augmenté de VOYAGES, en PDF : 2017**

**ISBN : 978-2-9816617-0-8**

© gabriel-pierre ouellette

TABLE DES MATIÈRES  
(les numéros de pages correspondent aux pages du fichier PDF)

|                                                                                                                                    |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| NOTE sur <i>Simon Neige</i>                                                                                                        | 3       |
| <br>SIMON NEIGE (1970 - 2015)<br>( <i>Simon Neige</i> a été publié en décembre 2015 sur mon site,<br>dans les formats PDF et ePub) | <br>11  |
| <br>TRANSCRIPTION D'UN VOYAGE AU LSD                                                                                               | <br>99  |
| <br>NOTE sur <i>Voyages</i> , la 1re version de <i>Simon Neige</i>                                                                 | <br>103 |
| <br>VOYAGES (édition artisanale, agrémentée, ou non,<br>de photos et d'extraits du manuscrit)                                      | <br>111 |

## NOTE

### RÉSUMÉ

Simon Neige, durant une soirée où il a invité quatre de ses collègues, se convainc de plus en plus que ses souvenirs, ses paroles, ses actes et même ses rêves lui échappent, se retournent contre lui, jusqu'à ce que des étudiants et lui soient mêlés à une histoire de haschisch et de LSD, qu'on trouve plus ou moins sordide ou audacieuse, selon l'époque où l'on vit.

### HISTOIRE DE LA PRODUCTION

Ce fut une énorme aventure. J'en ai été le déclencheur, comme sans y penser et, par la suite, un ami et collègue, Philippe Régnier (ou Grenier), nous a tous entraînés dans ces lectures, ces répétitions, ces deux inscriptions successives au Festival d'art dramatique du Canada et, enfin, ces représentations au collège de Valleyfield et à la Cité des jeunes, à Vaudreuil. C'est aussi un moment dans l'histoire de la relation étroite - et plus bénéfique qu'on ne le pense - qui existait, dans les années 60 et 70, entre les professeurs et les étudiants des collèges. Ils avaient de 16 à 20 ans, et nous n'avions pas 30 ans.

### SEPTEMBRE 1968

La troupe de théâtre, *les Coquillards*, fondée depuis quelques années par les étudiants du collège, à Valleyfield, organise une lecture de *Simon Neige*, mais regrette de ne pouvoir la produire.

### NOVEMBRE 1968

De jeunes comédiens de Montréal, anciens élèves du collège ou diplômés du conservatoire de la province, comme Philippe Régnier, professeur de théâtre à Valleyfield, se montrent intéressés à participer, avec cette pièce, au Festival d'art dramatique du Canada (région de l'ouest du Québec), en 1969. Après des téléphones et une lettre, datés du 10 novembre, le ou les directeurs du festival nous annoncent la venue d'adjudicateurs, qui décideront de notre inscription, mais trois jours avant cette visite, l'intérêt n'existe plus chez les comédiens. On doit se désister.

## FÉVRIER 1969

À la suite d'une nouvelle lecture organisée à Montréal, avec une bonne partie des mêmes comédiens, le projet est encore une fois annulé. J'ai jeté quelques mots sur une feuille : *Hier, le 7 février, j'ai perçu que ma vie devait prendre une nouvelle forme et aussi (se doter de ?) nouvelles exigences. Aujourd'hui, je le sais, je l'ai dit à Philippe. / Il m'était devenu assez normal d'être contesté dans mes cours; je devrai l'être aussi dans ce que j'écris..* Aucune autre décision n'est prise, sauf que *Simon Neige* deviendrait une création de groupe ou, pour dire le vrai, celle du metteur en scène, Philippe. Je le dis sans animosité. C'est la loi du milieu, quand on présente un texte original ou l'adaptation d'un roman à une compagnie de production ou à un réalisateur. On a voulu y inclure l'expérience d'un voyage au LSD. J'ai donc entrepris de transformer le texte.

## SEPTEMBRE 1969

La troupe des *Coquillards* accepte de monter la nouvelle mouture de *Simon Neige*, mais le motif principal de cette décision était, je crois, que durant l'été, Philippe avait eu l'idée d'ajouter de la danse et des chansons avec un groupe rock et d'ajouter à l'environnement scénique des courts métrages réalisés par Paul Poirier, en plus des photos sur grand écran, déjà incorporées à l'action dramatique et prévues dans mon texte. J'ai donc écrit le texte d'une dizaine de chansons. Le groupe *DIONYSOS* a composé la musique; la chanson *Narcotique*, tirée de *Simon Neige*, se trouve sur leur premier microsillon, paru en 1970, "le Grand Jeu" (Jupiter yds8032) et sur le disque compact paru en 1994 (Pionniers PICD-8022).

## NOVEMBRE 1969

Les répétitions allaient bon train, quand un étudiant de collège est arrêté pour possession et vente de haschich : son avocat demande qu'on interrompe tout, avant la tenue du procès. On se rassemble, le 6 novembre, à l'auditorium. On discute peu, et on s'en remet à un vote de tous les participants étudiants (si je ne me trompe). Je ne pense pas que le refus de continuer a été unanime. J'ai ici quatre chiffres dans une colonne : 2 - 1 - 15 - 16, et je pense qu'il s'agissait de 2 abstentions, 1 vote nul, 15 votes pour continuer et 16 contre. Un vote serré. J'écrivais, le soir même : *J'ai regardé un homme déçu / La glace ne dit rien qu'elle n'a déjà vu. / Il n'y a ni déception, ni grande joie / Il y a toujours le même visage / 34 personnes ont décidé d'une vie, peut-être / Les grands mots! / (...) / La société décide du théâtre qu'elle verra./ (...) / J'aurais décidé moi-même de ne pas faire jouer cette pièce - je serais aussi déçu et abattu. / Je voudrais*

*faire un poème, pour justifier cet abattement. / Le poème ne veut pas venir. / A-t-on tué quelque chose en en préservant une autre ? / (...) / J'ai dit oui au vote trop tard - j'aurais dû plaider - je ne savais pas, avant, quoi penser. / Il faut que j'apprenne à savoir avant / (...) / Une autre pièce - absolument / Si je ne veux pas en rester là. J'aurais donc préféré qu'on poursuive jusqu'aux représentations publiques, et je crois même que cela aurait pu aider la cause du jeune étudiant : son avocat aurait pu plaider l'irresponsabilité de ses professeurs, qui écrivaient et produisaient des pièces où on fumait du haschisch... Et pire, le texte de l'une des chansons disait : *il en fumait, il en vendait, pour sa liberté*; c'était sans doute une liberté mal comprise, mais une liberté qui était le reflet de cette époque où l'individu cherchait, et tenait à faire ce qui lui semblait bon et juste pour la société dont il rêvait...*

### **29 NOVEMBRE 1969**

Entre-temps, ils avaient trouvé une solution, ou un subterfuge, pour enfin monter sur scène devant un public. On a envoyé des invitations tout azimut - j'ai encore une liste de noms et d'adresses - pour une représentation privée, mais avec un prix d'entrée de 1.50\$. L'auditorium, le 29 novembre, était plein (300 ou 400 personnes). Un de mes collègues professeurs, d'un autre collège, m'écrivait, le 2 décembre : *Incidemment, je ne comprends pas le sens des représentations publiques et des représentations privées dans ton milieu : comment pouvait-ce être plus public que samedi dernier ?* - Je dirai plus loin combien il n'avait pas aimé ma pièce.

### **FÉVRIER 1970**

On a remis cela en février, avec des billets de faveur, pour deux représentations, les 14 et 15 février. Je vous en donne la preuve :

Les Coquillards

vous invitent à une pièce de THÉÂTRE

SIMON NEIGE

---

SAMEDI ET DIMANCHE, 14-15 FÉVRIER 1970

À 8.30 HEURES P.M.

à l'Auditorium du C.E.G.E.P. de Valleyfield

---

BILLET DE FAVEUR

## MARS 1970

Mardi, le 17 mars, *les Coquillards* présentaient “Simon Neige”, à la Cité des jeunes, à Vaudreuil, lors du XXXI<sup>e</sup> Festival d’art dramatique du Canada (région de l’ouest du Québec). Cinq productions avaient été retenues; Robert Tembeck, auteur et metteur en scène de *Survivors/Survivants*, remporta le premier prix.

Quant à *Simon Neige*, les films de Paul Poirier, qui mettaient en images et développaient des souvenirs évoqués par deux des principaux personnages, Simon Neige et sa collègue, Évelyne, de même que le groupe *Dionysos*, qui a mis en musique et interprété au moins huit des chansons, ont été les éléments remarquables et remarquables de la production. Le critique du *Star*, Lawrence Sabbath, en a fait mention dans son article du 18 mars : *Rock music, balletic movements, dance, triple screens for black and white and color movies, and psychedelic lighting effects add to the assault on the senses (...) In addition to directing the multi-media scenes with a gusto and skill that are lacking in the expository moments of the play, Philippe Régnier has provided useful and attractive decors.*

## HISTOIRE DU TEXTE

Le critique soulignait donc, la faiblesse de mon texte, une faiblesse qui peut expliquer les difficultés que nous avons eues à convaincre des comédiens de participer à cette aventure, sans oublier, pour autant que la nature du sujet - la vente et la consommation de drogues - a été problématique pour plusieurs et même, pour certains ou certaines, la raison d’un refus poli qui restait, bien sûr, confidentiel, entre gens du milieu.

Plus de quarante-cinq ans plus tard, avant de relire le premier état du texte, j’étais persuadé que je n’y trouverais rien d’intéressant, et je pensais n’en donner ici, qu’un résumé. Quant à la dernière version, celle de fin 1969, et de février et mars 1970, j’étais déterminé à la numériser. Posséder le texte peut intéresser celles et ceux qui ont participé, de près ou de loin, à une équipée qui a duré, du moins dans mon cas, d’avril 1968 à mars 70.

Cependant, le 7 août dernier, j’écrivais dans mon journal, sous forme télégraphique : *J’ai lu de Voyages (1<sup>re</sup> version du texte), pp. 1-25, n’en avais pas envie, mais étonné...!* Il y a, certes, des longueurs, mais le décalage qui se crée, de façon brusque quand des serviteurs en livrée apparaissent avec des meubles, des flambeaux, au milieu de discussions

pédagogiques, et qui est accentué par de nouvelles et absurdes apparitions avec, en plus, de grandes photos descendant des cintres, des photos des personnages en scène ou de ceux dont ils parlent, ce décalage, aujourd'hui du moins, m'apparaît comme une dénonciation du réalisme, de l'ennui de ce réalisme quotidien ou social qui, sur une scène de théâtre, n'atteindra jamais à l'exacte vérité. Des retours à une autre époque ou l'intrusion d'une mécanique absurde, en *pervertissant* ou moquant le désir de créer ou recréer une certaine réalité, comme le monde des professeurs et des étudiants, me paraissent toujours avoir pour effet, non pas de nier cette réalité, mais au contraire de rappeler son existence, en la confrontant à des éléments qui peuvent la remettre en question et rappeler que nous sommes au théâtre, qu'il faut y penser à deux fois avant de s'identifier aux personnages ou de rejeter leurs amours, leurs opinions, comme si on était couché sur le divan du psychiatre... Même si vous n'avez pas encore pris connaissance, dans le document PDF-*Simon Neige*, du texte, *Voyages*, on me permettra de préciser que les scènes des serviteurs avec leurs flambeaux et leurs tables ou leurs fauteuils, font entrer le rêve, de façon gratuite, dans la vie de Simon, de la même façon que Simon impose, sans trop s'en apercevoir et de façon tout aussi gratuite, ses besoins de "pure communion" ou d'idéaux pédagogiques aux gens qui l'entourent. En somme, cette machination visuelle que j'élaborais sur le papier, tout en écrivant le texte des dialogues, accompagne et souligne, autant les désarrois de Simon, que le nôtre devant sa manie de vouloir tout dire, tout expliquer. Était-ce de la distanciation, sans que je connaisse vraiment ce concept ou cette pratique propre à Brecht? Je n'oserais le dire, mais aujourd'hui j'aimerais *avoir tenu mon bout* dans cette histoire, et exigé de garder ces éléments provocateurs, quoiqu'ils soient en apparence extérieurs à l'action, en faisant davantage confiance à mon intuition, n'ayant pas alors l'outillage théorique pour élaborer mes raisons ou répondre aux objections. De toute façon, on s'orientait vers une création de groupe, avec et pour de jeunes étudiants. Mes serviteurs en livrée devaient leur faire penser à Marivaux ou à des spectacles des *Ices Follies* ou des *Ice Capades*, que tout le monde avait vus au moins une fois, à Montréal, dans les années 60. Mais reprenons l'histoire du texte, depuis le début.

### **AVRIL 1968**

Le dialogue à l'origine de *Simon Neige* contient seulement trois répliques, assez longues, que j'avais enregistrées sur ma Uher Variocord 263, et

transcrites sur papier, après avoir revu à la télévision le film de Bergman, *les Fraises sauvages*. Je m'identifiais au vieux médecin du film, dont on fêtait les cinquante ans de pratique, et j'avais inventé, pour quelques lignes, un personnage anonyme qui me reprochait de tout ramener à moi-même, et en général de me donner le beau rôle. Je répliquais que je me reconnaissais chez des êtres, au cinéma, au théâtre, dans des romans, et me contentais d'en faire part. Ça me faisait plaisir de me retrouver dans ces situations, et j'espérais qu'on participe à ce plaisir. Le dialogue s'arrêtait au bas d'une page (vous trouverez la transcription complète, avec les fautes, les ratures, après la numérisation de *Voyages*, dans le document PDF-*Simon Neige*).

### **ÉTÉ 1968**

J'ai fait lire ce texte à Philippe Régnier et de fil en aiguille, j'ai parlé ou nous avons parlé de situations à élaborer autour de cette confrontation d'un personnage avec lui-même et avec des proches. Philippe qui voulait participer au Festival d'art dramatique avec une création, m'a incité, encouragé, poussé à écrire un texte dramatique. Il était persuasif...

### **SEPTEMBRE 1968**

En septembre, la troupe du collège lisait la première version de ma pièce, *Voyages*, avec le résultat que vous connaissez. Vers la page 16 de *Voyages*, je proposerai aux lecteurs éventuels de parcourir d'un oeil distrait les quatre ou cinq pages suivantes qui contiennent de trop longues réflexions, assez brouillonnes, sur l'éducation qui, au lieu d'être une intégration au "système social", comme le préconisait dans la pièce le directeur du collège, devait permettre la participation active des étudiants, et même se baser sur elle, dans l'élaboration des programmes, les prises de décision, leur apprentissage, mais - ce qui était en peu contradictoire - sous la direction des professeurs qui seraient les seuls habilités à diriger les collèges, etc.

### **FÉVRIER 1969 - SEPTEMBRE 1969 - FÉVRIER 1970**

Après la deuxième lecture et les réactions plus qu'indifférentes de presque tous les participants, il fallait faire de nombreuses coupures, surtout dans les dialogues entre les professeurs et on s'est mis d'accord pour que Simon fasse un voyage au LSD. Dans *Voyages*, il était déjà question de haschisch, mais je m'étais limité à des réactions d'usage, devenues aujourd'hui des clichés, et à une question de vente et d'arrestation. Je croyais impossible de rendre, à la scène, les transformations que connaît un individu dans ses perceptions et ses sentiments, sous l'effet d'un hallucinogène puissant. Je

préfèrais montrer un Simon, seul, aux prises avec les mécaniques du sort, de l'absurde, au milieu de ses rêves pédagogiques et autres. Je trouvais plus rigoureuse cette façon de me limiter à l'esprit, fut-il exacerbé, de Simon - d'ailleurs, l'alcool jouait déjà son rôle... Cependant, j'en conviens, avec le LSD, sa désillusion serait plus forte, plus dramatique. Lui, qui disait n'aimer personne, ou aimer si peu les gens qui l'entouraient, vivrait dans un court laps de temps des amours ignorées, des mésestimes qu'auparavant, il ignorait ou passait sous silence. Ses sentiments prendraient une force que ni lui ni les autres ne soupçonnaient, et il percevrait avec plus d'acuité sa différence. Cette transformation du texte aurait peut-être suffi, pour obtenir l'accord des jeunes étudiants, apprentis comédiens de la troupe, *les Coquillards*, mais l'ajout des chansons, de la musique rock et de la danse y a joué le rôle majeur. D'ailleurs, du moins j'en ai été convaincu par la suite, ces danses et ces chansons, dont j'avais accepté d'écrire les textes, exprimaient une force latente dans la mémoire de Simon, et aussi le caractère subversif et insaisissable des étudiants et étudiantes autour de lui; il suffit de penser à la chanson qui revenait quelques fois au cours de la représentation : *Il en fumait, il en vendait, Pour sa liberté...*

### **NOVEMBRE 1969**

J'ai envoyé à un éditeur, en novembre 1969, le texte qui était alors, celui de *Simon Neige*. Il m'a répondu en décembre que ce serait impossible. Je m'y attendais. À cette époque, et même aujourd'hui, il faut être Anne Hébert ou s'être mérité quelque prix insigne, pour qu'on publie un texte pour le théâtre. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'ai pas ajouté *Simon Neige* dans la section 4 de mon site : les manuscrits refusés.

### **ANNÉES 90 ET 2015**

Dernière version de *Simon Neige*.

Au début des années 90, j'ai entrepris, surtout pour la première partie de la pièce, une refonte du texte, où s'entremêlent et même, s'opposent des scènes qui se sont déroulées à des moments différents de la soirée chez Simon Neige. Les discussions entre professeurs sont confrontées, du moins au plan de l'intérêt qu'elles peuvent inspirer, avec les scènes où il est question de LSD, de hasch, de relations amoureuses ou autres. Le temps chronologique devenant indistinct, la confusion s'en retrouve augmentée, mais aussi, et c'est mon point de vue, elle est reconnue inévitable, comme dans tout événement qui sort de l'ordinaire. J'ai aussi modifié la fin de 1970, pour reprendre celle que j'avais d'abord prévue (je

donnerai, après le PDF de *Voyages*, la fin écrite pour les représentations de 1970). Cette redistribution des scènes, avec de nombreuses coupures, était restée à l'état de brouillon, jusqu'à aujourd'hui.

### **AOÛT 2015**

Lire d'abord, dans ce ePub, cette dernière version et, ensuite, celle de septembre 1968, *Voyages*, dans le document PDF-*Simon Neige*, donnera au moins une idée, autant de mon univers mental et "dramatique" à cette époque, que de la vision que pouvaient avoir, dans ces années plutôt turbulentes, même au Québec, des professeurs, des comédiens, un auteur, un metteur en scène et la troupe de théâtre, au collège d'enseignement général et professionnel (Cégep) de Valleyfield, dans la région du sud-ouest. Et le collègue et ami qui m'écrivait, le 2 décembre 1969, que ses impressions du samedi précédent (le 29 novembre) étaient fort négatives, ajoutait pourtant : *je me surprends à juger ton oeuvre de façon toute différente à mesure que j'y repense*. J'ose espérer qu'un metteur en scène ou un réalisateur trouvera dans la première version de 1968, *Voyages*, et le *Simon Neige* de 1970, modifié en 1990 et 2015, quelques idées ou dialogues qui pourraient être encore percutants au XXI<sup>e</sup> siècle...

# SIMON NEIGE

version de 1970  
modifiée en 1990 et 2015

Dans les versions précédentes, les appartements des étudiants ou celui de Simon Neige étaient supposés définis par le décor. Dans cette dernière version, je propose que tous les participants à la soirée chez Simon Neige, soient sur scène, tantôt dans une zone éclairée, tantôt dans la pénombre, immobiles ou semblant en grande conversation, ou dans le noir complet. Je parlerai d'éclairage A, quand les étudiants seront dans la zone éclairée et d'éclairage B, quand il s'agira des professeurs. La source de lumière pourrait être visible : un cercle où seraient accrochés les réflecteurs, et qui pourrait glisser sur un rail, être abaissé ou remonté, etc.

## LES PERSONNAGES

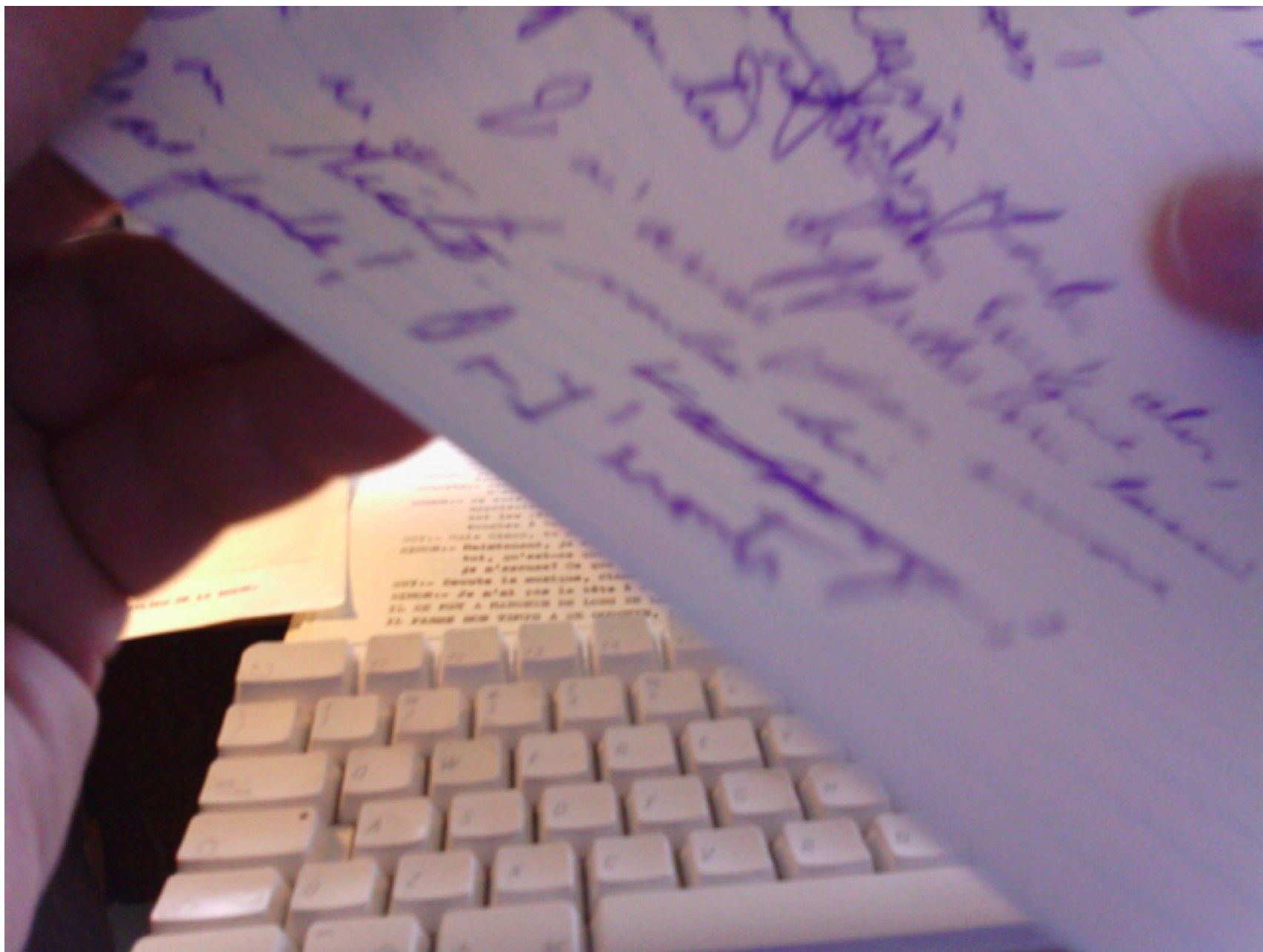
Les étudiants : André, Bernard, Catherine, Charles et Gérard; ils ont entre 16 et 19 ans.

Les professeurs : Claude Nadon, Évelyne Cardier, Guy Levert, Marc (le plus âgé), Simon Neige; ils ont entre 23 et 30 ans.

Je n'ai pas cru bon d'indiquer le nom des jeunes comédiennes et comédiens, mais qu'ils soient assurés de ma gratitude pour avoir participé à cette "galère"... Et je suis désolé que des personnes mal intentionnées aient prétendu que cette pièce, son auteur et son metteur en scène, avec cette aventure théâtrale, aient "construit" chez les comédiens des comportements qui seraient la cause de malheurs familiaux ou autres, même chez des tierces personnes.

## BRÈVE REMARQUE SUR LA LANGUE

Je n'ai pas cru bon de faire toutes les élisions, propres au langage courant. Je suppose que les yeux de mes lecteurs ont appris depuis leur jeune âge à "parler" leur lecture... Comprenne qui pourra.



MARC

Simon, laisse-la parler. Tu as eu ton tour, on t'a laissé parler.

SIMON

C'est ça, que tu appelles me laisser parler ?



Amber: <sup>Quand</sup> tu le regardes, j'ai une peur de  
D'ailleurs, alors des tonnes!

Marc: bien, on t'a laissé parler, alors, (O)

Simon: <sup>facilement</sup> j'ai dit que tu n'as rien fait  
facile. J'ai aussi fait encore

Emilie: <sup>facile</sup> Marc - <sup>facile</sup> Marc! <sup>facile</sup> Marc!  
Mais facile! J'ai dit

Parlons alors, des tiennes, celles de l'hiver comme celles de l'été ou des salles de cours!

MARC

MARC  
Simon, laisse-la parler. Tu as eu ton tour, on t'a laissé parler.  
SIMON

SIMON

C'est ça, que tu appelles me laisser parler ? Je n'avais pas encore fini ce que je voulais dire.

ÉVELYNE

Date:

Simon: <sup>Quelques</sup> Pour le moment, j'en ai fini.   
 Je reviens.   
 Andy: Partons alors des deux!   
 Ma: Lors, a l'a. l'air d'aller, etc. (1)   
 Simon: J'ai eu un peu de difficulté à l'aller   
 parler. J'ai avec moi encore   
 pour ce que le valet de   
 Andy: <sup>Mais</sup> Rien. <sup>Wassup!</sup>   
 Mais parle! J'ai l'impression

**1**

**UN MOMENT APRÈS L'ARRIVÉE DES ÉTUDIANTS CHEZ SIMON NEIGE, APRÈS MINUIT.**

**ÉCLAIRAGE A : LUMIÈRE SUR LES ÉTUDIANTS; PROFESSEURS DANS LA PÉNOMBRE.**

CHARLES

Simon, je te parle!

SIMON

Oui, oui, je t'écoute. T'as acheté de la mari, je suppose.

CHARLES

Mieux que ça.

SIMON

Alors, de l'opium...

CHARLES

C'est ça! Tout de suite, les grands mots. On veut te droguer!

SIMON

Vous êtes sur le bon chemin.

ANDRÉ

À qui le dites-vous!

SIMON

Tu es de mon avis ?

ANDRÉ

Oui. Mais pas avec le fait que vous vouliez en prendre.

SIMON

Ah! non ? Tu peux me tutoyer, tu sais.

CHARLES

On parlera de ça, une autre fois. Il a bu.

ANDRÉ

Oui, j'ai bu, et après ? C'est mieux que de se droguer.

CHARLES

Oui, oui, on sait ça.

GÉRARD

On ne vous dérange pas, j'espère. Je gage que vous alliez vous coucher...

CHARLES

Mais non, mais non, il le dirait si on le dérangeait. Allez-vous me laisser lui dire, à la fin, ce que j'y ai acheté ?

SIMON

Dis-le donc. Qu'est-ce que tu as acheté de si spécial ?

CHARLES

Rien d'extraordinaire, mais je pense que tu t'y attends pas.

SIMON

À quoi ?

CHARLES

À de l'acide. On m'a offert le dernier qui restait. Alors, j'ai du hasch, comme prévu, et un tout petit morceau de couleur, qui va te coûter dix dollars (N.B. *ou selon le cours du marché...*). Avec le hasch, ça fait quinze. Tu as l'argent ? Je suis pressé.

CATHERINE

Heureusement que t'as pas de gun!

CHARLES

Je suis pressé. Mon amie m'attend.

SIMON

Marie ?

CHARLES

Marie ?

BERNARD

Son histoire avec Marie, c'est terminé depuis longtemps. Vous ne... Tu ne le savais pas ?

SIMON

Si je tenais le journal de vos amours!

CHARLES

Alors, qu'est-ce que tu décides ?

GÉRARD

Un bon mouvement, il a besoin d'argent, le beau Charles.

SIMON

Fais-tu au moins un peu de profit, là-dessus ?

CHARLES

C'est le prix que j'les ai payés. Mais j'ai pris l'argent qui me restait.

ANDRÉ

La charité, mon bon monsieur. Monsieur ! c'est du bonheur en capsule...

BERNARD

Le bonheur ? T'es fou.

CATHERINE

Charles, Louise t'attend, en bas.

ANDRÉ

Catherine, j'te comprends pas de rester avec ces gens-là...

SIMON

Ah! c'est Louise, maintenant. Pourquoi elle n'est pas montée avec vous ?

CHARLES

T'occupes pas. Elle est timide... Alors, qu'est-ce que tu fais ?

CATHERINE

Elle est pas gênée. Elle veut qu'il se dépêche.

SIMON

Je sais plus... Ça m'embête un peu, mais... Bon. J'achète tout.

**IL LUI DONNE L'ARGENT.**

Mais ça ne veut pas dire que je le prendrai... le nouveau truc.

CHARLES

Merci. Mais t'en fais pas. J'en ai pris une dizaine de fois, et je suis encore en vie.

CATHERINE

*(en jouant)* J'aimerais mieux te voir mort, mon enfant, qu'aux prises avec de tels chromosomes!

SIMON

*(à Catherine)* Tu en as déjà pris ?

CATHERINE

Non. C'est la reine de France qui parle à saint Louis.

GÉRARD

De quoi tu parles ?

CATHERINE

Ignorant! C'est l'histoire de France expliquée aux enfants...

SIMON

Tu sais, Charles, les effets ne sont pas toujours apparents. Fais attention.

CATHERINE

La reine de France est trop soucieuse de l'âme de saint Louis de France, pour s'abaisser à la perdre de vue dans un moment d'hallucination! *(André la tire à lui)*

CHARLES

*(à Simon)* Oui, oui, promis. Tu m'en donneras des nouvelles. Salut, tout le monde! Salut, Simon.

SIMON

Bonsoir, Charles. Salue Louise de ma part.

**CHARLES SORT, MAIS ON L'ENTEND RAPPELER SIMON,  
QUI SORT LE RETROUVER. UN TEMPS. IL REVIENT.**

ANDRÉ

Qu'est-qu'il voulait ?

SIMON

Oh! rien de spécial. Disons qu'il voulait rassurer son professeur sur les effets de l'acide...

## 2

**RETOUR EN ARRIÈRE. AU MOMENT DE L'ARRIVÉE DES PROFESSEURS CHEZ SIMON NEIGE, APRÈS UN "BANQUET" AU COLLÈGE, VERS NEUF OU DIX HEURES DU SOIR, DONC DEUX OU TROIS HEURES AVANT QUE LES ÉTUDIANTS N'ARRIVENT. ÉCLAIRAGE B : LUMIÈRE AXÉE SUR LES PROFESSEURS, LES ÉTUDIANTS IMMOBILES, TOUT AU FOND DE LA SCÈNE. LE DÉBUT, SINON LES DEUX OU TROIS PREMIÈRES PAGES DE CE DIALOGUE, SE DÉROULE RAPIDEMENT, COMME DANS LES TALK-SHOWS À LA TV OÙ TOUT LE MONDE A QUELQUE CHOSE À DIRE, ET PARLE EN MÊME TEMPS QUE TOUT LE MONDE.**

SIMON

Qu'est-ce que vous buvez ?

CLAUDE

Qu'est-ce que tu as ?

SIMON

Pas grand'chose. Du scotch, du gin et bien entendu, de la bière.

CLAUDE

Je prendrais un scotch avec de la glace...

ÉVELYNE

On the rocks !

CLAUDE

...et un peu d'eau.

GUY

Et pas plus que le petit peu. Claude est fragile.

SIMON

Toi, Évelyne, qu'est-ce que tu bois ?

ÉVELYNE

Comme d'habitude. Un gin tonic.

GUY

(à Claude) Tu as eu la visite de Catherine ?

MARC

Moi, je prendrai une bière.

CLAUDE

(à *Guy*) Comment sais-tu ça ?

MARC

De quelle Catherine, parlez-vous ?

SIMON

Et toi, Guy, qu'est-ce que tu prends ?

GUY

(à *Claude*) C'est elle qui me l'a dit. (à *Marc*) Catherine Viger.

CLAUDE

Oui... Ça fait déjà deux ou trois fois, qu'elle passe me voir. Au bureau. Elle me parle de... Des cours. Elle n'est pas toujours facile; elle est même très dure. Elle n'admet aucune de nos positions.

SIMON

Guy, tu veux boire quelque chose ou non ?

GUY

As-tu du vermouth ?

SIMON

Je n'ai jamais de vermouth, Guy. Tu le sais.

MARC

Il a dit ce qu'il avait, tout à l'heure.

GUY

C'est vrai, Eh ben, alors, un cinzano.

CLAUDE

(à *Marc*) Tu connais cette Catherine ?

SIMON

Je n'ai pas de cinzano, Guy.

MARC

À peine. Je l'ai vue quelquefois, à la cafeteria, je pense. Je ne lui ai jamais parlé.

ÉVELYNE

Je n'aime pas cette fille.

GUY

Non ? Pourquoi ? Moi, je la trouve pas mal, je dirais même qu'elle est bien.

SIMON

Mon cher Guy, si tu veux quelque chose, tu t'en passeras.

**IL SORT**

GUY

Apporte-moi un gin, ça fera l'affaire.

MARC

Tien, tu as fini par vouloir une chose qu'il avait.

GUY

*À Évelyne.* Qu'est-ce que tu as contre Catherine ?

ÉVELYNE

Rien. Elle me paraît un peu apprêtée. Surtout quand elle est avec cet André. C'est comme s'il n'y avait qu'eux au monde!

CLAUDE

On serait jalouse ?

ÉVELYNE

Sûrement pas de son André.

GUY

Ils sortent ensemble ?

ÉVELYNE

Ils sont toujours ensemble.

GUY

C'est curieux, je ne les ai jamais vus ensemble.

ÉVELYNE

C'est que tu ne vois qu'elle!

CLAUDE

*à Guy.* Mais pourquoi elle t'a parlé de sa visite à mon bureau ?

GUY

Ah! rien de particulier. Elle te trouve amusant, paraît-il. Elle dit que tu admets tes torts.

CLAUDE

Mais je rêve. Ou c'est elle qui rêve. Je passe mon temps à lui dire que je reste sur mes positions, qu'il est impossible de discuter avec elle. Elle tient mordicus à ses idées. Alors, je l'écoute.

ÉVELYNE

Justement. Si tu l'écoutes, sans rien dire, elle se dit que tu es d'accord. Les femmes prennent souvent le silence des hommes pour un acquiescement...

CLAUDE

J'acquiescerai à quoi ?

MARC

À ses charmes, peut-être...

GUY

Pour ce qui est de nos charmes, elle semble préférer ceux de Simon.

ÉVELYNE

Ah! oui ?

CLAUDE

Elle t'a dit ça, à toi aussi ? À chaque fois, elle me parle de lui. Si je le connais bien, quel âge il a. La première fois, je me suis dit qu'elle se trouvait des sujets de conversation.

ÉVELYNE

Claude ?

CLAUDE

Oui ?

ÉVELYNE

Simon est seulement un sujet de conversation ?

CLAUDE

Qu'est-ce que tu vas chercher, là ? Non, bien sûr. Mais je n'y voyais que des questions d'usage...

MARC

Ou susciter des rivalités entre nous.

CLAUDE

Une façon de meubler les silences. Il y a de longs moments où elle ne dit rien. Alors, on regarde les murs, ou je range des papiers sur mon bureau.

ÉVELYNE

Et elle reste *pensive* ? Comme au théâtre, quand il ne se passe rien ?

MARC

Une femme qui ne dit rien, prépare la prochaine question.

GUY

La question choc sur Simon.

CLAUDE

Ça se peut très bien. Ses questions arrivent au moment où je pense appeler à la maison.

GUY

Elles surgissent du plus profond de son être. Comme les questions de Simon sur son Bernard. On n'existe plus pour eux.

ÉVELYNE

De quel Bernard, parles-tu ?

GUY

Tu ne le connais pas.

CLAUDE

Tu te sens rejeté à ce point ?

GUY

Après un bref état de la question, je ne crois pas en souffrir, mais ce n'est pas moi, qu'elle préfère. Cette Catherine ne parle que de Simon. Simon par-ci, Simon par-là...

CLAUDE

Et Simon te parlerait plutôt de Bernard.

MARC

Dis-lui donc, d'aller le voir, son cher Simon.

GUY

À Bernard ?

MARC

Mais non. À Catherine.

GUY

Je lui ai demandé pourquoi elle n'allait pas le voir, si elle voulait tant savoir ce qu'il faisait, ce qu'il avait écrit, où il passait ses vacances... Name it!

**SIMON REVIENT AVEC UN PLATEAU, ET SERT SES INVITÉS.**

SIMON

Et qu'a-t-elle répondu ?

CLAUDE

Tu as tout entendu ?

SIMON

À peine. Je ne sais pas de qui il s'agit.

ÉVELYNE

De Catherine Viger. Tu la connais ?

SIMON

Oui, un peu. Elle est souvent avec le groupe de Charles Normandeau.

GUY

Tu veux savoir ce qu'elle a répondu ?

SIMON

Mais oui.

GUY

Qu'elle respectait ton travail, à toi!

CLAUDE

Et le nôtre, on n'en parle pas.

**UN SILENCE. IL ÉTAIT PRESQUE TEMPS.**

SIMON

On devrait faire un voyage au haschisch.

CLAUDE

Tu veux te mettre à la portée des élèves ? Moi, je n'y tiens pas.

ÉVELYNE

Cette Catherine en prend, d'ailleurs. Non ?

MARC

Tu nous demandes ça, pour nous épater ?

SIMON

*Qui juge bon de changer de sujet.* Tout le monde est servi ? Dites-le moi quand vos verres sont vides.

CLAUDE

Mais, mon cher, tu t'en rendras compte, toi-même...

**3****ON REVIENT AUX ÉTUDIANTS. APRÈS LE DÉPART DE CHARLES.  
ÉCLAIRAGE A**

GÉRARD

On trouvait pas Charles. C'est pour ça, qu'on n'arrivait plus.

SIMON

Il est trop occupé ?

GÉRARD

Il n'était pas chez lui. Chez lui, on nous a dit qu'il était au restaurant. Il n'y était pas. On est allé chez ses amis. Pas là, non plus. Introuvable.

SIMON

Vous auriez dû laisser faire, au lieu de perdre votre soirée à le chercher.

BERNARD

C'est ce qu'on a fait. Si on l'a rencontré, c'est par hasard.

CATHERINE

Faut toujours qu'il dise tout.

BERNARD

Eh! ben quoi ? C'est la vérité.

SIMON

Vous n'êtes pas né et mis au monde pour me trouver du haschisch.

GÉRARD

On en voulait, nous aussi.

SIMON

Vous voulez le fumer, ici ? Aucun problème, ils sont partis.

ÉVELYNE

Mais je les sens ! Une atmosphère de scotch et de profs.

ANDRÉ

Ils ont pris leurs précautions; ils l'ont fumé chez Gérard.

CATHERINE

Ça ne paraît pas ?

SIMON

En tout cas, je ne m'en suis pas aperçu. Je croyais que vous veniez tout juste de l'acheter.

BERNARD

Ça fait une heure.

SIMON

Vous avez fait ça vite.

GÉRARD

On voulait être en meilleure forme.

ANDRÉ

Moins gênés devant mademoiselle Cardier.

BERNARD

Charles, c'est pas nous.

GÉRARD

à *Simon*. Alors, vous prenez quoi ?

BERNARD

Il faudrait de la musique, ici.

SIMON

Oui, oui, je m'en occupe...à *Gérard*. Je ne sais pas quoi faire. Je parle du LSD... Je me sens fatigué.

CATHERINE

À l'acide, vous en avez pour une dizaine d'heures.

SIMON

Mais je saurais ce qu'il en est. Je pourrais écrire là-dessus, qui sait ?

GÉRARD

Et vous ne saurez plus où vous en êtes.

BERNARD

C'est pas sûr.

SIMON

Je ne sais déjà plus où j'en suis. Vous ne pouvez pas savoir comme les collègues ont été charmants. Ils ont tout fait... Non, ils n'ont pas tout fait... Ils m'ont démoli quand même. Heureusement que vous êtes arrivés.

BERNARD

Tu devrais pas en prendre, alors.

GÉRARD

Vous le prendrez une autre fois. Fumez du hasch.

SIMON

Voyage pour voyage, ils seront tristes, tous les deux.

BERNARD

Mais on est là. On a l'air de gens tristes ?

SIMON

Oui, tu es là. Si je... Si j'exagère un peu trop, tu m'arrêteras ?

CATHERINE

*Qui coupe la parole à Bernard.* Il n'y a pas que Bernard, pour s'occuper de ... s'occuper de toi.

SIMON

Ok. Je m'en remets à vous.

ANDRÉ

Comme un enfant...

SIMON

*Ne relève pas l'allusion.* On avale ça avec de l'eau ?

GÉRARD

C'est préférable.

**SIMON SORT.**

**LES TROIS ÉTUDIANTS JOUERONT LES CONSPIRATEURS PENDANT QUELQUES RÉPLIQUES.**

CATHERINE

Vous savez qui c'est, les deux hommes de l'auto ?

GÉRARD

Je les ai vus. Une fois.

CATHERINE

J'aimerais savoir qui c'était.

**ON ENTEND DE LA MUSIQUE DE BACH.**

GÉRARD

Ah! non. Pas c'te musique.

ANDRÉ

Ça nous changera de la tienne.

CATHERINE

Est-ce qu'ils nous ont suivis jusqu'ici ?

BERNARD

Tu t'en fais avec rien. C'était... des obsédés sexuels!

CATHERINE

Ah! toi! Tu vois des obsédés partout.

**SIMON REVIENT**

SIMON

Voilà! C'est fait. Le destin suit son cours.

ANDRÉ

Y'a pas de destin. On vous empoisonne... Et vous savez qu'ils ont été suivis ?

SIMON

Quoi? Par la police ?

BERNARD

Non, non, non. Pourquoi tu lui as dit ça ?

ANDRÉ

Il doit savoir ce qui se passe, si jamais...

SIMON

Si jamais quoi ? La police viendrait ici ?

GÉRARD

Si tu commences à avoir peur de la police, tu en as pour le restant de ton voyage.

SIMON

Expliquez-moi, et je ne craindrai rien. Où avez-vous acheté tout ça ?

BERNARD

Dans la rue, près du parc. Tu connais le restaurant, au milieu du parc ?

SIMON

Oui. Vaguement.

BERNARD

C'était à la hauteur du restaurant.

ANDRÉ

*Comme s'il sortait de léthargie.* Il ne vit pas dans le monde; il connaît vaguement l'idée du restaurant.

CATHERINE

C'est pas l'important.

SIMON

Qu'est-ce qui s'est passé dans la rue ?

**ON POURRAIT REMPLACER, ICI, LA MUSIQUE DE BACH OU UNE AUTRE, PAR UNE AUTRE COMPOSÉE POUR UN TEXTE CHANTÉ, À LA CRÉATION, PAR LE GROUPE ROCK, *DIONYSOS*. CE TEXTE DONNE UNE IDÉE DE CE QU'ON PENSAIT DES "NARKS", À L'ÉPOQUE...**

**BERNARD AURA SUBITEMENT LE FOU RIRE, ET POURRAIT IMPROVISER DES MOUVEMENTS SUR LE RYTHME DE LA MUSIQUE, ETC.**

Dans la rue du Parc  
Y'a un'grosse auto  
Pour nous surveiller  
Dans la rue du Parc

Dans la grosse auto  
Y'a deux gros messieurs  
Pour nous emmerder  
Dans la grosse auto

Dans les gros messieurs  
Y'a pas grande idée  
Y'a des yeux bandés  
Dans les gros messieurs

Dans leur p'tite idée  
Y'a grande pitié  
Deux pitiés d'enfant  
Dans leur p'tite idée

Dans leur grand'pitié  
Y'a un coeur qui bat  
Pour leurs deux mamans  
Dans leur grand'pitié

Dans leur coeur qui bat  
Y'a un amour d'enfant  
Qui fait bien pitié  
Dans leur coeur qui bat

Dans ces p'tite enfants  
Y'a la peur de vivre  
Malheureux destin  
Dans ces p'tite enfants

Dans la peur de vivre  
Y'a deux gros messieurs  
Bien dissimulés  
Dans la peur de vivre

BERNARD

*D'un ton plus ou moins rêveur, ironique ou même enfantin...* Il ne s'est rien passé dans la rue du parc. C'était la nuit, le silence. Nos voix froissaient et brisaient les arbres, les feuilles et les branches. Il ne s'en rien passé dans la rue du parc.

GÉRARD

On l'a perdu.

BERNARD

Pas perdu. Retrouvé! Je suis parmi vous, avec vous, en vous. Il ne s'est rien passé dans la rue du parc.

ANDRÉ

Pendant qu'ils achetaient vos drogues, deux hommes les surveillaient dans une auto.

BERNARD

Non, André. Une auto était stationnée dans le parc et deux hommes étaient assis dans l'auto. Nous n'en savons pas plus.

GÉRARD

S'ils nous surveillaient, ils nous auraient arrêtés.

CATHERINE

Ils se contentent de nous repérer. Ils nous ont peut-être même suivis jusqu'ici.

BERNARD

Voulez-vous savoir ce qui s'est passé dans la rue du parc ?

CATHERINE

Bernard, arrête. Je ne veux pas savoir ce qui s'est passé dans la rue du parc.

SIMON

*à Catherine.* Pourquoi ils vous auraient suivis ?

CATHERINE

J'y peux rien. J'ai peur quand ils achètent du hasch au vu de tout le monde. Encore, ce soir. Je me suis rendue au bord de l'eau, pendant que Charles réglait tout ça avec son vendeur.

BERNARD

Qui vient au bord de l'eau avec moi ?

CATHERINE

J'ai vu deux hommes, dans l'auto, qui les regardaient faire. Quand je suis retournée près de Charles et de... Bernard...

ANDRÉ

J'étais là, moi aussi.

CATHERINE

... ils m'ont suivie de près, dans l'auto, pendant une minute ou deux. Et tout à coup, ils se rendaient plus vite au coin suivant, stoppaient, et recommençaient.

BERNARD

Qui vient au bord de l'eau avec moi ?

CATHERINE

Nous revenons du bord de l'eau, Bernard.

GÉRARD

Je ne savais pas qu'ils t'avaient suivie, qu'ils nous attendaient; tu l'avais pas dit...

CATHERINE

Je suis sûre qu'ils nous ont vus entrer ici.

BERNARD

Il ne s'est rien passé dans la rue du parc... Nous revenons du bord de l'eau, à la queue-leu-leu, et je me tais. Dans la rue du parc. Point.

**SIMON APERÇOIT LE MORCEAU DE HASCH SUR UNE TABLE.**

SIMON

à *Gérard*. Tu veux me cacher ça, le mieux possible ? Et ne me dis pas où.

GÉRARD

Je vais le cacher dans...

SIMON

Je ne veux pas le savoir. Tu me le diras, demain.

GÉRARD

Je peux mettre d'autre musique.

SIMON

Mais oui, mais oui, mets le disque que tu voudras.

**GÉRARD SORT.**

SIMON

à *Catherine*. Je ne savais pas que tu en prenais, toi aussi.

CATHERINE

Ça vous embête ?

SIMON

Non, non. Je suis surpris, c'est tout. Je sais même pas pourquoi je suis surpris.

CATHERINE

Pourquoi pas ? Et vous, vous en avez déjà fumé, non ?

SIMON

Une fois. Je n'ai pas détesté. Et pas aimé, non plus. Comme je ne comprends plus pourquoi j'ai pris de l'acide. Veux-tu bien me dire, Catherine, pourquoi j'ai pris cet acide ?

**NOUVELLE MUSIQUE D'AMBIANCE "PSYCHÉDÉLIQUE"... ON DOIT HAUSSER LA VOIX.**

SIMON

Bernard, tu as déjà pris de l'acide ?

BERNARD

Non. Même pas au bord de l'eau.

SIMON

Tu aurais dû m'en empêcher.

BERNARD

Je t'ai dit que tu devrais pas en prendre.

SIMON

J'aurais dû t'écouter.

BERNARD

Les professeurs ne sont pas obligés d'écouter les étudiants.

SIMON

Il va arriver quelque chose...

BERNARD

Il ne s'est rien passé dans la rue du parc. Il arrivera rien. Je me sens bien.

**UN TEMPS.**

SIMON

*les yeux dans le vide.* Les gens viennent et repartent...

**4**

**ON REPREND LA DISCUSSION CHEZ LES PROFESSEURS.  
ÉCLAIRAGE B**

SIMON

Alors, ça vous dit pas de fumer du haschisch ?

GUY

Écoute donc, toi ? Tu n'en aurais pas acheté ?

ÉVELYNE

Tu en as ici ?

SIMON

Je n'en ai pas acheté, et j'en ai encore moins, ici.

MARC

Alors, pourquoi en parler ?

CLAUDE

Pauvre Simon! Un travailleur comme lui, qui ose mentionner la possibilité de créer un paradis artificiel!

ÉVELYNE

*Moqueuse.* Baudelaire, monsieur! *Mais de but en blanc* : Dis donc, est-ce que ton Bernard en prend ?

### **LÉGER MOMENT DE SURPRISE.**

SIMON

Il se pourrait, Évelyne, que Catherine Viger soit avec eux.

ÉVELYNE

Qui ça, eux ?

SIMON

Il faudrait que je vous explique, je pense. Vous fasse le *status questionis*...

MARC

C'est ça, mon petit Simon, explique-nous tes belles idées pédagogiques.

SIMON

Oh! je ne doute pas mon cher Marc, l'abbé en civil, préférerait une dissertation sur mes rêves.

MARC

Tu construis des rêves ? Première nouvelle. Quand la Catherine apprendra ça, elle va devenir freudienne.

SIMON

Ouais... Passons. Elle ferait mieux d'interpréter ton freudisme en fumant du hasch.

GUY

J'ai de plus en plus l'impression que tu as préparé quelque chose d'illégal et de malsain.

SIMON

Je n'ai rien arrangé. La preuve : je vous en parle. Des étudiants vont arriver d'une minute à l'autre.

MARC

Tu invites des étudiants, et des étudiantes, chez toi ?

GUY

Pourquoi il ne le ferait pas ?

CLAUDE

Je n'aime pas mêler ma vie privée à la leur.

ÉVELYNE

Qu'est-ce que cette Catherine, et les autres, viennent faire ici ?  
Avec Bernard, je suppose ?

SIMON

Catherine, Catherine, je ne sais même pas si elle sera là. C'est du domaine du possible, et tout autant de l'impossible.

MARC

Dis-nous ce qu'ils viennent faire.

SIMON

C'est pas vraiment pour ça, mais c'est aussi, qu'ils nous apporteraient..., non, c'est plutôt qu'ils viendraient nous vendre ce dont je vous ai parlé. Voilà.

GUY

Ils veulent en fumer avec nous ?

CLAUDE

Ah! ça, jamais.

MARC

Et ils viennent ici, sans qu'ils sachent... Sans que TU saches, si on le veut ou non ?

CLAUDE

Je ne comprends pas pourquoi tu les as invités en même temps que nous.

SIMON

On croirait que l'ennemi est à nos portes...

GUY

Exactement. La belle Catherine.

ÉVELYNE

*Lentement.* Je dois reconnaître..., j'avoue même que ça m'intéresserait d'en fumer, mais je ne tiens pas à ce que demain tout le collège le sache.

SIMON

Donc, tu n'en veux pas.

ÉVELYNE

Qu'ils te le donnent à la porte.

CLAUDE

C'est vrai, ils n'ont pas à savoir qui est ici.

SIMON

Vous préférez que je sois responsable de tout.

MARC

Dans mon petit traité sur la responsabilité, on soutiendrait que tu leur as dit que tu en voulais. Alors, ça n'augmente pas ta responsabilité, qu'on en veuille ou pas.

CLAUDE

Et les étudiants, on te les laisse. Même Catherine.

ÉVELYNE

Surtout, Catherine.

SIMON

Tu es jalouse ?

ÉVELYNE

Jalouse d'une petite fille ? Tu y as pensé à deux fois ?

SIMON

Tu ne l'aimes pas. Régulé, compris.

GUY

Je dirais que c'est de l'indifférence féminine.

SIMON

*À Évelyne, qui fait la moue.* À moins que tu veuilles la garder pour toi.

ÉVELYNE

*Du tac au tac.* Est-ce que je te demande si tu aimes les garçons ?

SIMON

Excuse-moi, Évelyne. Je blaguais.

ÉVELYNE

Tu blagues tout le temps. Tu ne prends rien au sérieux.

SIMON

Et quand je suis contre les idées de notre directeur, je prends tout, trop au sérieux. Alors, pour l'amour, dites-moi ce que j'ai le droit de prendre au sérieux.

CLAUDE

L'amour, peut-être.

**UN TEMPS. MUSIQUE : REPRISE D'UNE MESURE OU DEUX DE LA  
CHANSON *DANS LA RUE DU PARC* ?**

SIMON

Même s'ils me le vendaient à la porte, Charles, et tout ce beau monde, savent que vous êtes ici.

ÉVELYNE

Tu diras à tes petits copains "libertaires", que nous préférons rester lucides.

CLAUDE

Que le travail nous attend, demain matin, ou quelques chose du genre.

MARC

À moins qu'on parte tout de suite. Je ne veux pas te priver de leur compagnie.

SIMON

Ah! j'ai tout compliqué. Vous restez ici. Je dirai que ça ne marche pas, que ça... Je m'arrangerai bien.

GUY

Ou tu leur dis de monter, de prendre un verre. Ça mettrait un peu de vie.

MARC

Et nous, on n'est pas vivants ? Toi aussi, tu cherches la chair fraîche ?

SIMON

Ah! laisse la chair tranquille. Et vous pensez qu'avec vous, ou moi, ils auraient l'envie de se montrer pleins de vie ?

GUY

Ah! mais parle pour toi. Je leur parle souvent en dehors des cours, à ton Bernard, à ta Catherine, et je n'ai pas l'impression de les ennuyer à ce point.

CLAUDE

Guy, tu te trompes. Simon nous l'a dit. Avec nous, ils feraient les morts.

SIMON

Je n'ai rien dit qui vaille.

MARC

À quelle heure, ils doivent arriver ?

SIMON

Huit heures, huit heures et demie. Ils devraient déjà être là.

ÉVELYNE

Il est presque neuf heures.

SIMON

Ils n'en ont pas trouvé. Buvons, ça nous remettra.

CLAUDE

Simon a manqué sa soirée.

MARC

Y a rien à boire, dans cette maison ?

**SIMON NE RÉPOND RIEN. MARC VA SE SERVIR À BOIRE.**

ÉVELYNE

Mon verre est vide, Simon.

**SIMON NE BOUGE PAS.**

Tu ne veux pas me servir à boire, Simon ? Mon verre est toujours vide.  
Moi aussi, je veux me "remettre".

SIMON

Fais comme Marc. Sers-toi.

CLAUDE

Si on ne le faisait pas, on serait assoiffé à la fin de la soirée.

SIMON

C'est ça, dites que vous n'avez rien à boire.

ÉVELYNE

Simon, je te parlais.

SIMON

Oui, j'ai entendu.

ÉVELYNE

J'aimerais que toi, tu me verses de l'alcool dans mon verre, vide.

CLAUDE

Tu fais des manières ?

ÉVELYNE

Mêle-toi de ce qui te regarde, Claude Levert. Alors, Simon ? Que te faudrait-il pour aimer les gens, ce soir ?

SIMON

Si cela te fait plaisir.

**IL VEUT PRENDRE SON VERRE. ELLE REFUSE ET SE LÈVE POUR  
ALLER SE SERVIR,**

ÉVELYNE

Tu seras toujours incapable d'aimer qui que ce soit.

SIMON

Qu'est-ce que tu as, tout à coup ? Pourquoi tu me dis ça, aujourd'hui ?

**MARC REVIENT, ET CLAUDE, ET GUY.**

ÉVELYNE

Ce soir, qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ?

SIMON

Qu'est-ce qu'il y a de si particulier, ce soir ?

ÉVELYNE

Oh! rien. Il pleut!

GUY

Évelyne! Il ne pleut pas.

ÉVELYNE

Et moi, je veux qu'il pleuve. Qui nous dit qu'il ne pleut pas ? On a même vu de la pluie en plein hiver.

**MALAISE. NOIR COMPLET.**

**5**

**NOUVEL ÉCLAIRAGE, ÉCLAIRAGE C. SIMON SEUL.**

SIMON

En plus, je voudrais que tout le monde aime l'hiver, comme s'il fallait que tout le monde aime l'hiver, que les gens aiment ce que j'aime... Simon Neige, quel nom ridicule! Et qu'on m'aime aussi, bien sûr. La seule histoire d'amour qui vaille la peine de se raconter, c'est l'amour qu'on a pour soi-même. Quelle histoire ridicule! Non! Le seul plaisir qui compte dans la vie, est de vivre seul et d'envoyer ce qu'on veut dire aux gens, par la poste. Sur le coup, ils sont contents; ils sont même émus; ils ont un gage de mon affection pour eux, et pour elles. Mais un jour viendra, où je n'aurai plus rien à dire; je ne me rappellerai plus le visage des humains et, enfin, je n'aurai plus rien à aimer.

**6**

**SUR UN GRAND ÉCRAN OU PLUSIEURS, DÉFILENT LES STROPHES  
D'UNE CHANSON, *LA CHANSON DU DÉLIRE*. LE TEXTE SEUL  
SUFFIRAIT. MAIS C'EST SELON...**

L'ombre du délire  
Sur la peur d'une ombre  
Mon souffle sur les cordes du temps

Basilique noire  
Rose basilique  
Mon corps sur les lames de la mer

Matin des chevaux  
Soleil du matin  
Mon coeur dans les brumes de la nuit  
Fenêtre entrouverte  
Aux yeux des fenêtres  
Mes pieds au creux des couleurs des flammes

Forêt endormie  
Rêve de forêts  
Mes yeux entre les feuilles de lune

Neige sur mes pas  
Sommeille la neige  
Ma bouche a l'écorce des étoiles

La hache à l'épaule  
Tranchant de la hache  
Mon amour sans toi bat la campagne

Oracles obscurs  
Un cercle d'oracles  
Mes deux mains sur les yeux de ma mort

Grands yeux de l'espace  
Regard aux grands yeux

Laissez-moi toujours mourir heureux

7

**RETOUR AUX ÉTUDIANTS. ÉCLAIRAGE A.**

**UNE MUSIQUE PSYCHÉDÉLIQUE S'ARRÊTE BRUSQUEMENT**

GÉRARD

*Il se promène de long en large.* Vous êtes ridicules. Et votre ridicule me rend ridicule. Avons-nous été suivis ? C'est ridicule. Tristes ? Encore plus ridicule. Vous vous aimez ? C'est ridicule. Je n'aime rien autant que le ridicule.

Cependant, l'autre jour, j'ai conçu une pensée : je ne pouvais concevoir un être que s'il était imparfait, parce que l'être parfait m'enlèverait l'envie de rire, et il n'y aurait plus rien de ridicule. Exit la perfection!

CATHERINE

Je comprends pas tout, mais Gérard, je te trouve génial!

GÉRARD

Le génie est ridicule. Je suis génial. Gérard est ridicule.

ANDRÉ

**QUI PASSE SON TEMPS À REMPLIR SON VERRE.**

Ah! cesse de dire le mot ridicule.

GÉRARD

Quel mot ? J'ai dit des phrases, pas un seul mot. Il est drôle, lui. Je dis un seul mot, à l'entendre parler. André, je peux dire plusieurs mots qui forment la structure d'une phrase géniale, par leur propriété grammaticale, par leur agencement syntaxique. Tu vois, je viens de faire une phrase ridicule. Toute une de ces phrases! Je ne pourrais pas recommencer.

ANDRÉ

Ne t'avise pas de recommencer.

SIMON

Gérard, du calme.

GÉRARD

Bien, monsieur. Je suis calme, et tranquille

SIMON

Dis-moi, Bernard, ce que tu penses d'un rêve que j'ai fait.

BERNARD

Au bord de l'eau ?

SIMON

Où tu voudras. Mais je l'ai fait en dormant. J'ai rêvé d'un pays où les maisons étaient des prisons. C'est moi qui les construisais, du matin au soir. Je ne crois pas aux rêves, mais dis-moi ce que tu penses de ce rêve.

BERNARD

C'est facile. Ce n'est pas un rêve. Je vous ai vu l'inventer au bord de l'eau.

SIMON

Quand je te parle, je n'invente rien.

BERNARD

C'est encore plus facile. On doit sortir des maisons qui sont des prisons, et aller au bord de l'eau.

SIMON

Tu y tiens, à ton bord de l'eau. Par où se rend-on à ton bord de l'eau ?

BERNARD

C'est dans la rue du parc.

**ANDRÉ, QUI SE PROMENAIT SANS ARRÊT, DEPUIS UN BON MOMENT, SE PLACE ENTRE BERNARD ET SIMON. MUSIQUE EN SOURDINE.**

ANDRÉ

Je vais vous dire pourquoi je suis venu chez vous. Bernard m'a dit que c'était votre anniversaire, aujourd'hui.

SIMON

Mais Bernard, ce n'est pas mon anniversaire. C'est dans deux semaines

ANDRÉ

*Presque découragé.* Ce n'est pas votre anniversaire ?

BERNARD

*Qui ne se démonte pas.* On reviendra dans deux semaines, André. Y a rien là.

SIMON

Vous veniez donc pour ça, alors ?

BERNARD

Une autre raison... Une excuse, si tu veux.

ANDRÉ

Non, non, non. C'est moi qui ai eu l'idée. On était au club Marano, j'étais avec eux, Catherine, Bernard, Charles, et les autres, et je me soûlais, parce

que je m'ennuyais. Catherine m'en empêchait, mais j'avais décidé de boire mes malheurs et mes soucis, jusqu'à la lie, comme on dit

**CATHERINE SURGIT TOUT À COUP.**

CATHERINE

Tu fais toujours ce que tu veux, et je n'ai rien empêché.

ANDRÉ

Comme toujours.

SIMON

Mais...

ANDRÉ

Laissez-moi expliquer pourquoi je suis venu ici. Comme je disais, je me suis soûlé.

SIMON

Je m'en suis aperçu.

ANDRÉ

Moi, je le dis. Je n'aime pas que vous le disiez.

SIMON

Excuse-moi. Je ne voulais pas te blesser.

ANDRÉ

Excusez-vous pas. Je vous en veux pas. J'aime que les choses soient claires. Vous comprenez ?

SIMON

D'accord avec toi. Je pense la même chose.

ANDRÉ

Je me suis soûlé, et on s'est mis à parler de vous. Et Bernard a parlé de votre anniversaire, aujourd'hui.

BERNARD

Je croyais, que c'était son anniversaire.

ANDRÉ

Essaye pas. Tu l'as dit, ou tu l'as pas dit ? J'ai des témoins. T'as dit que c'était son anniversaire.

BERNARD

Je l'ai dit, oui. T'es content, heureux, jusqu'à la lie ?

ANDRÉ

Il s'agit de dire ce que t'as dit. Bon. Quand j'ai su ça, j'ai été content, heureux, comme dit Bernard. C'est aussi mon anniversaire, aujourd'hui.

SIMON

Non! Eh! bien, bon anniversaire, André.

**ÉCHANGE DE POIGNÉES DE MAINS OU MÊME ACCOLADE BRUSQUE,  
DE LA PART D'ANDRÉ.**

ANDRÉ

Merci, Simon. Vous permettez que je vous appelle Simon ?

SIMON

Mais oui. Aucun problème.

ANDRÉ

Quand j'ai su que nos anniversaires tombaient le même jour, ça m'a fait plaisir et je vous dis que ça me fait plaisir, parce que vous..., parce que toi, t'es pas un professeur comme un autre. *Subitement déçu.* Mais je me trompais. *À Bernard.* Veux-tu bien me dire pourquoi tu m'as dit que c'était son anniversaire, quand ce l'est pas ? Ça me déçoit. Mais j'arrête, je n'en parle plus.

SIMON

C'est un peu ça, la vie, André.

**SIMON DEVIENT AGITÉ, NERVEUX, INCAPABLE DE SE  
CONCENTRER.**

ANDRÉ

Mais tu ne la trouves pas assez bête comme ça ? Pourquoi tu as pris de l'acide ?

SIMON

Pourquoi je n'en aurais pas pris ? Et tu sais, je me sens très bien, mieux que j'aurais pensé.

ANDRÉ

C'est pas une façon de répondre. Pourquoi en as-tu pris ?

SIMON

Je ne sais que te dire. J'aimerais que tu comprennes, sans que j'aie à le dire.

ANDRÉ

Comprendre quoi ?

SIMON

Je ne sais pas. Comprendre. On n'a rien à se faire expliquer, quand on comprend les gens.

ANDRÉ

Le professeur doit me dire ce que je ne comprends pas, pour que j'essaie de le comprendre.

SIMON

Je ne suis pas ton professeur, ici. Ah! et puis, je ne suis pas capable de discuter avec toi. Tu ne comprends pas.

ANDRÉ

Tu deviens fou, ou quoi ?

SIMON

*Qui se met à rire.* Moi, je deviens fou ? Tu me fais rire. J'ai l'impression que c'est toi, qui deviens fou. Tu cherches des choses qu'il ne faut pas chercher. Ne jamais chercher ce qu'on ne doit pas trouver. On l'a ou on ne l'a pas.

ANDRÉ

On a quoi ?

CATHERINE

André, laisse-le parler. Tu parles à quelqu'un qui pense tout haut.

ANDRÉ

Il parle tout seul, alors.

CATHERINE

Mais non, il se parle. Se raisonner, c'est se parler. Ah! viens par ici, c'est pas le moment de vouloir tout comprendre.

ANDRÉ

Vous êtes tous devenus fous.

GÉRARD

Nous ne sommes pas fous, André. Nous sommes ridicules.

**GESTES D'IMPATIENCE DE PART ET D'AUTRE. CATHERINE  
RETIENT ANDRÉ.**

**8**

**RETOUR AUX PROFESSEURS. ÉCLAIRAGE B.  
SEULS, DANS LE CERCLE DE LUMIÈRE, SIMON ET GUY. ON PEUT  
ENTENDRE DES ÉCLATS DE VOIX, VENANT DES ESPACES PLUS  
SOMBRES.**

GUY

Tu sais, le voyage me tentait. Même si les étudiants avaient été là.

SIMON

Oh! c'est mieux que rien ne soit arrivé. On aurait dit ou entendu des choses regrettables.

GUY

Claude et Marc en auraient peut-être entendu de belles, sur leurs cours.

SIMON

Mais quand on fume, on ne pense pas tellement aux autres... À moins que le corps des autres nous attire! *En riant* : Mais, alors, est-ce qu'on pense encore, qu'on peut penser. Et dis-toi que je n'te visais pas, en disant qu'on ne les amuserait pas.

GUY

Je me demandais aussi...

SIMON

Ça me prend souvent, tu l'sais. Tout expliquer, tout dire. Surtout, tout dire, et mettre tout le monde dans le même paquet.

GUY

Oui. Quelquefois, dire un mot de moins, ça arrange les choses.

SIMON

Ça nous échappe. Comme dans un rêve, où je n'aurais aucune prise sur ce qui m'entoure. L'autre nuit, j'ai rêvé que je brisais tout ce que j'avais sous la main ou dans la main. Le pire, c'est qu'on m'obligeait à toucher à tout.

GUY

Quelqu'un que tu connaissais ?

SIMON

Ce serait rassurant de pouvoir dire que c'était Marc, ou Évelyne, ou même toi, mais je ne voyais pas qui c'était. À la fin, quelqu'un m'a expliqué, comme dans une tragique dynamique de groupe, que tout était de ma faute.

SIMON

L'essentiel était que tu te réveilles!

SIMON

Un jour, je ne m'en réveillerai pas. Vous me retrouverez dans les débris.

GUY

Tu vas mourir comme tout le monde, ça, c'est sûr.

SIMON

Je ne parlais pas de la mort. Non. Je ne crois pas. Ma vie serait comme bloquée, là, dans...

**SURVIENNENT ÉVELYNE, CLAUDE ET MARC.**

ÉVELYNE

On se fait des confidences ?

GUY

On parlait de toi.

ÉVELYNE

Ah! oui ? Qu'est-ce que vous pouviez bien dire ? Tu parles de tes collègues féminines, Simon ?

**9**

**RETOUR AUX SCÈNES AVEC LES ÉTUDIANTS. UNE MUSIQUE INFERNALE, TONITRUANTE. ON SONNE À LA PORTE. CATHERINE VA OUVRIR.**

**ÉCLAIRAGE A, OÙ DOMINE UN HALO DE LUMIÈRE JAUNÂTRE OU BLEUÂTRE.**

**GUY ET ÉVELYNE ARRIVENT CHEZ SIMON. CATHERINE S'EST ÉCLIPSÉE. SIMON SEMBLE DÉSEMPARÉ, NE RIEN COMPRENDRE À LEUR PRÉSENCE.**

SIMON

Qu'est-ce que vous faites ici ?

ÉVELYNE

On peut rester, oui ?

SIMON

Vous ne partez pas ?

GUY

Mais Simon, on arrive!

SIMON

C'est vrai. Vous arrivez. On a sonné. Qu'est-ce que je vous sers ? Ah! mais non. Vous devriez aller vous servir vous-mêmes.

GUY

Simon, tu n'as pas autre chose à nous offrir ?

SIMON

J'ai la même chose que tout à l'heure, du gin...

GUY

Je ne parle pas d'alcool. Mais de la même chose que toi.

ÉVELYNE

Moi, Simon, je ne suis pas revenue pour cela.

**CATHERINE S'ÉTAIT RAPPROCHÉE.**

CATHERINE

Pourquoi êtes-vous venue, alors ?

ÉVELYNE

Pardon, mademoiselle ?

SIMON

Ah! tu ne vas pas commencer!

ÉVELYNE

Commencer quoi ?

SIMON

Tu sais ce que je veux dire.

ÉVELYNE

Je ne suis pas sûre que tu saches ce que tu dis.

CATHERINE

Laisse faire, Simon. Elle ne m'a rien dit de...

ÉVELYNE

On t'appelle Simon ?

CATHERINE

Vous voulez que je l'appelle Marcel ?

GUY

J'aimerais faire l'expérience que tu fais. Est-ce qu'il en reste ?

SIMON

Mais j'ai tout pris. Tant qu'à faire l'expérience, autant la faire au complet.

ÉVELYNE

Lui, qui était revenu pour cela...

SIMON

C'est vrai, vous étiez partis, et vous êtes revenus. Pourquoi ? Moi, ça va, je suis bien, je suis seul.

ÉVELYNE

Seul, avec Catherine.

SIMON

Depuis que vous êtes arrivés, ils ne sont plus là, je ne vois que vous. Quand on n'aime pas quelqu'un, on ne le poursuit pas. Je suis retranché quelque part, vous m'entendez ? Je suis retranché dans une sorte d'espace où vous n'étiez pas. Vous avez tout saccagé.

**TOUS LES ÉTUDIANTS SE TROUVENT GROUPÉS AUTOUR DE GUY,  
D'ÉVELYNE ET SIMON.**

ÉVELYNE

Quand on aime quelqu'un, et qu'on a peur de l'avoir blessé, on revient, Simon. Je suis revenue parce que je m'demande ce que tu penses de moi... Je n'aime pas ce que tu sembles penser de moi, et j'aimerais que tu ne le penses plus, bon. Simon, ce doit être... Ça n'a pas été facile de revenir.

GUY

Nous étions chez Claude. On a continué à se demander pourquoi tout cela est arrivé. Claude a pensé te téléphoner... On a craint que tu raccroches.

ÉVELYNE

C'est toi, qui n'as pas tendu la main à Marc.

SIMON

J'en étais incapable. Je suis incapable de tout. Laissez-moi tranquille.

BERNARD

Vous allez continuer sur ce ton, toute la nuit ?

GUY

Il a raison. Simon, on devrait oublier tout cela. Et on t'accuse de rien. J'te dis même pas que t'es pas dans ton état normal, ce qui est un peu le cas, mais moi aussi, j'aimerais tenter l'expérience de n'plus être comme avant. Comprends qui pourra. Si je suis revenu, c'est pour fumer du hasch. Trouve ça étrange, si tu veux, mais je tiens, et je ne suis pas le seul, à finir la soirée avec toi. Je me sens déjà "parti".

BERNARD

Vous êtes les bienvenus, Gérard a décidé que tout le monde était ridicule.

SIMON

À Guy. Tu vois, c'est bête. J'allais te dire merci, et je n'ai pas pu te le dire.

GÉRARD

Le ridicule ne dit jamais merci, Simon.

SIMON

*Toujours à Guy.* Comment savais-tu que les étudiants étaient ici ? On croyait qu'ils ne viendraient plus, avant que vous partiez...

ÉVELYNE

Je les ai vus entrer chez toi. Avant d'aller chez Claude, nous sommes restés longtemps à parler, près de l'auto.

CATHERINE

*Subitement.* Vous avez vu deux hommes dans une auto, dans la rue, devant la maison ?

ÉVELYNE

Je ne me souviens pas... Je ne pense pas.

GUY

Mais si, rappelle-toi. Ils avaient un chapeau noir, comme des inspecteurs d'impôt.

ÉVELYNE

Je me rappelle... Oui, c'est ça, les chapeaux.

SIMON

Alors, voici, voilà. Vous avez été suivis, les amis.

ÉVELYNE

Nous ?

ANDRÉ

Non. Ceux qui ont acheté du hasch et de l'acide.

### **SURPRISE D'ÉVELYNE ET GUY.**

SIMON

Oui, j'ai pris de l'acide, du LSD. *Aux étudiants.* Il vous reste du hasch ?

GÉRARD

On en fumait dans la cuisine, quand ils sont arrivés.

SIMON

Alors, Guy, ça se passe dans la cuisine.

GUY

J'ai l'impression de faire de l'espionnage.

GÉRARD

Ça vous passera.

GUY

Attendez! On s'entend ? Demain, vous ne m'aurez jamais vu dans la cuisine, OK?

BERNARD

Il ne s'est rien passé dans la cuisine, monsieur Levert.

**GUY ET GÉRARD S'ESQUIVENT**

CATHERINE

Et vous, mademoiselle Cardier, vous n'en fumez pas ?

ÉVELYNE

Oh! non. Il n'en est pas question. Même si vous me trouvez anormale.

BERNARD

Rien d'anormal là-dedans. C'est votre droit, mad... Je peux vous appeler Évelyne ?

ÉVELYNE

Vous êtes monsieur... Comment, déjà ?

**BERNARD LEUR TOURNE LE DOS.**

SIMON

Bernard!

BERNARD

Je vous laisse avec madame Cardier.

ÉVELYNE

Qu'est-ce qu'il a, celui-là ?

SIMON

Que veux-tu, ils sont habitués à plus de simplicité. Tu aurais pu, ce soir, seulement ce soir, accepter d'être Évelyne.

ÉVELYNE

On peut être simple, sans être familier. Moi aussi, Simon, j'ai des moments "incapables".

SIMON

Évelyne, dis-moi ton nom.

ÉVELYNE

Te dire mon nom ? Mais pourquoi ? Tu sais comment je m'appelle, tu viens de le dire.

SIMON

*D'un ton, plus absent que suppliant, malgré le terme qu'il emploie. Il est nulle part.* Évelyne, je t'en supplie. Dis-moi qui tu es, dis-moi que tu existes... Je doute que tu sois là, ici.

ÉVELYNE

Simon! Tu sais au moins que tu es là, toi ?

SIMON

Ne t'occupe pas de ce que je pense ni de ce que je dis... Non, je veux que tu t'occupes de moi... Pour une fois. Au lieu de tout compliquer, dis-moi ton nom.

ÉVELYNE

Simon, dis-moi ce que tu as!

### **CATHERINE S'EST APPROCHÉE.**

CATHERINE

Dites votre nom. C'est ce qu'il vous demande.

ÉVELYNE

Mais je le sais bien, va. Je veux savoir ce qu'il a, c'est tout.

SIMON

Catherine! Tu es Catherine!

CATHERINE

Oui, je suis Catherine.

### **SIMON MONTRE ÉVELYNE**

SIMON

Et elle ? Qui est-elle ?

CATHERINE

C'est... Évelyne.

ÉVELYNE

Évelyne Cardier.

SIMON

Pourquoi tu as ajouté Cardier ?

ÉVELYNE

Parce que pour elle, je suis Évelyne Cardier, voilà tout.

SIMON

Mais pour moi, tu es Évelyne, rien qu'Évelyne. Tu aimes la neige, tu l'as dit. Dis-moi encore que la neige tombe, qu'il est cinq heures du soir, qu'il tombe de la neige. Dis que c'est encore possible.

ÉVELYNE

Nous sommes en plein été, Simon.

SIMON

Je ne veux pas savoir si c'est l'été, l'hiver ou l'automne, mais si les choses que j'aime, existent encore. Ah! je sais que c'est idiot, savoir ou non si la neige existe, et je veux que tu le saches, que je sais que c'est idiot. Mais tu ne pourrais pas me dire que la neige existe encore, au moins de temps en temps ? Il n'y a que toi, qui le saches autant que moi.

CATHERINE

Dites-lui donc qu'il y a de la neige. Ce serait si simple.

ÉVELYNE

C'est justement trop simple. Il faut le raisonner. Simon, c'est moi, Évelyne. Je suis ici, parce que je savais que tu aurais besoin de moi, pour te sortir de... ce marasme.

SIMON

Je n'ai pas besoin de toi. Je n'ai jamais eu besoin de toi.

**CATHERINE S'ESQUIVE.**

ÉVELYNE

*Stupéfaite.* Simon, tu as besoin de quelqu'un, quelqu'un que tu aimes, quelqu'un qui t'aime.

SIMON

Je ne t'aime pas, Évelyne.

ÉVELYNE

Alors, qui aimes-tu ? La neige, la neige... Si je suis la seule à en parler comme toi, qui d'autre aimerais-tu ?

SIMON

*Dans une sorte de crise de larmes (!).* Je ne t'aime pas..., je ne t'aime pas. *Et il commence à fredonner,* "Ne me quitte pas, ne me quitte pas, avec un sourire aux lèvres.

ÉVELYNE

*Partagée entre l'angoisse et l'espoir.* Simon... Je n'ai pas compris, je pense. Je ne comprends pas exactement ce que tu veux dire.

SIMON

Excuse-moi, Évelyne... Je suis nulle part, et tu me laisses aller à la dérive. Tu ne m'as pas encore dit, si la neige existait. Je dois être sûr des choses.

**ÉVELYNE REJOINT CATHERINE.**

ÉVELYNE

Où est allé monsieur Levert, là, pour le..., le hasch ?

**10**

**RETOUR AU DÉBUT DE LA SOIRÉE, OÙ LES PROFESSEURS SONT ENTRE EUX. ÉCLAIRAGE B.**

SIMON

J'ai vu un film, hier soir, qui m'a obligé, vous allez sans doute trouver ça idiot, à me poser des questions sur la façon dont on me perçoit, ou encore, sur la façon dont, moi, je percevrais les gens autour de moi.

CLAUDE

Je crois qu'on a vu le même film. *Les Fraises sauvages* ?

SIMON

Oui, *les Fraises sauvages*, de Bergman.

CLAUDE

Tu l'as vu, Évelyne ?

ÉVELYNE

Oh! non. Je me suis couchée tôt, hier soir.

CLAUDE

J'ai aimé les images, quand il revoyait son enfance, entre autres, cette maison où il passait l'été avec sa famille, une maison blanche, au milieu des arbres... Je ne peux ajouter le vert des arbres, c'était en noir et blanc.

ÉVELYNE

Qui ça, "il" ?

CLAUDE

Un médecin. Il se rend en automobile dans une ville où on fête ses cinquante ans de profession, et durant son voyage - un voyage raisonnable, celui-là -, il se rend compte qu'il n'a peut-être jamais aimé ses enfants.

SIMON

Mais aussi, que les siens ne l'aiment pas, que son fils ne l'aime pas.

CLAUDE

Oui, aussi, c'est vrai.

SIMON

J'ai pris conscience de certaines choses, et j'aimerais découvrir qu'on peut vivre le contraire, qu'on peut partager des idées identiques avec des amis.

CLAUDE

Oh! moi, tu sais, je n'ai pas ta manie de prendre conscience. Mais j'ai trouvé que c'était un beau film. J'ai mis un peu de temps à comprendre ce qui se passe..., comme le titre d'ailleurs, *les Fraises sauvages*... C'est qu'il s'arrête, pour cueillir des fraises. À la longue, j'ai ressenti une sorte d'envoûtement, un mélange de réalité et de rêve... Il va même jusqu'à rêver sa propre mort!

SIMON

Je me suis vu dans cet homme. À certains moments, c'était moi que j'entendais parler, que je voyais vivre.

ÉVELYNE

Son fils ne l'aimait pas, et alors, tu t'es dit que tu croyais, toi aussi, que les gens ne t'aiment pas ?

SIMON

Oui, et non. Mais surtout, que je n'aime pas assez les gens.

MARC

Un bon point, pour Simon.

SIMON

J'en suis d'autant plus troublé, maintenant que tu sembles le penser. Mais lui, le vieux médecin, on le voyait sous un faux visage. Il en était peut-être responsable, mais... Vous voyez, il est médecin, et durant son voyage, il arrête chez un garagiste, dans un village où il a déjà pratiqué la médecine. Et voilà que le garagiste ne veut pas qu'il paie l'essence, il l'invite même au baptême de son prochain enfant, lui parle du regret qu'on a de lui, au village. Il était donc aimé en tant que médecin, dans son travail, dans ce qu'il faisait. Sa famille lui reproche ce qu'il dit ou ne dit pas, sa façon assez rigide de les traiter. Je me souviens aussi, qu'il acceptait les jeunes autour de lui. Il en fait monter dans sa voiture, sans rien dire si les deux garçons s'étaient cachés, et se servaient d'une fille, pour faire de l'auto-stop, et j'ajouterais - j vous le promets, j'arrête, après ça -, que si ces jeunes en arrivent au point de vouloir même assister à la cérémonie qu'on donne en son honneur, c'est qu'après tout, il aimait les gens.

**11****ÉCLAIRAGE A.**

**Les indications d'écrans, de photos, de films ou de scripts, dans les scènes suivantes, sont des rappels de la production, en 1970, qui peuvent servir de point de départ à des solutions encore mieux adaptées aux univers de *Simon Neige*.**

**SUR UN GRAND ÉCRAN, OU SUR PLUSIEURS, UN PAYSAGE DE NEIGE. L'IMAGE EST D'ABORD FLOUE, MAIS SE PRÉCISE DE PLUS EN PLUS POUR ÉCLATER EN UN FLOT DE LUMIÈRE.**

SIMON

Catherine! Donne-moi la main. La neige n'a plus d'importance. Je croyais posséder le pays avec elle, et il m'échappe, tout m'échappe... J'aime être seul - je le dis souvent et ce n'est pas vrai -, et voilà qu'on m'a enfermé dans ma solitude. Je n'aurais pas dû prendre ça.

CATHERINE

Attends, Simon. Tu devais peut-être le faire. En tout cas, tu vois à quel point tu tiens à être seul.

ANDRÉ

Ou vous vous rendez compte que vous ne tenez plus à rien.

SIMON

Non, je tiens - tu vas dire que c'est idiot - ah! c'est idiot, je dis toujours que c'est idiot -, je tiens à... Tu m'écoutes?

CATHERINE

Oui, Simon.

SIMON

André, tu m'écoutes ?

ANDRÉ

Oui, oui, je t'écoute.

SIMON

Je tiens à me rassembler, mettre tous les morceaux ensemble. Je ne savais pas que j'avais tant de choses à faire en même temps. Qu je faisais, tant de choses en même temps. J'ai déjà lu des choses sur la coordination des mouvements... Vous me suivez ? Je ne vous ennuie pas ? Dites-le, mais ne me laissez pas seul. Je suis émerveillé, émerveillé et angoissé - c'est idiot, comme je le disais -, de découvrir les mouvements de mon corps, il y en a tellement, et en même temps, je suis content de faire mentir les livres. Il n'y a pas de coordination des mouvements.

CATHERINE

Simon, tu m'amuses. Je t'écoute parler, et je me sens bien.

SIMON

Jusqu'à quand. *Et il se met à répéter* Quaquand, Quaquand, Quaquand...

Je suis une machine ordinatrice, je ne sais pas ce que j'aime.

ANDRÉ

Les machines n'aiment personne.

SIMON

Alors, je suis une machine à aimer, qui ne sait pas ce qu'elle aime...

Catherine! est-ce que tu es dans ton état normal ? Tu as fumé, toi aussi.

CATHERINE

Je l'ai dit. Je me sens bien. Beaucoup mieux qu'à l'état normal.

SIMON

Et s'il n'y avait personne, pour prendre la situation en mains, au cas où ça irait mal ?

ANDRÉ

Il ne fallait pas en prendre.

SIMON

*Qui se referme davantage sur lui-même, dans son univers.* Dès que je m'abandonne, j'ai de la difficulté à..., à vous retrouver. Je veux que vous restiez ici, près de moi. J'ai besoin des gens. Aujourd'hui. Je le dis, même si je suis impossible à vivre. C'est fantastique : je vous dis que j'ai besoin de vous! J'ai besoin des gens, je voudrais vous toucher, vous palper. Il faut que je sois sûr de vous. *Il change de ton, subitement.* Il faut que je m'assoie, je suis fatigué d'être debout. Je dois m'asseoir.

**IL S'ASSOIT, ET SE RELÈVE.**

Je ne peux pas rester assis.

**ON AUGMENTE LE VOLUME DE LA MUSIQUE.**

Oh! c'est beau. Taisez-vous.

**IL SE RASSOIT.**

C'était beau..., beau... Et je suis encore le seul à le ressentir, à le dire.

Je voudrais rire..., pleurer. C'est insupportable. Tout va dans mon âme, comme si on la déchirait, mon âme biologique, mon âme psychique. Mais je n'ai jamais vu d'âme psychique. Ni d'âme tout court. Je n'y crois pas. Mais elle se déchire. *Il se met à rire.*

Catherine, une autre chose à laquelle je tiens, je ne sais pas pourquoi j't'le dis, c'est Bernard. Je lui parlais, et j'allais le suivre jusqu'au bord de l'eau... Il ne s'est rien passé dans la rue du parc...

**ON REVOIT, BRUSQUEMENT, LES IMAGES DE NEIGE. RYTHME RAPIDE, BRUSQUE. DU FLOU, DES TRAVELLINGS, DES ENCHAÎNÉS. L'IMAGE DE SIMON, TOUT À COUP, AU MILIEU DU PAYSAGE DE NEIGE.**

SIMON

**SUR SCÈNE.**

Catherine, dis-moi que tu es là.

CATHERINE

Je suis ici.

**DANS LE FILM, SIMON EST SEUL. ON LE VOIT DE DOS. TOUT À COUP, APPARAISSENT, ENTRE DES ARBRES OU SORTANT DE NULLE PART, LES VISAGES DE GUY, CLAUDE, ÉVELYNE ET MARC - ET CELA, SI POSSIBLE, SUR PLUSIEURS ÉCRANS. ILS PROVOQUENT DE PLUS EN PLUS DE L'ANGOISSE, DE LA TERREUR, CHEZ SIMON, QU'ON VOIT MAINTENANT DE FACE, DANS LE FILM. SUR UN GRAND ÉCRAN, MARC FORME UNE BOULE DE NEIGE. LE GESTE EST RÉPÉTÉ PAR LES AUTRES SUR D'AUTRES ÉCRANS. CUT SUR LE VISAGE DE SIMON; CUT SUR LE VISAGE DES AUTRES QUI LUI FONT FACE OU L'ENTOURENT. CUT SUR SON VISAGE. SUR TOUS LES ÉCRANS, TOUS FONT LE MÊME GESTE DE LANCER UNE BOULE DE NEIGE. CUT SUR LE SEUL GESTE DE MARC, SUR TOUS LES ÉCRANS. CUT SUR LE VISAGE DE SIMON. CUT SUR LA BOULE DE NEIGE QUI EN ARRIVE À OCCUPER LA SURFACE DES ÉCRANS. TOUT DEVIENT BLANC DE LUMIÈRE. NOIR.**

**TOUT CELA EST DE L'ORDRE DE LA SUGGESTION. ON PEUT SANS DOUTE ARRIVER À UN RÉSULTAT IDENTIQUE, AVEC DES MOYENS PLUS RÉDUITS.**

**ET JE PROPOSE, COMME TRANSITION ET AUSSI POUR ÉTABLIR UN CONTRASTE QUI PRÉPARERAIT LES SCÈNES SEREINES À VENIR, LE TEXTE DE LA CHANSON QUI ACCOMPAGNAIT LES SCÈNES “DE NEIGE” EN FÉVRIER ET MARS 1970. LES PREMIERS PAYSAGES DE NEIGE, DU DÉBUT DE LA SCÈNE, POURRAIENT ÊTRE REVUS À CE MOMENT.**

#### Refrain

Je suivais le soleil sur la neige des champs  
Sur la neige des chemins, sur aucun nuage  
Je le suivais sur les sapins tout en chantant  
Sur le ciel bleu du vent, je glissais mon visage

#### Couplets

Je voulais être seul, seul au bout du chemin  
Je voulais être seul tout le long des clôtures  
Pour y vivre du vent, des ruisseaux et des branches  
Pour y laisser mourir la neige sur mes mains

Le bleu crevait mes yeux, le vert touchait mes lèvres  
Les épinettes bleues brillaient d'aiguilles vertes  
De blancs glaçons fondaient sur de longs arbres nus  
La neige de velours couvrait-elle mon corps nu ?

**TOUT S'ESTOMPE. TEXTE, MUSIQUE ET FILM.**

**12****RETOUR AUX PREMIÈRES SCÈNES DES PROFESSEURS.  
ÉCLAIRAGE B.**

SIMON

J'ai envie de calme, de silence.

MARC

Une invitation à nous en aller ?

SIMON

Si tu décidais de partir, je serais plus que mal à l'aise. Non, dire le silence, le calme, ça crée un effet calmant sur ma pauvre personne. *Il rit.* Une des premières fois où j'ai vraiment..., non, où je me suis senti vraiment heureux d'être moi, le moi que je suis...

MARC

Il a fallu tout un événement!

SIMON

C'est plus banal que tu penses. En pleine montagne. Je me suis laissé aller à chanter tout seul, à parler à haute voix. J'avais retenu ma honte, ma crainte de voir apparaître quelqu'un qui m'aurait entendu...

MARC

Du haut des airs. Et il serait descendu en parachute.

SIMON

Tout simplement, à un détour du sentier.

MARC

Mais, tu oublies que tu n'es pas seul, ce soir. Sais-tu que tu parles depuis un bon moment ? Pas une fois, on a pu parler de ce qu'on voulait.

SIMON

*Stupéfait.* Moi, je t'ai empêché de parler ?

GUY

Marc, tu es sérieux ?

ÉVELYNE

J'ai pu dire... presque tout ce que je voulais.

CLAUDE

Tu crois qu'il t'a écoutée ?

ÉVELYNE

Oh! ça... Il n'a pas toujours le temps de nous écouter.

SIMON

Comment pourrais-je vous écouter! Je parle tout seul. Selon Marc, je vous empêche, vous, des professeurs, de vous exprimer, nous qui, paraît-il, ne sommes bons qu'à ça, nous exprimer!

MARC

D'accord, j'exagère un peu. J'ai parlé, comme tout le monde. Mais il y a des façons d'aiguiller la conversation, dans les domaines qu'on préfère à d'autres. On veut donner son idée, là-dessus, on y revient, l'air de rien... Enfin, vous me comprenez.

SIMON

Si tu as quelque chose à dire, dis-le.

**UN TEMPS.**

GUY

Marc, tu peux parler de ce que tu veux.

CLAUDE

Simon est en train de nous complexer.

MARC

Je n'avoue pas de complexe, en remarquant qu'il parle. qu'il parle souvent trop.

SIMON

Vous avez raison. Je me tais. Vous pourrez enfin placer un mot.

ÉVELYNE

Mais non. Si Marc a quelque chose à dire, il le dira bien un jour. Simon, qu'allais-tu dire, avant cette histoire de parachute ?

SIMON

Je ne sais plus.

ÉVELYNE

Tu parlais de la montagne...

MARC

Tu étais seul... Allons, Simon, excuse-moi. Je t'écoute.

SIMON

Oui, j'étais seul. Je le voulais, cette fois-là. Ce n'est pas comme se sentir seul, avec du monde.

CLAUDE

Simon, tu te réduis toi-même à ce genre de solitude. À force de parler, tu n'arrives plus à t'apercevoir que d'autres sujets de conversation, à peine

abordés, passent à la trappe ou, disons, ils sont vite oubliés. Et tu reprends ton idée.

SIMON

La dynamique de groupe est en plein tombée parmi nous. J'en suis le premier désolé. Vous y verrez comme une porte de sortie, mais pourquoi on ne peut jamais s'entendre, tous les cinq, sur un sujet.

MARC

*En imitant la voix lente, et tremblotante, d'un vieillard.* Tu crois, Simon, qu'il est nécessaire que nous nous entendions sur un sujet, en même temps, tous les cinq ?

SIMON

On pourrait, de temps en temps, créer une collaboration entre nous, eh! oui, au même moment. Ce soir, j'aimerais ressentir la même chose que vous.

MARC

On ressent tous un malaise, tu es content ? Farce à part, tu rêves toujours l'impossible.

ÉVELYNE

Ressentir la même chose, à cinq, dans une sublime simultanéité ? Impossible.

SIMON

Tenez! Ce que je voulais vous raconter, cette histoire de montagne, se passait durant l'hiver. J'avais quinze ans. J'étais parti seul. Je n'avais téléphoné à personne, aucun ami.

CLAUDE

Tu avais des amis, c'est déjà ça de pris, comme on dit.

SIMON

*Qui n'écoute pas.* J'ai toujours eu peur d'un refus. De plus, il fallait que je sois seul.

ÉVELYNE

Attention, Simon. Moi, la neige, c'est relié à l'amour.

MARC

Oui, tu m'as déjà raconté ton enterrement.

SIMON

*En obstiné.* J'ai suivi un chemin qu'on prenait souvent, l'été, pour se rendre à un ruisseau.

GUY

Nous voilà, maintenant, en plein été, mon cher Simon...

SIMON

*Ne le trouve pas drôle, mais continue.* C'était loin du village. Assez loin, pour qu'il me plaise d'y aller.

MARC

Mais assez près, j'imagine, pour que tu en reviennes. On saura tout.

ÉVELYNE

Marc, tais-toi. Laisse-le parler.

SIMON

J'allais là, où je me rappelais une belle pente, que je dirais même adorable...

MARC

Tu es adorable, mon cher Simon.

SIMON

Et toi, ineffable. *Il reprend.* La pente commençait sous les arbres, se transformait en clairière et s'achevait parmi d'autres arbres, aux troncs serrés, emmêlés de broussailles. Plus bas, c'était le ruisseau. Il faut longtemps, pour être seul.

ÉVELYNE

Encore! Pourquoi veux-tu toujours être seul ?

SIMON

Mais je n'étais pas seul. Il y avait la neige. La neige et moi.

ÉVELYNE

Moi, dans la neige, je vois toujours le visage d'un garçon... J'ai aimé, pour la première fois, les visages des garçons, en hiver.

GUY

C'est donc ça, tes amours!

SIMON

Tu vas me trouver intraitable, mais j'ai décidé, Évelyne, pour le moment, que je me fous de tes amours! La neige, c'est la neige.

ÉVELYNE

Parlons alors, des "tiennes" amours, celles de l'hiver, comme celles de l'été ou des salles de cours!

MARC

Simon, laisse-la parler. Tu as eu ton tour, on t'a laissé parler.

SIMON

C'est ça, que tu appelles me laisser parler ? Je n'ai pas fini ce que je voulais dire.

ÉVELYNE

*Butée et décidée.* Alors, je t'écoute. Mes excuses. Mais parle! On t'écoute, on est suspendu à tes lèvres.

**UN TEMPS.**

SIMON

On ne s'entendra jamais.

**13**

**RETOUR AUX SCÈNES AVEC LES ÉTUDIANTS.**

**ÉCLAIRAGE A.**

**ÉVELYNE S'APPROCHE DE SIMON, COUCHÉ À PLAT VENTRE, AU MILIEU DE LA SCÈNE.**

ÉVELYNE

Simon ?

**IL SE RETOURNE.**

Simon, c'est moi, Évelyne. J'ai fait une expérience, moi aussi. Tu m'écoutes ?

ANDRÉ

C'est contagieux ? Si ça continue, je devrai m'y mettre, moi aussi, à vos expériences.

CATHERINE

André, ne te mêle pas de ça.

ÉVELYNE

J'en ai pris avec Guy. Je n'ai aucun effet. Je n'ai pas besoin de ça, si c'est pour n'avoir aucun effet, non ?

SIMON

Où est Guy ?

ÉVELYNE

Il est là.

GUY

Je suis ici, depuis un bon moment. Je t'écoutais.

SIMON

N'écoute pas trop ce que je dis. C'est idiot.

GUY

Non. Pas trop idiot. Mais je me pose des questions.

SIMON

Ne te pose pas de questions, Guy. Ne te pose pas de questions.

GUY

Je veux m'en poser, moi.

SIMON

Fais-le, mais je t'avertis. Je ne pourrai pas t'écouter.

ÉVELYNE

Tu peux essayer. J'essaie bien de te comprendre, du mieux que je peux.

Essaie donc, alors, de comprendre Guy.

SIMON

Je n'ai pas voulu dire que je ne le voulais pas. Je lui ai dit..., je voulais lui dire... Enfin, rien.

ÉVELYNE

Pose-lui ta question, Guy.

GUY

Je me demande ce qui t'a poussé à prendre de l'acide.

SIMON

Je t'le dirai après, Guy.

GUY

Tu ne pourras pas dire ce que tu ressens, quand tu n'auras plus les effets.

SIMON

Je vous vois, tous les deux, qui me regardez, qui me voyez... Vous voyez une punaise.

ÉVELYNE

C'est faux. Je te vois, toi. Je ne vois rien d'autre.

SIMON

Je vois que tu me vois comme un punaise, une punaise à apprivoiser. Et vous fuyez, vous fuyez... Guy, rappelle-toi les rêves que je te raconte : c'est toi, qui me forces à toucher à tout, et à tout briser.

GUY

Tu disais que tu ne savais pas qui c'était.

SIMON

C'était toi. Je vois que c'est toi... Non! Non, ce n'est pas toi. Qu'est-ce que je dis ? Excuse-moi, Guy. Et pourquoi je m'excuse ? Ce que j'ai dit, je l'ai dit, après tout.

GUY

Écoute la musique, Simon.

SIMON

Je n'ai pas la tête à écouter la musique.

**IL SE MET À MARCHER DE LONG EN LARGE ET, DURANT LE DIALOGUE, SE COUCHE, S'ASSOIT, SE LÈVE...**

ANDRÉ

La drogue, ça ne vous mènera pas loin.

SIMON

Ah! ah! Nous sommes tous pris ici. Tu n'en sortiras pas, toi non plus.

ANDRÉ

J'en ai pas pris!

CATHERINE

*Sèchement.* Il ne s'agit pas de drogue.

ÉVELYNE

Moi, je peux en sortir.

SIMON

Mais vas-y, sors!

**ÉVELYNE BOUGE À PEINE, SE TIENT À LA LISIÈRE DES ZONES D'OMBRE.**

ANDRÉ

Du chocolat, comme vous dites. Tout ça, c'est du pareil au même. Vous ne pouvez plus faire ce que vous voulez : vous gigotez comme des grenouilles au bout d'une canne à pêche.

CATHERINE

Qu'est-ce que tu en sais ? Tu en as jamais fumé. Et on n'a pas le droit d'être malade ? Malade de voir tes parents catholiques, se haïr ? Chacun des deux s'imaginer qu'il est le seul à savoir comment t'aimer ? Ils nous aiment comme des désespérés, perdus dans leur orgueil, ou l'amour de Dieu.

GÉRARD

Eux, ils ne sont pas ridicules. Ils sont fous.

**CATHERINE AUSSI, SE TIENT PRÈS DES ZONES NOIRES.**

CATHERINE

Oui, je suis malade. Quand je fume du hasch, je ne le suis plus. Même si personne fait attention à moi, j'aime tout le monde. C'est bête, hein ? Je suis seule, et heureuse d'être seule, parce que tout le monde, en fumant, accepte d'être seul. En tout cas, c'est ce que je pense. Je ne fais pas que le penser, je le constate. Alors, je ne pense plus à rien. La vie fait de moi, ce qu'elle veut, et je la regarde me faire vivre. Elle devient ma vie, pas celle de mes parents.

ANDRÉ

Ah! tais-toi. Tu le dis toi-même. Tu ne sais plus ce que tu fais. Tu es une droguée, Catherine. Point à la ligne.

CATHERINE

Je sais ce que je fais!

### **MAINTENANT, TOUT PRÈS D'ANDRÉ**

André, écoute-moi.

ANDRÉ

Je n't'écouterai pas. Pourquoi je t'écouterais ? Une femme qui se respecte, ne perd pas la raison, par plaisir. Tu crois que Simon, il n'a pas perdu la raison ?

SIMON

Tu as bu combien de bouteilles, André ?

ANDRÉ

Je le sais, que j'suis soûl. Mais je n'ai pas perdu la tête. Je bois. Je n'me drogue pas.

### **BERNARD SURGIT DE NULLE PART.**

BERNARD

Tu fais de la casuistique jésuistique, frère André.

ANDRÉ

Quand on se drogue, on veut "partir", comme vous dites. Quand je bois, je veux seulement être heureux, rencontrer des amis... Et les femmes me laissent la paix.

BERNARD

Catherine, aussi, veut être heureuse. Je crois l'avoir entendue le dire, non ?

ANDRÉ

Tout le monde veut être heureux. Il faut choisir ses moyens, par exemple. Pas des moyens de raté. *Subitement, à Simon.* Et vous, monsieur, êtes-vous heureux ?

**SIMON RESTE IMPASSIBLE ET ON SOUPÇONNERA QU'IL S'EST MIS À PLEURER.**

SIMON

Je ne suis pas heureux.

ANDRÉ

Vous devriez l'être. Catherine dit qu'elle l'est. Elle est "partie", elle aussi.

BERNARD

*L'air de qui jouerait aux échecs.* Casuistique. Casus belli. La Reine est morte.

SIMON

Mais c'est ma faute, si je me sens malheureux. Je sais aussi, que je n'y peux rien et pourtant, je vois - je t'assure, André, que je le vois - je vois qu'il faut aimer les choses. On peut vivre sans être heureux, tout à fait comme les choses qui, sans le sentir, ont une vie utile, une vie heureuse. Les choses disent que j'existe. Tu vas dire que c'est idiot... Non, c'est moi qui le dis. Et demain, j'aimerai les oranges; aujourd'hui, je ne sais pas si elles sont ou non des oranges, et cela me fait peur un peu, et beaucoup. Où est Bernard ?

GUY

Là-bas. Il écoute de la musique.

SIMON

Je n'aime pas cette musique.

**IL SE DIRIGE DE CE CÔTÉ. APRÈS QUELQUES INSTANTS, ON N'ENTENDRA PLUS LA MÊME.**

GÉRARD

Tu vas trouver ça "chatteux" ou ce que tu voudras, André, mais j'aime mieux être un raté, comme tu dis, que de me soûler, et me traîner par terre.

ANDRÉ

Moi, je me traîne à terre ? Répète ça, une deuxième fois, le beau Gérard ! Envoie! Répète. Tu vas en manger une, mon tabarnak!

GUY

André. André, du calme.

ANDRÉ

Mais il m'insulte! Je me traînerais par terre, selon Mōssieu!

GUY

Et toi, tu les as traités..., tu nous as traités de ratés. Tu es quand même assis par terre, non ? Tu n'es pas idiot pour autant.

ANDRÉ

Ah! c'est ça! Vous avez raison, t'as raison, le professeur. Je suis assis par terre. Je dois me taire, rester tranquille et devenir un raté. Je suis déjà raté, et encore mieux que vous tous, j'ai toujours été un raté. Tu vois, Gérard ? Mais moi, je suis aussi capable de répéter ce que je dis.

**UN TEMPS.**

**CATHERINE A DÉFAIT SES CHEVEUX OU S'EST DÉCOIFFÉE. ELLE  
FERAIT "ANTIGONE DE COLLÈGE". ELLE BRAILLE, RENIFLE.**

GUY

Catherine, qu'est-ce que tu as ?

CATHERINE

Tu as entendu, non?

**ELLE POURRAIT METTRE LA TÊTE SUR L'ÉPAULE DU PROFESSEUR.**

Je ne suis pas une ratée. Il ne peut pas comprendre. Pourquoi je n'aurais pas le calme, quelque temps, dans ma vie ? J'en arrive à ne plus en vouloir à ma mère; j'imagine même qu'elle m'aime! Je ne suis pas ratée, je suis idiote. Je le sais, j'ai peur de regarder la vie en face. Mais qui nous regarde en face ? Ma mère et mon père se lancent un défi MORAL, avant d'oser me regarder.

**ELLE SE RAPPROCHE D'ANDRÉ.**

J'oublie que les gens ne m'aiment pas. J'oublie que tu bois. J'imagine..., non, je sais qu'il y a des gens de l'autre côté d'un miroir. Ils ne le traverseront pas. Ils me laissent dans le calme. Je ne fais de mal à personne, André. Je t'ennuie, mais je n'ennuie personne. Dans le miroir, je vois ce qui se passe derrière moi, et cela ne m'atteint pas, ne me fait pas

mal. Le passé est fini, je n'ai pas d'avenir, comme ils disent, et même plus de présent. Je ne possède rien. Tout se mire en moi. Comme une glace qui reflète la lumière. Et quelquefois, André, je me sens belle. Non, je deviens une belle femme. À ces moments-là, je m'habitue à être certaine d'être belle.

**EN 1970, LE GROUPE *DIONYSOS* A MIS EN MUSIQUE ET INTERPRÉTÉ LE "CHOEUR DU VOYAGE". J'EN DONNE, ICI, DES EXTRAITS.**

Refrain

Mon père parle voyages  
Ma mère fait des voyages  
Eh! bien, moi, je voyage!

Couplets

Il faut s'acheter une auto  
Il faut s'occuper du bateau  
On rêve aux frissons de l'avion  
Je m'envole avec ma raison

Ils pensent aux amis qu'ils se feront  
À l'amant, à la maîtresse qu'ils auront  
J'essaie de retrouver mon corps perdu  
Je vois les oranges exister

Je batterais, batterais tambour  
Et me jetterait seul à la mer

Je veux mourir tant je suis seul  
Qu'il soient heureux, je suis malheureux  
Je veux être un voyageur heureux

Dernier refrain

Mon père parle d'amour

Ma mère rêve aux étoiles  
Eh! bien, moi, je tourne en rond  
Mon père parle voyages  
Ma mère fait des voyages  
Voulez-vous voyager avec moi ?

## 14

**RETOUR AUX PREMIÈRES SCÈNES DE LA SOIRÉE.**

**ÉCLAIRAGE B.**

**LES CINQ PROFESSEURS FORMENT DES GROUPES DE 3 OU DE 4,  
DANS DES ILOTS DIFFÉRENTS, AVANT DE REJOINDRE SIMON, QUI  
ÉTAIT ABSENT OU ÉTENDU, PLUS LOIN.**

**UN PREMIER GROUPE FORMÉ D'ÉVELYNE, CLAUDE, GUY ET  
MARC.**

MARC

Ce soir, il s'est passé de notre avis pour le haschisch.

GUY

Il a quand même fini par nous en parler, non ?

MARC

Le plus..., le plus poli était de nous en parler, avant de nous inviter.

CLAUDE

Chose certaine, on n'en a pas vu le moindre morceau. *Case closed.*

MARC

Il devait y en avoir.

GUY

Je crois qu'il ne l'a su qu'à la fin de l'après-midi. Bah! De toute façon, personne ne nous y a forcés. *Case closed*, comme dit Claude.

ÉVELYNE

Moi, je n'ai pas aimé être obligée de dire non, comme ça, à la dernière minute, chez lui. On a eu l'air d'une "gang" de timorés, comme si on cachait notre scandale devant sa proposition... *en blaguant* que j'aurais peut-être acceptée en d'autres circonstances.

MARC

À peu près d'accord. L'avoir su à l'avance, on n'aurait pas eu l'impression d'être, comme cernés, mis devant le fait accompli.

GUY

Vous n'exagérez pas, un peu ? Vous avez refusé, c'est tout. Et pour tout dire, c'est rien de grave.

### **UN DEUXIÈME GROUPE : MARC, CLAUDE ET GUY**

MARC

Les étudiants n'ont pas à savoir où et quand on se rencontre. Avoir su qu'ils auraient pu arriver tout à coup chez lui, je ne serais pas venu.

CLAUDE

Moi non plus. On ne l'empêche pas de faire ce qu'il veut. Il n'a aucune raison de trouver bizarre, qu'on ne se jette pas à corps perdu dans ses expériences avec les jeunes.

MARC

Il a l'air plus fragile que d'habitude, aujourd'hui. Mais il faut lui faire comprendre qu'il exagère un peu. Il nous a quand même obligés, l'air de rien, à l'écouter. Le nouveau discours de la méthode! Comment vivre selon Simon Neige!. Et à l'usure, il l'a racontée, son histoire de neige. Je ne dis pas qu'elle distillait de l'ennui généralisé, mais c'est lui qui parlait. Et en plus, il déciderait qu'on doit fumer avec les étudiants ? Pas question.

GUY

Tu te sens brimé à ce point ?

MARC

Je ne me sens pas brimé. Je ne suis pas Simon, moi! Mais j'ai décidé de dire ce que je pensais.

CLAUDE

Il est comme il est. Je ne lui en veux pas. En autant qu'il ne me croie pas le genre d'homme à faire copain copain avec les étudiants. Encore moins, les fins de semaine.

### **NOIR. ILS SE RETROUVENT ENSEMBLE, TOUS LES CINQ.**

SIMON

On ne s'entendra jamais.

GUY

Pourquoi faudrait-il toujours s'entendre ? D'ailleurs, en général, tu te passes de notre avis.

SIMON

Ce soir, c'est différent. Vous devriez être contents.

ÉVELYNE

Te rappelles-tu, Simon, nous avoir dit qu'on n'était pas très très amusants ?

SIMON

J'ai dit que les étudiants ne vous..., ne nous trouveraient peut-être pas, très amusants. Qu'on prenne ou non du hasch... Ah! je vois. C'est la présence des étudiants qui vous ennuie. Ça embête vos vies privées.

ÉVELYNE

Tu n'en as plus de vie privée! Ils sont au courant de ce que tu fais, et même de ce que nous, nous faisons. Tu leur avais dit qui seraient ici, ce soir.

SIMON

C'est un secret pour personne, qu'on se voit de temps en temps.

MARC

Je ne serais pas venu, ou je serais parti, dès leur arrivée. Et Claude m'a dit la même chose.

SIMON

C'est ça, et comme ils ne sont pas venus, je me serais retrouvé tout fin seul.

ÉVELYNE

Simon, qui te dit que je ne serais pas venue quand même ?

SIMON

C'est la meilleure que j'ai entendue. Tu aurais fait comme eux. Tu préfères des gens bien élevés, qui ne blessent personne, qui ne disent pas ce qu'ils pensent, aux étudiants qui te verraient telle que tu es, et pourraient en tirer des conclusions.

ÉVELYNE

Ce que je peux me foutre de ce que pensent tes petits amis! Mais encore, qu'est-ce qui te fait croire que je ne serais pas venue ?

SIMON

La preuve en est ce que tu viens de dire. Tu es comme tout le monde. Ta dignité avant tout.

ÉVELYNE

Pour être comme toi, il faut se ravalier au rang des drogués, des n'importe qui. Et tout cela, pour en finir à se précipiter à tes genoux ?

SIMON

Te mettre à mes genoux... Ce n'est pas ton genre.

ÉVELYNE

On le voudrait, que tu ne le voudrais pas. Tes petits amis, tes expériences extrêmes, pour toi, c'est ok. Le reste, les autres, tu les mets devant le fait accompli.

MARC

Ne te fatigue pas, Évelyne. Reste bien élevée, ne dis pas ce que tu penses. Reste parmi les sépulcres blanchis que nous sommes, selon ce grand Moïse qui se croit toujours sur son Sinaï.

SIMON

Ah! elle est pas mal, celle-là. Un peu tirée par les cheveux, mais je me vois assez bien, avec les tables de la Loi, briser le Veau d'or de vos bonnes vieilles habitudes.

GUY

Comment en est-on arrivé au Veau d'or et au Sinaï ? Je ne comprends plus rien à rien. Arrêtons ça, là, voulez-vous. Personne n'a obligé personne.

SIMON

Dites donc. Vous auriez pas fumé, avant d'arriver ici ?

MARC

C'est qu'on n'en a pas eu l'occasion. On est ensemble, avec toi, depuis cinq heures, cet après-midi.

ÉVELYNE

On voulait pas te le dire, mais on a fumé dans la cuisine, sans que tu t'en aperçoives. *Elle se reprend.* Non! c'était dans tes toilettes. Tous les quatre, tout collés, pis on fumait, pis on était donc ben.

SIMON

C'est ça. Moquez-vous. Et voulez-vous que je vous dise une chose, une seule chose ? Si Philippe, le prof de théâtre, faisait une pièce de théâtre à partir de nos discussions, ce serait un flop monumental.

MARC

À cause de tes idées. Et c'en est un autre, ce Philippe, qui au lieu de faire du théâtre, fait des shows. On ne fait pas de théâtre avec des voyages expérimentaux, qui ne répondent pas au vrai désir des gens. Quand on voit une pièce, on veut vivre avec des personnages, et non pas les écouter fuir la réalité, "partir", comme vous dites.

SIMON

C'est bizarre. Au théâtre, j'aimerais réussir à opposer des idées aussi banales que fumer avec les étudiants, et prendre un verre avec ses collègues. Ah! mais cessons cette discussion idiote. *Case closed*, comme dirait l'autre. La prochaine fois, refuser mes invitations. « Qu'il dise

n'importe quoi, on ne sera pas d'accord », c'est ce que vous vous disiez, avant de franchir, en bas, la porte d'entrée et monter mes trois étages. Je ne vous ai jamais demandé de vivre ou de penser comme moi.

CLAUDE

Mais tu aimerais bien qu'on rencontre les étudiants à temps et à contre-temps. Que veux-tu, ils ne m'intéressent pas à longueur de jour et de nuit.

SIMON

Mais moi non plus!

MARC

Veux-tu qu'on recommence au début, et qu'on remonte tes trois paliers d'escalier ? Avec un peu d'insistance, et de patience, on finirait peut-être par prouver ton indifférence, ton refus d'essayer d'aimer les gens de ton âge, les aimer comme ils sont, pour trouver ne serait-ce qu'un ou deux terrains d'entente.

SIMON

Je n'aime pas les gens, moi ?

MARC

Tu le dis toi-même, quand tu parles de ce film...

CLAUDE

...*les Fraises sauvages*.

MARC

Oui, *les Framboises*, de Bergman.

SIMON

*Qui ne relève pas la pique ou le crime de lèse-majesté...* Il y a une différence entre ce que je dis et ce que je fais. J'essaie d'aimer les gens. Personne ne s'en aperçoit. Et d'ailleurs, comment peux-tu dire une chose pareille ? On est rarement ensemble, toi et moi.

**MARC S'ÉLOIGNE, APRÈS UNE LÉGÈRE HÉSITATION.**

ÉVELYNE

Simon, Simon. Si tu en es encore à essayer de les aimer, c'est que tu n'y es pas encore arrivé.

SIMON

Aimer les gens, ce n'est pas une épreuve sportive ou de laboratoire.

**UN TEMPS.**

GUY

Ce serait donc, une question de définition. On n'est pas dans les mêmes ligues amoureuses... et, dans le fond, tu nous aimes.

CLAUDE

Non, non. Il veut plutôt nous dire que nous ne l'aimons pas dans la Vérité de l'amour, et qu'il ne mérite pas d'être condamné par de faux jetons comme nous... Lui, il nous aime de façon dialectique ou dans le sage usage...oh! c'est compliqué de dire « le sage usage »..., donc, il nous aime dans le sage usage *il dit reprendre*, dans le sage usage de l'ironie socratique. Je l'ai eu!

ÉVELYNE

C'est compliqué.

CLAUDE

C'est l'évangile de saint Simon...

### **MARC S'EST RAPPROCHÉ.**

MARC

Tu es toujours pareil! Tu nous racontes des films...

SIMON

*Qui joue sur les mots.* Ce n'est pas moi, qui l'ai raconté.

CLAUDE

Qui en a parlé, le premier ?

SIMON

D'accord, c'est moi. Mais je ne l'ai pas raconté.

MARC

*Qui veut se montrer bon prince.* Disons que tu vois des films, et que tu aimes assez t'y retrouver, surtout dans le personnage principal. Tu trouves le beau rôle, quoi! Tu prends ce qui s'applique à toi, même les pires défauts, et tu prends la peine de nous le dire. Tu en tires une certaine gloriole, je crois.

SIMON

Il n'y a pas de vanité, là-dedans.

MARC

Un instant, je n'ai pas terminé, Comme saint Jean, au désert, tu préfères te mettre tous les péchés du monde sur le dos, avant que nous, nous le fassions. On ne peut plus dire quoi que ce soit, tu as déjà tout dit, tout avoué. On n'a plus qu'à se taire, sidéré devant l'acuité de ta conscience. Tu joues à l'homme rationnel. Tu veux que l'on sache à quel point tu

connais le mauvais homme en toi. À quoi cela te mène, veux-tu bien me le dire ?

SIMON

À un sermon! À rien, qui m'intéresse.

ÉVELYNE

Tu aimes tellement t'accuser de tout, que tu dois avoir un complexe de culpabilité ou tu veux qu'on te dise *Mais non, mais non, tu n'es pas si mauvais que cela*. Il me faudrait du courage, ce soir, pour te le dire. Ça te ferait trop plaisir.

SIMON

Quand je me reconnais dans des personnages ou des situations, si je vous en fais part, ça me fait plaisir, oui, et j'aimerais savoir, par exemple, si vous avez déjà connu la même chose. J'appellerais ça, un plaisir « de comparaison ». Rien d'autre.

GUY

En tout cas, ce soir, tu es servi. Tu sais tout. Pour ma part, disons que j'oserais dire, à pas de loup, et il faut bien que je dise quelque chose, sinon on m'accuserait de te protéger, que quelquefois tu trouves plus intéressant de retrouver ta pauvre et précieuse personnalité, par exemple, dans un film, que dans la riche humanité qui t'entoure. Cela dit, sans vouloir te vexer.

SIMON

Oh! la, la. Je ne saurai jamais si tu veux te mettre au diapason de l'assemblée ici réunie, ou si tu le penses vraiment.

GUY

Ah!... *En blaguant*. Disons que je flotte, j'hésite.

CLAUDE

Tu sais que c'est une réplique de Racine : *Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme* ? C'est dans *Athalie*, acte II ou III.

**JE LAISSE AU METTEUR EN SCÈNE, LE SOIN DE FAIRE PASSER LE MALAISE, OU LE ROUGE AU VISAGE DE GUY.**

MARC

Simon, ça te paraîtra trop dogmatique, trop curé, mais je me permets de te dire, en bon psychologue, que tu éprouves un plaisir maladif à être écouté, quand tu joues au lucide, à l'homme inquiet. Enfin, rassure-toi, tout le plaisir est pour toi.

SIMON

Marc, ça te paraîtra trop païen, mais je préfère mes âneries aux tiennes. Tu ne m'as pas dit un mot agréable de la soirée.

CLAUDE

Combien en as-tu dit, toi ?

SIMON

À lui ? Pas un. On s'énerve, et il le sait. Je craignais même de fumer du hasch avec lui. J'aurais eu l'impression qu'il me jouait la comédie.

MARC

Tiens! Je joue la comédie, maintenant.

SIMON

Tu n'as rien à dire. Tu fais du slalom sur les idées et les sentiments des autres.

CLAUDE

Bon! Moi, je commence à m'endormir. Je crois que je vais partir.

MARC

Simon aussi, commence à être fatigué. Il se couche trop tard. Il faudra surveiller ça.

SIMON

Je me couche quand je peux. Si tu veux partir, je ne te retiens pas.

ÉVELYNE

Simon, ça ne va pas ?

SIMON

Qu'est-ce que ça peut te faire, ce que je pense ou ressens ?

ÉVELYNE

Simon, je ne peux te quitter de cette façon.

SIMON

Il est impossible de se quitter autrement. Il faut que vous passiez par la porte et moi, je vous regarde partir.

ÉVELYNE

Tu n'es pas content de ta soirée ?

GUY

Mais si, il est content. Il va se coucher et demain, il nous téléphonera que tout va bien. Hein, Simon ? Déçu à cause du haschisch, sans doute ?

SIMON

Mais non. Qu'est-ce que tu vas chercher, là ?

MARC

Alors, mon vieux, bonsoir.

**IL LUI TEND LA MAIN. SIMON TEND LA SIENNE, MAIS LA RETIRE AUSSITÔT. TOUS SE REGARDENT, ET ILS SORTENT, SANS DIRE UN MOT.**

**UN TEMPS. ÉVELYNE REVIENT. ELLE EST SEULE.**

ÉVELYNE

Je voudrais m'excuser, Simon, si je t'ai...

SIMON

Tu n'as rien à te reprocher, je t'assure. C'est moi, qui ai exagéré.

ÉVELYNE

Enfin, si je t'ai blessé, dis-toi bien que ce n'était pas volontaire.

SIMON

Mais voyons, Évelyne, tu ne m'as rien fait.

ÉVELYNE

Ah! non? *Elle reste interdite, un moment.* Tu sais, Simon, il ne pleut pas...

SIMON

Je le sais. Que veux-tu que ça me fasse ?

**ELLE NE RÉPOND RIEN, LE REGARDE, SE RETOURNE ET SE DIRIGE VERS LA SORTIE.**

SIMON

Évelyne ?

VOIX D'ÉVELYNE

À demain, Simon.

SIMON

Bonsoir.

## **15**

**DÉRIVATIF OU COMPLÉMENT, LE TEXTE DE LA CHANSON SUIVANTE POURRAIT ÊTRE INTERPRÉTÉ PAR UN DES ÉTUDIANTS, AVEC UN ACCOMPAGNEMENT DE GUITARE OU D'UN AUTRE INSTRUMENT. CETTE CHANSON FAISAIT AUSSI PARTIE DES REPRÉSENTATIONS DE 1970.**

### Refrain

Vous avez dit paroles d'amour  
Vous en avez chanté des poèmes  
Vous ne savez pas combien je l'aime

### Couplets

Avouer son amour à ses lèvres  
La tête au plus loin de ses genoux  
Mes deux mains devenues inutiles

On dit que l'amour n'existe pas  
Le soleil mes deux mains mon amour  
On dit que l'amour n'est pas l'amour

Je dis les silences de mon amour  
Je suis les mains tendues de mes aveux  
Je traverse des frontières perdues

De rage je coupe les mains à mes aveux  
Je t'arracherai le souvenir de mes yeux  
Mon amour as-tu le souvenir de mes yeux ?

## 16

**ÉVELYNE ET GUY, ET PLUS TARD, CATHERINE ET GÉRARD.  
ÉCLAIRAGE B OU A, C'EST SELON...**

GUY

Sens-tu un effet spécial ?

ÉVELYNE

Absolument rien. Sinon que je suis tout à fait inutile. Qu'est-ce que je suis venue faire ici, pour l'amour de Dieu ? Veux-tu bien me le dire.

GUY

Moi, je pense que je suis "parti", comme on dit. Mais lucide! Je tiens à le dire. Je suis encore lucide. Mais je ne sens rien d'extraordinaire; je me sens bien, c'est tout. À aucun moment, je n'ai perdu ma raison. Ma pauvre raison.

ÉVELYNE

Tu en reprendrais ?

GUY

Non. J'ai eu un petit plaisir, ça me suffit. Pas plus, et pas moins qu'un menu plaisir. Ceux qui se découvrent, je n'en crois pas un mot.

ÉVELYNE

Ils se prennent pour d'autres. Mais qu'est-ce que je suis venue faire ici ? Je n'ai aucun effet. Effet nul!

GUY

Personne ne te retient, Évelyne. Tu peux t'en aller.

ÉVELYNE

Je ne veux pas m'en aller. Parce que personne ne me retient. Je vais prouver qu'on peut se sentir bien quelque part, "en kek part", même si on n'a pas d'effet. Mais, mon cher Guy, je dois déduire de ton attitude, et même de tes propres paroles, que tu tentes, toi aussi, de me dire que tu ne m'aimes pas, pour la simple et bonne raison que j'ai tout juste reçu, de toi, la permission de m'en aller, subito presto...

GUY

Ben, voyons. C'était dit, comme ça. Et je ne tente pas de nier mon amour pour toi, ma chère Évelyne. Cependant, rectifions les faits. On n'a pas "tenté" de dire qu'on t'aimait pas, on te l'a dit, et de but en blanc.

ÉVELYNE

Ce que les hommes peuvent être bêtes. Tu n'es pas obligé de le préciser.

GUY

Cela doit t'indifférer, autant que ça m'indiffère. Tu voulais le savoir, il te l'a dit. C'est tout, même si c'était total. Je reste lucide, et je vois le problème avec une grande lucidité. Il s'agit d'être lucide.

ÉVELYNE

Même au risque de l'être trop ?

### **GÉRARD ET CATHERINE PASSENT PRÈS D'EUX.**

GÉRARD

À Catherine. C'est leur premier voyage. Ils font pitié.

CATHERINE

Je me mets à les aimer. Ils deviennent raisonnables; ils ont même l'air gentil.

**ILS ONT PASSÉ.**

ÉVELYNE

Qui aime-t-il ?

GUY

Les étudiants l'appellent Nuage... Il doit donc aimer les nuages.

ÉVELYNE

Tu te moques de moi ? *Un court laps de temps.* Mais qu'est-ce que je suis venue faire ici ?

GUY

Tu es revenue voir Simon.

ÉVELYNE

Je ne suis pas revenue voir Simon. Je suis venue faire la paix avec lui, pour pouvoir dormir tranquille.

GUY

Je suis on ne peut plus lucide, Évelyne, et je sens dans ma raison, comme je le sais dans mon "affect", que tu es venue pour le voir, le revoir, l'aimer et le servir. Tu voulais même entrer, seule. Au moins trois fois, tu m'as dit que je n'avais pas à me déranger, que je n'étais pas obligé de t'accompagner.

ÉVELYNE

Je voulais être seule, et en même temps j'avais besoin de quelqu'un avec moi. Je craignais de trop parler, de dire à Simon... *Elle s'arrête.*

GUY

Que voulais-tu lui dire ? Je pense le savoir.

ÉVELYNE

Que je l' déteste. *Guy veut l'interrompre.* Non! Attends. Si je veux me faire aimer de lui, c'est qu'il me dédaigne. Je veux qu'il s'occupe de moi, mais je ne l'aime pas. Il est suffisant et, quelquefois, je le trouve laid. Dieu, que je voudrais qu'il devienne encore plus laid! À mort.

**17**

**LA SCÈNE DES MASQUES. DES MASQUES DE TRAGÉDIE. CELUI QUE PORTE BERNARD, A TRAÎNÉ SUR UN BORD DE FENÊTRE OU SUR UNE BOÎTE, DEPUIS LE DÉBUT. PERSONNE N’Y FAISAIT ATTENTION. ÉCLAIRAGE ET MUSIQUE AD HOC - OU ÉCLAIRAGE BLAFARD QUI RÈGNE SUR TOUTES LES SCÈNES DU MONDE, LORS DES RÉPÉTITIONS; ICI, CE SERAIT POUR CENTRER L’ATTENTION SUR LES CORPS, LES VOIX, ET LE MASQUE.**

DES ÉLÉMENTS DE CE “VOYAGE AU LSD” ONT LEUR SOURCE DANS LES MINUTES D’UN TEL VOYAGE FAIT SUR LA CÔTE OUEST DES ÉTATS-UNIS, EN 1967, PAR TROIS JEUNES AMÉRICAINS. J’AI RENCONTRÉ L’UN D’ENTRE EUX À L’EXPOSITION INTERNATIONALE, TERRE DES HOMMES, À L’AUTOMNE 1967, ET IL M’EN A DONNÉ UNE PHOTOCOPIE, J’EN AI FAIT LA TRADUCTION, ET J’EN DONNE LE TEXTE À LA FIN DE LA PIÈCE. LES NOMS, POUR DES RAISONS DE CONFIDENTIALITÉ, ONT ÉTÉ CHANGÉS DANS LE TEXTE ANGLAIS, COMME DANS MA TRADUCTION.

**BERNARD, UN MASQUE SUR SON VISAGE, AVANCE MENAÇANT SUR SIMON, QUI RECULE.**

BERNARD

Je suis le fantôme de la rue du parc.

SIMON

Bernard, je t’en prie, enlève ce masque.

BERNARD

Je ne suis pas Bernard. Je suis le père du fantôme de la rue du parc.

SIMON

Ce masque me terrifie, enlève-le. Bernard! Ce masque fait peur. Il est... terrible.

BERNARD

Qui est Bernard ? Réponds! Qui est Bernard ?

SIMON

Bernard... est un ami.

BERNARD

Il n’est pas ici. Tu l’as tué.

SIMON

Tu es fou! Je ne l’ai pas tué. Il est parti. Il est parti au bord de l’eau.

BERNARD

Pourquoi tu n'es pas parti avec lui ? Meurtrier, assassin! Il te demandait de partir avec lui.

SIMON

Ils m'ont empêché de partir. Bernard, enlève ce masque! Tu me fais peur! Il bouge... Le masque bouge. Ses paupières battent. Il parle avec tes mains. Le masque a des mains qui me tirent dans ses yeux vides. Je comprends ! Ses yeux m'enveloppent avec leurs mains...

BERNARD

Les fantômes n'ont pas de mains, Simon.

SIMON

Je parle de tes mains. Je n'en peux plus. Enlève-le.

**IL SE PRÉCIPITE SUR LUI, SOULÈVE LE MASQUE. DU MENTON JUSQU'AU-DESSUS DE LA TÊTE DE BERNARD, ET SIMON RESTE IMMOBILE UN MOMENT, UNE MAIN DERRIÈRE SA NUQUE.**

SIMON

Enfin, tu es revenu.

BERNARD

Tu avais si peur que ça ?

SIMON

Ce masque fait peur. Il avait ta voix. Je ne savais plus - c'est ridicule -, si tu étais mort ou pas.

**ANDRÉ SURVIENT PRÈS D'EUX.**

ANDRÉ

Simon, j'ai quelque chose à te dire.

SIMON

Je t'écoute. Ta voix est très loin... Mais je t'écoute.

**UNE AUTRE MASQUE APPARAÎT, IDENTIQUE AU PREMIER; IL POURRAIT DESCENDRE DES CINTRES. QUAND SIMON L'APERÇOIT, IL RECULE, EN SILENCE.**

ANDRÉ

Moi, quand j'ai bu, j'ai envie de dire aux gens..., ce que je ressens, ce que je pense d'eux, et des fois, je le dis.

**UN AUTRE MASQUE. TOUJOURS IDENTIQUE AU PREMIER.**

ANDRÉ

*Qui continue.* Je peux le dire, parce que je suis "en boisson". Sinon, je le dirais pas. Vous diriez...

**UN TROISIÈME MASQUE SURGIT DE L'OMBRE, ET À SA VUE...**

SIMON

Bernard, où es-tu ? Je te vois partout. Mais tu n'as qu'un masque. Où est-il ?

ANDRÉ

Vous ne voulez pas savoir, ce que j'ai envie de dire aux gens ?

BERNARD

Simon, je l'ai enlevé. Regarde! Je n'ai plus de masque.

ANDRÉ

Ok. Je ne le dirai pas.

SIMON

Quand je ferme les yeux, il y en a partout.

**IL OUVRE LES YEUX. UN AUTRE MASQUE EST APPARU.**

J'en vois quatre!

CATHERINE

**ON PEUT NE PAS LA VOIR.**

Simon, tu hallucines. Viens ici. Viens t'asseoir près de moi.

SIMON

Non, je ne veux pas. Il faut que je leur parle. Pourquoi vous êtes venus ici ? Je ne vous ai pas invités.

**LES MASQUES S'ÉLÈVENT, S'ABAISSENT OU JOUENT ENTRE  
L'OMBRE ET LES ZONES PLUS ÉCLAIRÉES.**

*À ceux et celles qui l'entourent.* D'anciens rois. D'anciens sages. Ils connaissent la dureté de la vie. Ils ont vaincu la vie : je vois leur force, écrite sur des lèvres de papier mâché... Dans les yeux, la mort attend. Bernard, reviens.

BERNARD

Je suis ici depuis longtemps.

SIMON

Tu n'es plus un fantôme. Les masques sont des fantômes. *Aux masques.* Êtes-vous heureux ? Ont-ils déjà aimé ? Question stupide. Ils me disent qu'ils aiment la mort.

**LES MASQUES DISPARAISSENT UN À UN, ET POURRAIENT  
RETOMBER SUR LE SOL, EN MORCEAUX.**

BERNARD

Je suis stupide, de temps en temps. Simon, j'aimerais entendre la musique qui jouait au début.

**ON RESTE UN LONG MOMENT SANS BOUGER. ET CATHERINE SE  
LÈVE ET, LENTEMENT, SE DIRIGE VERS SIMON. TOUT EST DANS  
L'OMBRE.**

CATHERINE

Je t'aime, tu sais.

**ON NE LA DISTINGUE PLUS DE L'OMBRE.**

BERNARD

Je sais ce que tu penses, Simon. Je serais moins seul, si je disais ce que tu penses. Je ne peux pas.

SIMON

*À Bernard.* Que veux-tu dire ?... Catherine, je ne sais pas...

CATHERINE

Ne dis rien. Tu ne peux pas le dire, toi non plus. Il y a des gens qui n'aimeront jamais personne.

SIMON

Ah! Bernard, j'oubliais la musique.

**IL SORT OU SE DIRIGE VERS LE TOURNE-DISQUE. ON ENTEND DE LA MUSIQUE. ÉVELYNE S'APPROCHE.**

ÉVELYNE

Je commence à comprendre pourquoi il aime être avec vous. On aime sa musique, on lui donne l'impression de l'aimer. On est son "ami".

GÉRARD

Vous êtes jalouse ?

ÉVELYNE

C'est pitoyable. Un homme qui a besoin d'enfants. Ça n'augure rien de bon.

CATHERINE

Pour vous.

GUY

*Aux étudiants.* Si vous êtes en difficulté, vous pourrez compter sur lui, mais je ne pense pas qu'il pourrait compter sur vous...

BERNARD

Il n'a pas besoin de nous.

ÉVELYNE

Ah! non ? Ce n'est pas assez visible ?

BERNARD

On le connaît pas tant que ça, vous savez. Moi, il m'amuse.

CATHERINE

Il a toujours été correct avec moi. C'est ce que j'aime chez lui.

GUY

Il ne vous est jamais passé par l'esprit, qu'il pouvait désirer davantage ?

BERNARD

Que peut-il vouloir de plus ? Il n'est pas fou. On n'est pas du même âge, on n'a pas les mêmes goûts. On n'a rien de commun. *Il hésite.* Sauf de temps en temps.

**SIMON REVIENT. IL PREND TOUTE LA PLACE. TOUJOURS SOUS LES EFFETS DE L'ACIDE.**

SIMON

Je pensais être calmé, ça allait mieux, j'ai même retrouvé le disque que voulait... Ça ne va plus du tout. Savez-vous que les murs respirent ? Je respire... Non, mon corps respire avec eux... Même rythme que les murs. Les murs se gonflent..., ils s'approchent..., ils repartent... Comme s'ils voulaient m'aspirer, et vous ne voyez rien. Comme toujours. Ça me donne la faim. J'ai faim. J'ai faim d'un bifteck. *Le mieux serait de ne pas crier ces paroles; elles ont plus d'impact, si on les dit, comme dans une conversation de tous les jours.*

GÉRARD

Ça va mieux, Simon. Tu mangeras un steak, et vous dormirez plus vite.

ÉVELYNE

Moi, je dors debout.

GUY

Simon... Tu te sens mieux ? Ça t'a fait rien qu'on parte ? Il est tard. Il faut que je rentre chez moi.

SIMON

Mais non. Je vais manger. Faites ce que vous voulez.

ÉVELYNE

On peut rester. Seul, ça va aller ?

SIMON

Mais oui. Je vais manger, et ça va aller mieux.

ANDRÉ

Je ne pars pas. Je suis bien, ici.

BERNARD

Il est mieux que je parte.

CATHERINE

Je pars avec toi. Tu viens, Gérard ?

GÉRARD

Je vais rester avec André.

SIMON

Bonne nuit, tout le monde. N'approchez pas des murs...

**18**

**NOUVEL ÉCLAIRAGE. ANDRÉ ET GÉRARD SONT ÉTENDUS, ENDORMIS. LES MASQUES APPARAISSENT DANS LE NOIR. UN TEMPS.**

**POUR CETTE SCÈNE, J'INDIQUE CERTAINS MOUVEMENTS, DES TONS DE VOIX, MAIS ELLE NE SERA CRÉDIBLE QUE SI LE METTEUR EN SCÈNE, ET LES COMÉDIENS, TROUVENT AUTRE CHOSE - C'EST FACILE À DIRE... - QUI FORME UN TOUT SONORE ET VISUEL.**

**SIMON REVIENT AVEC LE BIFTECK ET DES FRITES DANS UNE ASSIETTE. IL APERÇOIT LES MASQUES, QUI SONT MAINTENANT PORTÉS PAR LES PERSONNAGES DONT ON ENTEND LA VOIX; ILS SONT VÊTUS DE NOIR. IL S'APPROCHE D'UN MASQUE.**

SIMON

Bernard ? Mais parle! *À tous.* Parlez, dites quelque chose...

**LES MASQUES S'ÉLOIGNENT, DISPARAISSENT, SAUF UN.**

MASQUE ET VOIX DE MARC

Tu ne mangeras pas.

SIMON

Marc!

MASQUE ET VOIX DE MARC

Tu ne mangeras pas.

SIMON

Mais j'ai faim. Je t'ai dit, curé, que j'avais faim.

**D'AUTRES MASQUES S'AVANCENT, À BONNE DISTANCE DE SIMON. LES VOIX SONT CHUCHOTÉES OU IRONIQUES, ENFIN, CELLES DES FANTÔMES QUE VOUS COMME MOI, NOUS CONNAISSONS...**

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Bonsoir, Simon.

MASQUE ET VOIX DE CLAUDE

Bonsoir, Simon.

**UN AUTRE MASQUE S'APPROCHE. SIMON L'ARRACHE : C'EST BERNARD, QUI AUSSITÔT RABAT SON MANTEAU NOIR SUR SA TÊTE.**

VOIX DE BERNARD

*Très moqueur, ou théâtral. J'avais quinze ans. J'étais parti seul. Je n'avais téléphoné à aucun ami. Je ne sais pas pourquoi, j'ai peur des refus, des refus... Les derniers mots se transforment en leur écho.*

SIMON

*Criant ou rageant. Il fallait que je sois seul.*

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Simon, Simon, écoute. Je ne t'aime pas...

**POSSIBLE, ICI, DE FAIRE ENTENDRE QUELQUES MESURES, BRAILLÉES, DE LA CHANSON "VOUS AVEZ DIT PAROLES D'AMOUR"...**

MASQUE ET VOIX DE CATHERINE

Il a toujours été correct avec moi. C'est ce que je déteste chez lui.

VOIX DE BERNARD

*Même jeu. Se ravalier au rang des drogués, au rang des n'importe qui... Se précipiter à tes genoux...*

SIMON

Bernard, enlève ce masque!

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Mais Simon, tu m'l'as arraché. Je n'ai plus de masque.

VOIX DE BERNARD

*Même jeu. J'ai suivi un chemin que nous prenions, l'été, pour nous fourrer la tête dans un ruisseau, et le corps dans les nuages.*

**UN TEMPS. SIMON, PERPLEXE, ATTEND.**

*Bernard continue. C'était loin du village. Assez loin, pour en jouir..., non, pour y trouver le plaisir de la neige...*

**MÊME JEU DE SIMON, ET...**

SIMON

Simon (*sic*), c'était en été!

## VOIX DE BERNARD

Oui, Bernard (*sic*), mais la neige est partout. Dieu est partout, et j'allais de ci-de là, où je me rappelais une pente douce, que je dirais même adorable... Elle commençait sous les arbres, se transformait en clairière et s'achevait parmi d'autres arbres, aux troncs serrés, emmêlés de broussailles. Plus bas, c'était le ruisseau, où je me fourrais la tête...

SIMON

Il faut longtemps, pour être seul. Bernard, tu es là ?

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Il n'y a personne, Simon.

SIMON

Dès que je m'abandonne, j'ai de la difficulté à..., à vous retrouver. Restez là, dans le noir, près de moi.

**ANDRÉ ET GÉRARD RÉAPPARAISSENT, TOUT À COUP.**

GÉRARD

André et moi, on est encore ici, Simon.

SIMON

On ne s'entendra jamais.

**19**

**ANDRÉ ET GÉRARD SONT DE NOUVEAU ENDORMIS. LES MASQUES RÉAPPARAISSENT, PORTÉS PAR DES PERSONNAGES, OU DESCENDENT DES CINTRES.**

SIMON

Vous n'existez pas.

**ILS DISPARAISSENT.**

Revenez! Vous n'existez plus.

**UN TEMPS.**

**UN SEUL MASQUE RÉAPPARAÎT. SIMON TEND LA MAIN VERS LUI, ET DÈS QU'IL LE TOUCHE, LES AUTRES MASQUES REVIENNENT, PLUS MENAÇANTS.**

**À PARTIR DE CE MOMENT, ET AU CHOIX DU METTEUR EN SCÈNE, DES EXTRAITS DE LA DERNIÈRE CHANSON (MIS EN MUSIQUE OU NON PAR LE GROUPE *DIONYSOS*) SERONT ENTENDUS. JE DONNE LE TEXTE, TEL QU'IL EST IMPRIMÉ DANS LE LIVRET ACCOMPAGNANT LEUR CD DE 1994; IL CORRESPOND À CELUI DES REPRÉSENTATIONS DE 1969 ET 1970; JE ME PERMETS DE CORRIGER *EN ITALIQUE* QUELQUES ERREURS MINIMES.**

Mais c'est tant pis pour celui qui se fait prendre  
Pourquoi pleurer, il voulait bien en vendre  
Il en fumait il en vendait  
Tu en fumais  
Tu en achetais pour ta liberté

Une main sur son épaule  
Ils lui ont dit de les suivre  
Ses deux mains sur leur auto  
Ils lui ont fouillé le corps  
Les visages de la nuit  
Se croyaient tous au cinéma  
Ne trouvent rien sur son corps  
Mais soupçonnent son esprit

Tu nous dis qu'on fumait sa liberté  
Moi je dis qu'on fumait pour les embêter  
Il en fumait il en vendait  
Tu en fumais  
Tu en achetais pour ta liberté

Aurait-il donc un esprit  
*Saurait-il* les noms qu'ils savent  
*Nous savons* un petit jeu  
Disent les hommes, les hommes de bien  
Le grand jeu de la prison  
Inspiré de la Passion

La justice fait son oeuvre  
L'oeuvre des hommes de bien  
L'oeuvre des petits mouchards  
L'oeuvre des grands directeurs  
Cachés au fond des bureaux  
Nous sommes enfin sauvés  
La justice fait son oeuvre

On lui a fait très très peur  
On l'a traité en enfant  
Pour qu'il devienne un homme  
Disent les hommes de bien  
De très grands éducateurs  
La justice fait son oeuvre

Quel métier voudrait-il faire  
Disent les hommes de bien  
Voudrais être détective  
Brigade des narcotiques

*Il est sûrement sauvé*  
Narcotique narcotique  
Bucolique fantastique  
Il dira tout ce qu'il sait  
L'ordre est revenu sur terre  
Les problèmes sont réglés  
Narcotique narcotique  
Érotique authentique  
Il fera les hommes libres  
Libres de *leur* liberté  
Narcotique narcotique  
Érotique dynamique  
Il devient homme de bien  
Un grand agent de police  
Narcotique narcotique  
Ah! mon beau grand narcotique  
Tu me donnes la colique  
Narcotique narcotique

## Érotique esthétique

Mais c'est tant pis pour celui qui se fait prendre  
Pourquoi pleurer il voulait bien en vendre  
Il en fumait il en vendait tu en fumais  
Tu en achetais pour ta liberté pour ta liberté...

**BRUIT STRIDENT DE SONNERIE. SIMON REVIENT À LUI PEU À PEU.  
ON ENTEND ENCORE LA SONNERIE DU TÉLÉPHONE. ANDRÉ BOUGE  
À PEINE. SIMON DÉCROCHE LE RÉCEPTEUR. ANDRÉ S'EST LEVÉ.**

ANDRÉ

Vous voulez que je réponde ?

SIMON

*Au téléphone.* Allo!.... Qui parle ?... Où es-tu ?.... Ça va. Non! Ça ne va pas.... Guy, écoute-moi. Il faut que tu reviennes.... Je ne sais pas pourquoi. Je te raconterai, ici.... Oh! Guy! Merci d'avoir appelé. Ça va mieux maintenant.... Quoi ? Qui?.... Bernard ? Mais qu'est-ce qu'ils lui veulent ?.... S'ils l'ont arrêté, c'est pour quelque chose, non ?

**ANDRÉ S'EST RÉVEILLÉ.**

.... Mais pense qu'il était ici, il y a quelques minutes.... Une heure ? Peut-être. Je ne sais plus trop. Est-ce qu'ils savent ce qu'il faisait, ici ?.... Je ne m'énerve pas, Guy. J'ai peur. J'ai peur que la police vienne ici. Où es-tu ? .... Alors, reviens ici, avec elle.... J'ai pas du tout envie de me coucher. Je veux savoir ce qui s'est passé. Je t'attends.

**IL RACCROCHE BRUSQUEMENT.**

GÉRARD

Ils ont arrêté Bernard ?

SIMON

Mais pourquoi, lui ? Il n'en vendait pas.

GÉRARD

J'imagine qu'ils les ont fouillés, et que...

SIMON

Et qu'il était le seul qui en avait sur lui. Mais pourquoi ? Il n'en vendait pas.

GÉRARD

Tu aurais préféré que ce soit Charles ?

SIMON

Il faut réveiller André.

GÉRARD

Laissez-le dormir. Il le saura bien assez vite.

SIMON

C'est grave, ce qui arrive. On ne laisse pas dormir les gens, quand...  
Qu'est-ce que je disais ? Ah! oui.

### **IL SECOUE ANDRÉ.**

André, réveille-toi!

ANDRÉ

Je suis réveillé

GÉRARD

T'aurais pu le dire.

ANDRÉ

Ils ont arrêté Bernard ?

SIMON

Oui. C'est pas possible. Je le crois pas. Guy m'a téléphoné du restaurant.  
Il arrive avec Catherine.

ANDRÉ

Je l'avais bien dit...

SIMON

Je pense qu'il était seul, avec Catherine, quand ils l'ont emmené.

ANDRÉ

Je les ai avertis des centaines de fois.

SIMON

*À Gérard.* Tu devrais aller voir ce qui se passe.

GÉRARD

Pourquoi ? Ils s'en viennent. Vous verrez, ça sera rien.

SIMON

Toi, André, tu ne voudrais pas y aller ?

ANDRÉ

Moi, aller voir ce qui se passe ? Leurs histoires de flics, ça ne m'intéresse pas. Je leur ai dit qu'ils se feraient prendre. Et le plus comique, c'est qu'ils n'arrêtent pas Charles, celui qui en vendait, qui se faisait de l'argent, mais Bernard.

SIMON

Le hasch! Gérard, où l'as-tu caché ?

GÉRARD

Je ne sais plus.

SIMON

Rappelle-toi. Si la police venait ici! Il faut le trouver.

GÉRARD

Ils le trouveraient bien tout seuls.

SIMON

Gérard, il faut le trouver, et le jeter.

GÉRARD

Vous êtes fou! Il ne faut pas jeter ça.

SIMON

C'est ma faute, tout ce qui arrive.

GÉRARD

C'est la faute à personne et à tout le monde.

SIMON

J'ai même pris du LSD devant vous.

ANDRÉ

Ça, c'est exact. Comme si le hasch ne suffisait pas.

SIMON

Qu'est-ce que je devrais faire ?

ANDRÉ

Je n'sais pas, ce que vous devriez faire. Vous voudriez que je vous dise d'aller vous livrer à la police ?

SIMON

Tu penses que je devrais y aller ?

GÉRARD

Il n'a pas dit ça. Vous avez vraiment l'air ridicule, là, tous les deux.

ANDRÉ

Simon Neige, le martyr volontaire de la drogue!

SIMON

Il faut le sortir de prison.

GÉRARD

Il n'est pas encore en prison. On va le garder au poste, toute la nuit. C'est le nom du vendeur qu'ils veulent, vous savez.

ANDRÉ

Bernard va peut-être leur dire.

GÉRARD

Il n'est pas un mouchard,

ANDRÉ

La police a de ces méthodes...

**ON SONNE OU ON FRAPPE À LA PORTE.**

SIMON

C'est Guy.

GÉRARD

*Moqueur.* C'est peut-être la police...

SIMON

*Qui s'énerve à nouveau.* Tu as raison. C'est peut-être eux. Il faut trouver le hasch, tout de suite. Dépêchez.

ANDRÉ

Mais non, mais non. Les narks auraient déjà défoncé.

**ON FRAPPE ENCORE. SIMON ET GÉRARD S'AFFAIRENT À  
REGARDER PARTOUT. ANDRÉ SE DIRIGE VERS L'ESCALIER.**

ANDRÉ

*Voix de loin.* Oui, oui, j'arrive. *Plus tard.* C'est Catherine, et monsieur Levert.

GÉRARD

Je l'ai trouvé, et j'ai même trouvé un morceau d'acide. *À Simon.* Vous l'aviez pas tout pris ?

SIMON

Charles m'en avait donné... Non, j'me trompe. Je l'avais cassé en deux.

ANDRÉ

Simon, Charles t'avait donné quoi ? Un de plus ?

**SIMON NE RÉPOND RIEN. CATHERINE ET GUY ENTRENT EN SCÈNE.  
CATHERINE EST FURIBONDE.**

CATHERINE

Ils ont amené Bernard.

SIMON

Oui, Guy me l'a dit au téléphone. Tant mieux! Ils t'ont laissée aller.

CATHERINE

Il en avait sur lui. Vous êtes satisfait ?

GUY

Ils les ont arrêtés, ils sortaient d'ici. Et ils les ont amenés au poste.

CATHERINE

Ils m'ont questionnée. Ils veulent des noms. Les noms des vendeurs.  
Ils ont fouillé Bernard.

SIMON

Ils savent qu'on est tous, mêlés à ça.

CATHERINE

Vous êtes désolé, surtout pour vous.

SIMON

Gérard, jette tout ça.

ANDRÉ

Donne-le moi, je vais les jeter dans les toilettes.

**GÉRARD LES LUI DONNE, ET ANDRÉ SORT.**

GUY

Il restait du hasch ?

SIMON

Oui, c'est réglé. Qu'est-ce qu'on va faire ? Je suis incapable de me concentrer... Pourquoi fallait-il que ça arrive justement ce soir ?

CATHERINE

Et Bernard ? Qui va penser à lui ?

SIMON

Ses parents, et moi, et vous tous. Je ne sais pas encore ce que nous pourrons faire, mais j'essaierai de le sortir de là.

GUY

À Catherine. Tu m'as dit qu'ils ont averti vos parents.

CATHERINE

Les miens, oui. Ceux de Bernard, je ne sais pas.

GUY

Je crois que nous n'avons plus qu'à attendre. On ne sait pas ce qui se passera, exactement. Peut-être même que demain...

GÉRARD

C'est le vendeur qui les intéresse. Ils vont essayer de cuisiner Bernard - j'le connais, il ne parlera pas -; ils ont appelé son père, qui est peut-être déjà allé le chercher...

GUY

Et si jamais, par hasard, il arrive quelque chose..., son père va lui trouver un avocat.

CATHERINE

Il est quand même le seul, qu'ils ont arrêté.

ANDRÉ

Vous saviez tous ce que vous faisiez. Ça aurait pu être toi, Catherine, Gérard ou même, moi. Je gueule, mais je suis toujours avec vous, quand même.

CATHERINE

Il n'est pas le seul, ce soir, à avoir du hasch avec lui. Il y en a ici, et Bernard en avait à cause de vous.

SIMON

Mais c'est le sien qu'il portait. Et tu en aurais sans doute profité, autant que les autres.

CATHERINE

Il ne s'agit plus de ça. Il aura une série d'embêtements pour un ou deux ans, parce que messieurs les professeurs avaient décidé d'essayer ça.

SIMON

Ce n'est pas moi, qui l'ai initié à cette drogue.

GUY

Catherine, je comprends ta colère, mais il n'en vend pas, et même Charles, il en achète d'un plus gros vendeur. Bernard ne paiera pas pour tous ces gens-là.

GÉRARD

Son père va le sortir de là. Tu verras, demain ou peut-être même aujourd'hui, tu le verras au collège.

CATHERINE

OK. Je veux bien vous croire. Alors, il faut tous ensemble se rendre à la police. Aucune danger, à ce que vous dites. C'est du "normal"! Et j'en connais qui l'ont encouragé, par exemple. Il faut que tout le monde paie. C'est pratique, connaître des étudiants qui vous en fournissent.

SIMON

Alors, va toi-même tout raconter aux policiers.

CATHERINE

Je ne dénonce pas les gens. Je ne vous dénoncerai pas. Bernard non plus.

SIMON

On ne sait pas. Je ne le connais pas assez.

GÉRARD

Il ne dira rien. On dirait que vous ne vous rendez pas compte que c'est lui, qui vous connaît le plus.

SIMON

Durant mon voyage, j'ai trop parlé de lui, avec lui. Il n'a peut-être pas aimé. Et comme disait André, la police a de ces méthodes.

CATHERINE

C'est bizarre, hein ? Je suis la seule qui a peur pour Bernard. Avocat ou famille, tant que vous voudrez, il est seul, au poste de police. Il est pris comme un rat.

ANDRÉ

Je croyais pas que t'étais amie avec à lui, à ce point-là.

CATHERINE

Mêle pas les choses, André. J'aurais voulu que tu sois à côté de lui, quand ils se sont mis à le fouiller en pleine rue, que tu le voies...

SIMON

On va l'aider, Catherine. Je paierai son cautionnement, s'il le faut. Que veux-tu de plus ? Je suis aussi désespéré que toi.

CATHERINE

Ne vous montrez pas trop. Son père pourrait se poser des questions.

SIMON

Qu'est-ce que tu veux dire ?

CATHERINE

C'est vous qui portez un masque. Vous "flyez" sur des apparences, les physiques comme les autres. Je voudrais que vous aimiez réellement les gens. Que cela paraisse sur votre figure, que vous êtes désespéré de ce qui arrive. Vous n'avez rien fait pour qu'il n'en prenne plus. Au contraire!

SIMON

Et toi ? Tu clamais à tout vent, que tu te sentais bien!

CATHERINE

Vous ne comprenez rien aux filles. Vous ne savez que vous mettre à notre niveau. Si quelqu'un vous admire, on vous voit aussitôt ramper comme un imbécile, pour faire comme nous, nous faire plaisir.

GUY

Catherine, tu es fatiguée. Tu dis n'importe quoi. Viens, je vais te reconduire.

CATHERINE

Vous n'avez pas d'audace, vous...

GÉRARD

Toi aussi, tu fumes du hasch et tu t'es trouvé des tas d'excuses. Tu ne permettrais à personne de t'en empêcher.

CATHERINE

Que nous offre-t-on en remplacement ? Rien. Des sourires de compréhension. De la peur. Des mots.

### **ELLE VA VERS LA SORTIE.**

Je m'en vais. Vous ne savez qu'habiter des rêves. Et les rêves ne se partagent pas.

ANDRÉ

Catherine!

CATHERINE

Laisse-moi partir. Reste chez ton prof.

ANDRÉ

C'est pas pour rien, qu'ils ont arrêté Bernard. Il en vendait, lui aussi.

### **NOIR**

## **20**

**SIMON ET ANDRÉ SONT SEULS, ASSIS À UNE TABLE. ANDRÉ SE DIRIGE VERS LE TÉLÉPHONE. IL CONSULTE LE BOTTIN, ET COMPOSE UN NUMÉRO.**

ANDRÉ

On vient d'arrêter des étudiants qui sortaient de chez le professeur, Simon Neige. Je vous téléphone de chez lui. Il en possède lui aussi. Avec du LSD, en plus.

### **ILS RESTENT FACE À FACE.**

# UN VOYAGE AU LSD

sur la côte ouest  
en 1967

VOUS TROUVEREZ ICI, LES MINUTES D'UN TEL VOYAGE FAIT SUR LA CÔTE OUEST DES ÉTATS-UNIS, EN 1967, PAR TROIS JEUNES AMÉRICAINS. J'AI RENCONTRÉ L'UN D'ENTRE EUX À L'EXPOSITION INTERNATIONALE, TERRE DES HOMMES, À L'AUTOMNE 1967, ET IL M'EN A DONNÉ UNE PHOTOCOPIE. J'EN AI FAIT LA TRADUCTION. LES NOMS, POUR DES RAISONS DE CONFIDENTIALITÉ, ONT ÉTÉ CHANGÉS DANS LE TEXTE ANGLAIS, COMME DANS MA TRADUCTION.

Celui qui écrivait, le scripteur de ce qu'il entendait et voyait, n'avait pas pris d'acide. Il s'appelle Mark. Les deux autres s'appellent James et Will. La personne, appelée Simon, à qui il est fait allusion quelques fois, n'est pas Simon Neige - ce serait une trop étrange coïncidence - , mais le principal personnage d'un roman que James était en train d'écrire. J'ai su par la suite que ce roman était devenu le script d'un moyen métrage, qui aurait été vu par Ferlinghetti, Samuel Steward, Kinsey (celui du Rapport) et peut-être Kerouac ou Neal Cassady (le plus probable), dans quelque bar de San Francisco.

---

C'est terrible, c'est grave... Il faut que je sois sûr des choses... je suis comme une machine ordinatrice... je ne sais même pas ce que j'aime (soufflant, pleurant, criant)...

Avant de se demander quelle sorte de musique on aime, il faut se poser une question fondamentale, est-ce que j'aime la musique!

Il faut absolument que Simon... Vous en avez pris, dit James...

Je suis tout pris dans mon intérieur et mon extérieur.

La capitale du Japon, c'est Hong-Kong Tokyo la belle.

Ma langue est là

J'me retrouve plus (souffrant, respirant très fort)

Vous me voyez parti vous êtes partis vous-mêmes

On se découvre on se découvre... Il y a seulement Simon qui se compromet

Simon = James

J'ai senti que Mark ne se compromet pas dit James... Will non plus d'ailleurs

Dès que je m'abandonne j'ai de la difficulté à vous retrouver dit James → (i.e.) Simon. Il faut que j'aille aux toilettes, c'est là que je vais me retrouver, je pense.

Il faut que je m'assoie. Taisez-vous, c'était beau, beau... Il faut que je rie, que je pleure, c'est insupportable! Ça déchire l'âme, biologiquement, physiquement, j'ai l'âme en mille miettes... J'ai chaud, j'ai froid... la neige, la montagne, l'air pur, c'est fantastique.

Être ou ne pas être, c'est une question, c'est la question fondamentale.

Il n'y a pas de logique... Tout est logiques, Simon... Écoute, écoute la musique

Sarah Bernard dans l'Aiglon, avec sa jambe amputée...

Je n'en puis plus, je n'en puis plus... Je vous vois me voir, dit James... Je me sens les lèvres chaudes enflammées, ... j'ai envie d'embrasser le monde... James nous fait des confidences, il se rappelle ses amants, ses putains des bas-fonds... Je suis ce que je suis, la musique, cette musique est fantastique. James est parti, il voyage, ses bras sont tendus vers le ciel - ça sonne! (On m'a dit que quelqu'un avait sonné à la porte de l'immeuble, et que l'un d'eux avait réussi à lui expliquer on ne savait plus trop quoi.)

Je m'arracherais les cheveux - il faut faire des choses - James, qu'est-ce que tu racontes ? Il dit qu'il est un monstre. Il nous cache des choses, il a des choses qui ressortent et qu'il ne peut s'empêcher de nous raconter. Comme ceci : « Si mes amants me voyaient, mon Dieu, qu'est-ce que je raconte. Enfin, un cadre s'est cassé... quelque chose de logique, ah! il faut que je prenne le balai et fasse la ménagère. J'ai peur qu'on ne se retrouve plus... (James est appuyé sur la porte et il rit, il a des sensations. J'ai des sensations de S P E R M E! (*en américain, c'était I got spermatric sensations!*)). »

Elle est sympathique cette bonne vieille Chinoise, mais Will, qu'est-ce que tu fais avec ce masque de Chinois...

Tu as l'air d'un éléphant rose, mon maudit hippopotame!... Will arrête avec ton « ding-ding » de dactylo... Tu me sembles être un patron complètement exécrationnel avec ton masque terrifiant... Tu ne peux pas regarder ce que je regarde... Je suis

parti, je me sens intensément, ... je ne puis arrêter d'écrire, compris, Will!!! Arrête de me torturer... Will, enlève ton masque, c'est affreux, tu n'es pas Will... Arrête de me regarder écrire... James, tu essaies trop de rationaliser les choses... laisse-toi aller, abandonne-toi

Symphonie des jouets de Haydn... Cesse de jouer avec ce masque... James parle de ses amants... Will et son besoin d'éclairage, Will n'est pas un metteur en scène, il est un éclairagiste. J'ai des sensations de S P E R M E. James, tu m'emmerdes, cesse de me regarder comme cela... Il veut téléphoner à ses parents, maintenant ? Will, merde, éclaires-tu maudite chandelle ? Qu'est-ce qu'il a à rire comme un dément...

Will s'amuse comme un enfant... James vit des choses fantastiques, son coeur est comme une feuille de palmier, je vois le mur venir vers moi...

Mais ces couleurs, la feuille qui bouge, mon corps bouge comme cette feuille, les nervures de cette feuille...

Arrête, arrête, je vais murir, je vais m'écraser contre le ciel, tout tremble, les moindres parcelles de mon être palpitent, j'ai la sensation d'avoir un orgasme fantastique... Ah! merde! Quelles couleurs, quelles orgies de rythme, quelle nuit fantasmagorique.

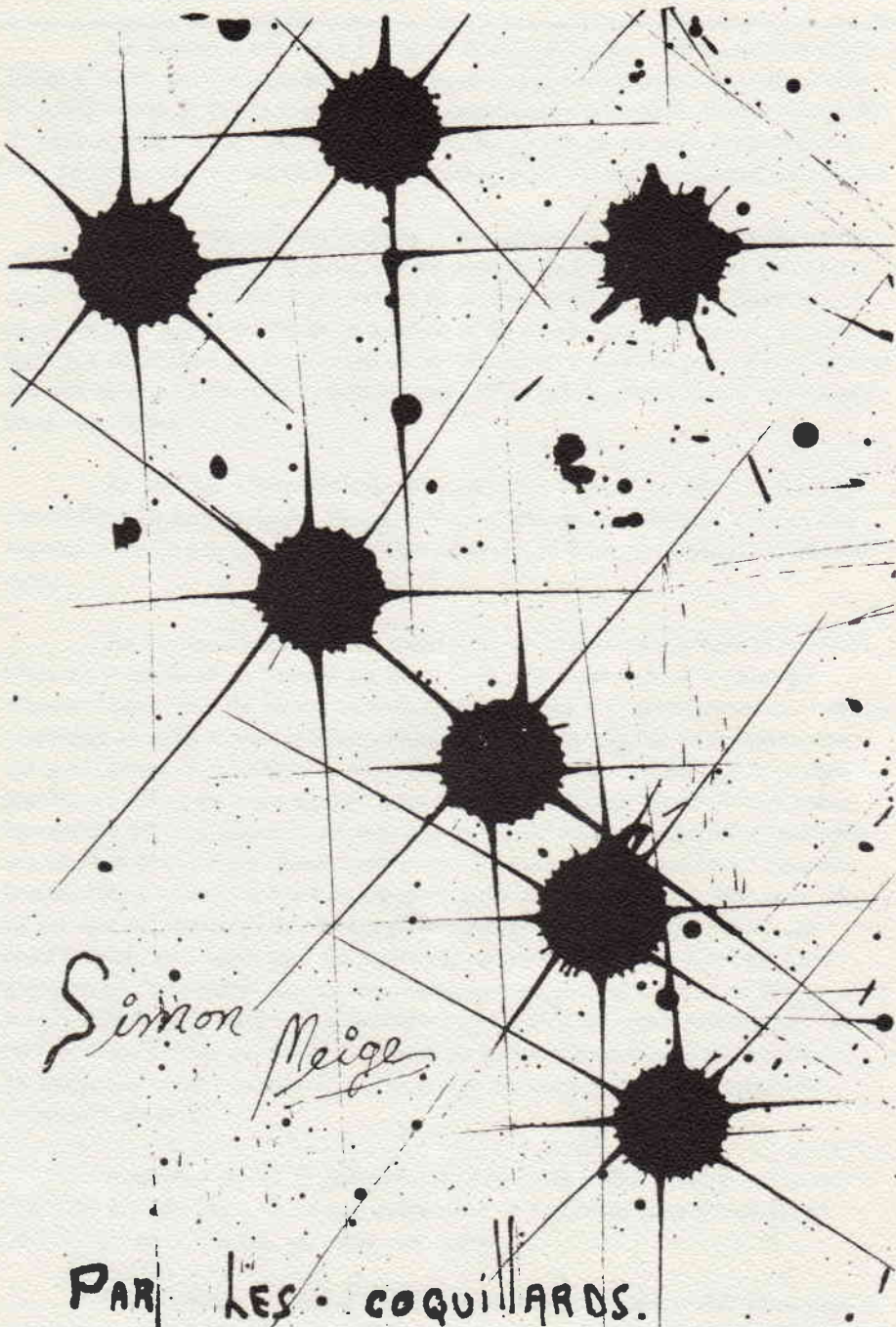
J'ai l'impression de posséder le monde, j'ai la sensation de ne plus me sentir, je suis invisible...

Cette feuille, elle se gonfle, elle se contracte... des couleurs brunes, bleues, vertes...

Je ne veux rien écrire, je vis les choses, moi...! (dixit James)

*(L'écriture devient presque illisible : on croit que c'était I am an old centenarian woman, je suis une vieille centenaire, et trois lignes de 7 ou 8 courtes barres obliques, penchées vers la droite.)*

14 et 15 février 1970



*Simon Meige*

PAR LES COQUILLARDS.

Auteur:- GABRIEL PIERRE OUELLETTE

## PARTIE « ARTISANALE » DU FICHIER

### *SIMON NEIGE (1970-2015) + VOYAGES-1968*

J'insiste sur l'aspect artisanal des pages qui suivent. Elles ont été numérisées avec le plus grand soin, mais la source de ce travail d'édition n'est toujours que la copie carbone d'un texte dactylographié, si ma mémoire ne me trompe pas, sur une Hermès portative, en 1968. Et quelquefois, vous remarquerez que votre lecture deviendra plus difficile, quand la page n'a pu, soit par le logiciel *Canoscan*, soit à cause de mon inattention, être redressée, et j'ai laissé faire, car j'y serais encore.

Une édition artisanale, aussi, parce que dans un monde idéal j'aurais dactylographié à nouveau tout le texte, comme je l'ai fait dans la première partie du fichier, pour *Simon Neige*.

J'ai tenté, cependant, de pallier ces ennuis d'ordre matériel, en insérant entre les pages du texte numérisé, soit des reproductions des programmes lors des représentations de *Simon Neige*, en 1969 et 1970, soit des photos de mon travail, quand je dactylographiais *Simon Neige* et quand je faisais du couper-coller pour *Voyages*, ou encore des pages numérisées des différents manuscrits et tapuscrits qui ont jalonné l'écriture de *Bifteck* (une scène de *Voyages*), en 1959 et 1970-71. Une sorte de jeu visuel, et même coloré, pour soulager vos yeux et, bien sûr, pour rappeler mon travail d'éditeur artisan et moi-même, à votre bon souvenir. Ne vous étonnez donc pas, quand le texte vous semblera souillé d'écriture rouge, de ratures, etc. et passez à la prochaine page.

## **NOTE *explicative***

Dans l'introduction au fichier PDF, j'ai déjà fait état de mes impressions, quand j'avais relu les premières pages de *Voyages*. Je les reprends, ici, en corrigeant quelque peu les deuxième et troisième phrases, tout comme je reprends les premiers moments qui ont jalonné l'histoire du texte, pour en arriver à *Simon Neige*.

Cependant, le 7 août dernier (2015), j'écrivais dans mon journal, sous forme télégraphique : *J'ai lu de Voyages (1re version du texte), pp. 1-25, n'en avais pas envie, mais étonné...* Il y a, certes, des longueurs, mais le décalage créé de façon brusque, quand des serviteurs en livrée apparaissent avec des meubles, des flambeaux, au milieu de discussions pédagogiques, décalage accentué par de nouvelles et absurdes apparitions avec, en plus, de grandes photos descendant des cintres, représentant des personnages de la pièce ou ceux dont ils parlent, ce décalage, aujourd'hui du moins, m'apparaît comme une dénonciation du réalisme ou de l'ennui de ce réalisme quotidien, social, qui ne reproduira jamais l'exactitude idéale du réel (!) sur une scène de théâtre. Des retours à une autre époque, par les costumes des serviteurs, ou l'intrusion d'une mécanique absurde, en *pervertissant* ou moquant le désir de créer ou recréer une certaine réalité, comme celle des professeurs et des étudiants, ne nient pas à mon avis cette réalité, mais au contraire soulignent son existence, en la confrontant à des éléments qui peuvent la remettre en question et rappeler que nous sommes au théâtre, qu'il faut y penser à deux fois avant de s'identifier aux personnages ou de rejeter leurs amours, leurs opinions, comme si on était couché sur le divan du psychiatre... (...) on me permettra de préciser que les scènes des serviteurs avec leurs flambeaux et leurs tables ou leurs fauteuils, font aussi entrer le rêve, de façon gratuite, dans la vie de Simon, de la même façon que Simon impose, sans trop s'en apercevoir et de façon tout aussi gratuite, ses besoins de "pure communion" ou d'idéaux pédagogiques aux gens qui l'entourent. En somme, cette machination visuelle que j'élaborais sur le papier, tout en écrivant le texte des dialogues, accompagne autant les désarrois de Simon, que le nôtre devant sa manie de vouloir tout dire, tout expliquer. Était-ce de la distanciation, sans que je connaisse vraiment ce concept ou cette pratique propre à Brecht ? Je n'oserais le dire, mais aujourd'hui j'aimerais *avoir tenu mon bout* dans cette histoire, et exigé de garder ces éléments provocateurs, quoiqu'ils soient en apparence extérieurs à l'action, en faisant davantage confiance à mon intuition, comme je n'avais pas alors l'outillage théorique - l'aurai-je jamais ? - pour élaborer mes raisons ou répondre aux objections. De toute façon, on s'orientait vers une création de groupe, avec et pour de jeunes étudiants. Mes serviteurs en livrée devaient leur faire penser à Marivaux ou à des spectacles des *Ices Follies* ou des *Ice Capades*,

que tout le monde avait vus au moins une fois, à Montréal, dans les années 60. Mais reprenons l'histoire du texte, depuis le début.

### **AVRIL 1968**

Le dialogue à l'origine de *Simon Neige* contient seulement trois répliques, assez longues, que j'avais enregistrées sur ma UHER Variocord 263, et transcrites sur papier, après avoir revu à la télévision le film de Bergman, *les Fraises sauvages*. Je m'identifiais au vieux médecin du film, dont on fêtait les cinquante ans de pratique, et j'avais inventé, pour quelques lignes, un personnage anonyme qui me reprochait de tout ramener à moi-même, et en général de me donner le beau rôle. Je répliquais que je me reconnaissais chez des êtres, au cinéma, au théâtre, dans des romans, et me contentais d'en faire part. Ça me faisait plaisir de me retrouver dans ces situations, et j'espérais qu'on participe à ce plaisir. Le dialogue s'arrêtait au bas d'une page (*je croyais en faire la numérisation, et l'ajouter à celle de Voyages, mais le résumé que vous venez de lire, en donne l'essentiel, et ce dialogue est presque repris au complet dans la pièce elle-même : un encart de moins à ajouter*).

### **ÉTÉ 1968**

J'ai fait lire ce texte à Philippe Grenier et de fil en aiguille, j'ai parlé ou nous avons parlé de situations à élaborer autour de cette confrontation d'un personnage avec lui-même et avec des proches. Philippe qui voulait participer au Festival d'art dramatique avec une création, m'a incité, encouragé, poussé à écrire un texte dramatique. Il était persuasif...

### **SEPTEMBRE 1968**

En septembre, la troupe du collège lisait la première version de ma pièce, *Voyages*, avec le résultat que vous connaissez, cf. dans la Note du début, l'histoire de la production : « La troupe de théâtre, *les Coquillards*, fondée depuis quelques années par les étudiants du collège, à Valleyfield, organise une lecture de *Simon Neige*, mais regrette de ne pouvoir la produire ».

### **NOVEMBRE 1968**

De jeunes comédiens de Montréal, anciens élèves du collège ou diplômés du conservatoire de la province, comme Philippe Grenier, professeur de théâtre à Valleyfield, se montrent intéressés à participer, avec cette pièce, au Festival d'art dramatique du Canada (région de l'ouest du Québec), en 1969. Après des téléphones et une lettre, datés du 10 novembre, le ou les directeurs du festival nous annoncent la venue d'adjudicateurs, qui décideront de notre inscription, mais trois jours avant cette visite, l'intérêt n'existe plus chez les comédiens. On doit se désister.

### **FÉVRIER 1969**

À la suite d'une nouvelle lecture organisée à Montréal, avec une bonne partie des mêmes comédiens, le projet est encore une fois annulé. J'ai jeté quelques mots sur une feuille : *Hier, le 7 février, j'ai perçu que ma vie devait prendre une nouvelle forme et aussi (se doter de ?) nouvelles exigences. Aujourd'hui, je le*

sais, je l'ai dit à Philippe. / Il m'était devenu assez normal d'être contesté dans mes cours; je devrai l'être aussi dans ce que j'écris. (On trouve la suite de ces réflexions, plus bas.) Aucune autre décision n'est prise, sauf que *Simon Neige* deviendrait une création de groupe ou, pour dire le vrai, celle du metteur en scène, Philippe. Je le dis sans animosité. C'est la loi du milieu, quand on présente un texte original ou l'adaptation d'un roman à une compagnie de production ou à un réalisateur. On a voulu y inclure l'expérience d'un voyage au LSD. J'ai donc entrepris de transformer le texte.

### **SEPTEMBRE 1969**

La troupe des *Coquillards* accepte de monter la nouvelle mouture de *Simon Neige*, mais le motif principal de cette décision était, je crois, que durant l'été, Philippe avait eu l'idée d'ajouter de la danse et des chansons avec un groupe rock et d'ajouter à l'environnement scénique des courts métrages réalisés par Paul Poirier, en plus de quelques-unes des photos sur grand écran, déjà incorporées à l'action dramatique et prévues dans mon texte. J'ai donc écrit le texte d'une dizaine de chansons. Le groupe *DIONYSOS* a composé la musique; la chanson *Narcotique*, tirée de *Simon Neige*, se trouve sur leur premier microsillon, paru en 1970, "le Grand Jeu" (Jupiter yds8032) et sur le disque compact paru en 1994 (Pionniers PICD-8022).

Fin de la citation.

## **Propositions de lecture pour *Voyages***

Au lieu de le faire avant ou après telle ou telle page de *Voyages*, je propose, ici, dès le début, aux lecteurs éventuels de parcourir d'un oeil distrait les pages qui précèdent celles des monologues, plus faciles à repérer grâce au texte continu, sans paragraphes (ce devrait être aux environs des pages 130ss. du fichier); ces pages contiennent souvent de trop longues réflexions, assez brouillonnes, sur l'éducation qui, au lieu d'être une intégration au "système social", comme le préconisait le directeur de leur collège, mettrait de l'avant, selon Simon, la participation active des étudiants, même à l'élaboration des programmes et aux prises de décision sur leur apprentissage, mais - ce qui était en peu contradictoire - sous la direction des professeurs qui seraient les seuls habilités à diriger les collèges, etc.

On y trouve cependant, par la suite, des propositions sur les affaires étudiantes, comme leur laisser la gestion de leur budget, etc. Il ne faut pas oublier que cette pièce était écrite en 1968, à la fin de la première année des premiers collèges d'enseignement général et professionnel (Cégep), et que les étudiants commençaient de plus en plus à prendre la direction de leurs activités : une troupe de théâtre (depuis 1964), le café étudiant, *Chez Rose*, un journal, etc., et ils feront la grève, souvent...

On y trouve aussi la réalité du haschich, comme celle des relations entre les professeurs et les étudiants beaucoup plus étroites qu'aujourd'hui, parce que la majorité

des professeurs laïcs n'avait pas trente ans et que plusieurs étudiants, venant d'écoles techniques ou pour toute autre raison, avaient dix-huit ans et plus (cela serait à nuancer, sans doute, région par région).

Un mot encore, sur les indications scéniques qui abondent. Si elles étaient toutes respectées, concrétisées, elles pourraient mettre en relief, comme à la façon d'un kaléidoscope, le bouillonnement d'idées exprimées dans cette pièce, surtout par Simon Neige, de façon plus ou moins claire ou définitive.

Le thème de la neige sera repris dans son entier dans les versions qui ont suivi; on a fait, je l'ai dit plus haut, des courts métrages à partir des monologues de Catherine et Simon. Pour ma part, ces textes ont été à la source de poèmes dans mon premier recueil de poésie, au Noroît, *Tambours et morceaux de nuit*.

En dernier lieu, si les relations étudiants-professeurs semblaient plutôt bonnes, elles étaient aussi tendues, sinon tragiques, reflétant l'inéluctable réalité des générations montantes retrouvant au dernier moment, une solidarité qui renie toute alliance antérieure... Ainsi, il est amusant, et même un peu irréaliste, de voir la facilité avec laquelle les étudiants entrent dans le jeu de Simon Neige, quand il appelle l'un d'entre eux, *Seigneur!*, et qu'ils se mettent à composer une situation rappelant le temps des nobles et des valets. Cependant, à la fin de la pièce, le jeune André, celui qui manifestait une grande amitié pour Simon, parce qu'il était ivre, disait-il, sera celui-là même qui le dénoncera à la police, et renouera ainsi, et de façon brutale, avec les autres étudiants qui se moquaient de Simon Neige. On pourrait s'amuser à y voir la montée de la droite, à travers un univers où tout semblait se diriger vers l'égalité, etc.

J'ai été ou, plutôt, nous avons été moins lucides dans la dernière version écrite pour les représentations de *Simon Neige*, en novembre 1969 et au printemps 1970, où la musique, la danse, les effets de la drogue - surtout qu'il s'agissait du LSD - camouflaient l'arrestation imminente du professeur. Pour éviter tout malentendu ou toute méprise, je dois préciser encore que le texte édité, ici, dans ce fichier, n'est pas celui qui a été utilisé durant ces représentations; je ne le publierais qu'à *la demande générale!* La nouvelle version de *Simon Neige*, cependant, reprend la conclusion de *Voyages*.

## Annexe

Je me permets maintenant, dans ce que je qualifie d'annexe, de retranscrire, en les clarifiant, mes réactions après la deuxième tentative ratée, de monter *Voyages*. Je ne pouvais savoir, à ce moment, que *les Coquillards* donneraient leur accord, quelques mois plus tard, pour produire cette fois une nouvelle version, appelée *Simon Neige*, à cause des changements qui avaient été apportés et devant la proposition d'en faire une sorte de création collective avec des chansons, de la musique rock et des danses.

Dans ces notes du 8 et 16 février 1969, on peut mieux voir ma déception et, sans doute, la logique qui me guidait dans mes indications scéniques tout au long de *Voyages*.

*Écrire sur des événements, cela risque d'arracher au présent sa réalité et d'augmenter le poids du passé; cela risque aussi d'empêcher la mémoire de suivre le flux normal du temps et de s'adapter aux nouvelles situations qui la soutiennent ou non.*

*Mais, comme on dit banalement, écrire est aussi conjurer des forces dont on craint l'emprise.*

*Hier, le 7 février 1969, j'ai perçu que ma vie allait prendre une nouvelle forme et aussi connaître de nouvelles exigences. Aujourd'hui, ce n'est plus une question de perception, mais je le sais avec certitude, comme je l'ai dit à Philippe, mon collègue, le metteur en scène.*

*Il m'était devenu assez normal d'être contesté dans mes cours; je devrai l'être aussi dans ce que j'écris.*

*Et l'amour ne prend même pas la peine de me contester. On m'ignore...*

*le 16 février 1969*

*Besoin d'expliquer certaines de mes indications scéniques.*

*Aucunement le souci de « faire de la mise en scène », quand j'indique telle ou telle image; mais c'était le besoin de pallier l'aridité de certaines scènes, de créer la farce à des moments que je voulais ironiques ou réellement ridicules, comme dans le passage du discours (celui du directeur du collège). À la lecture, ça risque de devenir aussi « respectable » que celle d'une encyclique et Simon, ou bien il aurait raison d'attaquer ce discours et, partant, ses collègues auraient plus ou moins de difficultés à se montrer d'accord avec lui, ou bien il aurait tort et ses idées ne pourraient même pas être considérées comme valables, et ce serait à chaque spectateur de décider comment interpréter ce sérieux discours, d'où une sensation, un sentiment de flou généralisé. Par ailleurs, s'il s'agissait bien d'une « farce », comme je voulais que ce soit perçu, entre autres au moyen de photos plus ou moins ridicules ou de style pompier, le spectateur*

*n'aurait pu l'interpréter autrement (avec des variantes, bien sûr). Maintenant, j'ai décidé d'enlever ce discours, mais ce que je viens d'écrire, pourrait fort bien m'inciter à le réinsérer dans l'action dramatique (Il le sera, mais de façon plus brève, dans Simon Neige).*

*Indiquer telle ou telle image, c'était aussi essayer de créer une unité entre les scènes dialoguées et la scène filmée (celle des paysages de neige) : tout ce qui apparaissait sur les écrans, devenait un peu comme une mémoire des personnages, mémoire ou intuition de l'avenir.*

*Je dois avouer aussi que toutes ces images pouvaient préparer la scène du bifteck; cependant, j'ai pensé à ces images, bien avant de penser à inclure la scène du bifteck. Cette raison ne serait donc venue à mon esprit que par la suite, comme un nouvel aspect de leur utilisation. Mais elles auraient pu servir aussi d'annonce subliminale (!) du cauchemar provoqué par la drogue... Cela dit, je crois que la grande raison, le grand motif, inconscient ou non, était de fuir le plus possible le « réalisme ». (Il faudra que j'y pense longtemps avant d'écrire une pièce qui ait quoi que ce soit à faire avec le « réalisme »...)*

*Les scènes des serviteurs portaient du même besoin : inclure le rêve de façon gratuite, sinon absurde, dans la vie de Simon, tout comme lui le fait, avec ses besoins de « pure communion » à tout moment de son existence. Si les scènes oniriques ou de gros comique n'interviennent qu'à la fin, en faisant partie d'un « voyage », elles ne souligneront plus les désarrois habituels de Simon; elles ne seront plus inhérentes à sa vie, mais aux particularismes attachés à toute prise de drogues hallucinogènes. Elles*

*serviraient plutôt à créer le « punch », son arrestation annoncée. (Je crois avoir évité cet écueil dans la version finale, telle que publiée au début de ce fichier.)*

*Dans Voyages, l'irrationnel était présent dès le début, grâce à une scénographie insinuante, avec le surgissement aléatoire de photos, et onirique, par un certain décalage entre les serviteurs d'une autre époque et les personnages.*

### **Précision technique ennuyeuse**

**Je n'avais gardé, de *Voyages*, que la copie carbone du texte dactylographié, sans doute, durant les vacances de Noël, en 1969. Tout comme les photocopies des *Défaites* (1979), le format était de 8 1/2 par 14; j'ai donc fait du couper-coller, comme pour *les Défaites*, il y a quelques jours, en janvier 2017. Je n'ai donc pu garder la pagination originale, et j'ai encore préféré m'en remettre à celle du fichier PDF. Cette fois, cependant, les indications scéniques ont les accents voulus (en 79, pour *les Défaites*, l'absence d'accents sur les majuscules ne s'explique que par une différente machine à écrire).**

**Il me semble, cependant, que le fichier a meilleure allure que celui des *Défaites*.**

VOYAGES

Pièce en  
*un acte*  
~~trois actes~~

PERSONNAGES par ordre d'entrée en scène

Marc, 30 ans, prêtre et professeur

Claude, 25 ans, professeur

Simon Neige, 27 ans, professeur

Guy, 23-24 ans, professeur

Evelyne Corbeil, 28 ans, professeur

Un garçon de table, 20-22 ans

Le client, 40 ans

Sa femme, 35 ans

André, 17 ans, étudiant

Bernard, 17 ans, étudiant

Catherine, 16 ans, étudiante

Gérard, 18 ans, étudiant

Un couple d'amoureux (16 et 17 ans)

Des serviteurs et des cuisiniers.

MARDI, LE 17 MARS

## SIMON NEIGE

de Gabriel-Pierre Ouellette

Mise en scène de Philippe Régnier

### DISTRIBUTION

|                                     |                                                                                                                                                                                                                                                         |
|-------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Simon Neige, professeur</i>      | Serge Clément                                                                                                                                                                                                                                           |
| <i>Claude Nadon, professeur</i>     | Marcel Corbeil                                                                                                                                                                                                                                          |
| <i>Guy Levert, professeur</i>       | Claude E. Piché                                                                                                                                                                                                                                         |
| <i>Evelyne Cardier, professeur</i>  | ...Marie Codebecq                                                                                                                                                                                                                                       |
| <i>Marc, professeur</i>             | Richard Chatigny                                                                                                                                                                                                                                        |
| <i>Charles Normandeau, étudiant</i> | Michel Cadieux                                                                                                                                                                                                                                          |
| <i>Gérard, étudiant</i>             | Ghislain Primeau                                                                                                                                                                                                                                        |
| <i>Bernard, étudiant</i>            | Guy Belavance                                                                                                                                                                                                                                           |
| <i>André, étudiant</i>              | Marc Laviolette                                                                                                                                                                                                                                         |
| <i>Catherine, étudiante</i>         | ..Danielle Normandeau                                                                                                                                                                                                                                   |
| <i>Michèle, étudiante</i>           | Carol-Ann Robinson                                                                                                                                                                                                                                      |
| <i>Michel, étudiant</i>             | Michel Wilkins                                                                                                                                                                                                                                          |
| <i>Danseurs</i>                     | Pierrette Amiot<br>Marie Thérèse Lalonde<br>Carmel Sabourin<br>Micheline Cadieux<br>Diane Huet<br>Michel Cadieux<br>Francine Tougas<br>Carol-Ann Robinson<br>Michel Wilkins.<br>Hélène Poitras<br>Michel Hébert<br>Claudette Dupont.<br>Pierre Désilets |

*Production:* Les Coquillards

*Directeur:* André Beaulieu

*Dir. artistique:* Philippe Régnier

*Administrateur:* Alain Leblanc

*Ass. Administrateur:* Pierre Paul Lalonde

*Décor:* Philippe Régnier, Luc Rondeau, Marc Giroux

*Prises de vue et montage cinématographique:* Paul Poirier

*Musique de* Les Dyonisos,  
*sous la direction de* P. A. Thibert  
*et sur des paroles de* G. P. Ouellette

*Costumes:* Micheline Grenier, Hélène Poitras, Michel Hébert

*Maquillage:* Micheline Cadieux

*Directeur de plateau:* Paul Cossette

*Équipement:* Yves Savard

*Éclairage:* Gilles Cadieux, Jean Pierre Payeur, Jean Claude Lecompte, Maurice Desjardins

*Spn:* André Sauvé, Guy Trempe

*Accessoires:* Gilbert Sauvé

## A V E R T I S S E M E N T

Dans "Voyages", l'action, de toute évidence, se résume à peu de chose. Un professeur, Simon Neige, reçoit des collègues et amis. Une heure ou deux plus tard, ils vont le quitter après avoir espéré fumer du haschich que des étudiants devaient apporter. Durant cet entretien, Simon s'est senti en butte à l'incompréhension de ses collègues. Après leur départ, il livre, dans un monologue et par l'intermédiaire d'une de ses oeuvres, ses pensées, ou ses obsessions, sur le monde qui l'entoure.

Il se couche. Des étudiants sonnent à sa porte; leurs amis ont été ~~pris~~<sup>arrêtés</sup> par la police. Bernard, l'étudiant qui avait pris le haschich sur lui lors de son achat, affirme que, de son côté, il n'a pas été inquiété ou suivi. On ne sait que faire. Simon se sent à la fois aimé, accepté et refusé par ses élèves. Bernard est finalement arrêté au sortir de chez Simon. Celui-ci subit les reproches acerbes de Catherine, une étudiante. La fragile intimité qui s'était constituée, est désormais détruite. Simon reste seul. Avec ses rêves.

Dans cette pièce, les récits, les souvenirs ont plus d'importance que les faits. Mais la subtilité et la fragilité des liens qui réunissent Simon aux autres personnages, doivent surtout retenir l'attention, de même que les diverses réactions de Simon.

La mise-en-scène et le décor devront en tenir un compte jaloux. L'éclairage pourra être utilisé, avec profit, pour isoler des groupes de personnages.

## D E C O R

Les éléments essentiels du décor sont un escalier, différents paliers (ou praticables) à hauteur variable, de multiples écrans de différentes formes et de surface inégale qui puissent disparaître à volonté et, finalement, un écran géant et circulaire au fond de la scène.

## P R O N O N C I A T I O N

Tous les professeurs ont une diction irréprochable, sauf Marc. Chez les étudiants, Gérard et André n'y portent aucune attention particulière.

## "V O Y A G E S"

### Principaux personnages

#### Premier tableau

Décor: un escalier vu de côté. En haut de l'escalier, une porte donne accès à l'appartement de Simon.

Au lever du rideau, Simon est au bas de l'escalier avec quatre de ses collègues et amis, Evelyne, Claude, Guy et Marc qui est prêtre.

MARC:- Je ne sais si j'aurai le courage de monter jusque chez toi.

CLAUDE:- Quelle idée aussi d'habiter si haut! Pour un étudiant, passe encore, mais, mon cher, un membre de notre profession se doit d'habiter au premier.

SIMON:- Montez et ne parlez pas si fort.

GUY:- Une marche...deux marches...trois marches...quatre marches...

(Il continue à compter les marches, jusqu'au palier. Il recommence s'il se trompe.)

MARC:- Je n'y arriverai jamais. Et il n'a pas honte d'obliger une femme à l'alpinisme.

SIMON:- Ah! ce que vous en faites un plat pour quelques marches. Vous pouvez ne pas monter, vous savez. Et retourner chez vous.

EVELYNE:- Ne les écoute pas, Simon. Tu sais bien que nous adorons venir chez toi.

MARC:- Evelyne adore y venir la nuit et, à l'aube, en repartir transformée...

GUY:- (tout en comptant ses marches)...transfigurée...

EVELYNE:- ...exultante!

MARC:- On va devoir chanter l'Exultet!

GUY:- (tout en comptant ses marches) Qu'est-ce que c'est ça?

CLAUDE:- (à Simon) Tu l'ouvres cette porte ou non?

SIMON:- Je ne trouve pas ma clef...(il cherche dans ses poches)

MARC:- C'est le bouquet! On est coincé dans l'escalier!

GUY:- Ce serait marrant d'inviter des gens à passer une soirée dans un escalier. Tu réserves une marche pour le tourne-disque, deux marches pour la danse, des danses calmes de préférence, et, sur les autres marches, les invités prient Dieu que la porte s'ouvre...A genoux!

CLAUDE:- Des plans pour que l'alcool coule réellement à flots!

GUY:- Ah! non. L'alcool serait sur une marche du bas et qui voudrait en boire devrait rouler de haut en bas de l'escalier. Ce serait la désescalade chez Simon! A genoux, et prions pour la paix au Viet-Nam. Exultet!...Mais qu'est-ce que c'est l'Exultet?

SIMON:- J'ai enfin la clef. Nous aurons la paix. Les voisins l'auront en tout cas.

GUY:- Tout athée que je sois, ou que je suis, "that's the question", Dieu, "to be or not to be", Dieu m'a exaucé. Je promets de ne pas boire de la soirée. (Il est encore à genoux au milieu de l'escalier.

EVELYNE:- Viens avec moi, mon chef Guy. Je boirai tout ce que tu ne boiras pas.

CLAUDE:- Je suis avec des ivrognes! Quelle compagnie tu nous imposes, mon cher Simon.

SIMON:- Entrez, entrez, dépêchez-vous. Vous allez me mettre hors de moi. Evelyne, viens!

GUY:- Oui, monsieur le professeur. Tout de suite, monsieur le professeur.

SIMON:- Il n'y a que des professeurs pour être aussi mauvais élèves!  
NOIR

CLAUDE:- Nous n'y voyons rien!

GUY:- De la lumière! Je suis perdu.

MARC:- Simon, c'est ta nouvelle façon de recevoir les gens?

EVELYNE:- Il va se passer des choses...

CLAUDE:- Simon, qu'attends-tu pour faire de la lumière?

GUY:- (en chuchotant) Simon...Simon...Il fait noir. Le savais-tu?

SIMON:- Je ne vous vois plus et ça me repose énormément. Si vous saviez!

GUY:- (en se moquant) Oh! si vous saviez!

SIMON:- ...comme je suis bien dans le noir. Personne ne me regarde et je ne vois personne.

MARC:- Mais qui ici fait attention à toi?

ON VOIT SUR UN ECRAN UNE PHOTO. UN HOMME D'UNE QUARANTAINE D'ANNEES PRONONCE UN DISCOURS, LORS D'UN BANQUET.

UN TEMPS.

### 21ème tableau

Simon allume. La photo disparaît. Ils sont tous groupés près de la porte d'entrée. Le décor représente une vaste salle. Il n'y a aucun meuble, sauf une chaise. Les écrans.

Chacun se dirige en silence vers un des côtés de la scène et sort.

Evelyne et Guy reviennent sur la scène avec un tapis qu'ils tendent sur le plancher. Simon, Marc et Claude reviennent chacun avec une chaise. Ils s'assoient, sauf Simon qui reste debout.

SIMON:- Que voulez-vous boire? Du gin, du scotch ou de la bière?

CLAUDE:- Je prendrais un scotch...avec un peu d'eau et de la glace.

MARC:- Moi, de la bière. Une bonne bière, comme les gens du peuple.

SIMON:- Et toi, Evelyne?

EVELYNE:- Je ne sais pas...Tiens! Un gin tonic.

SIMON:- Et toi, Guy, comme toujours, tu voudrais bien un vermouth bien sec. Mais comme toujours, je n'en ai pas. Je t'apporte un gin, ça va?

GUY:- Ça va, mais j'aurais aimé un vermouth pas trop sec.

SIMON:- Enfin, la corvée est finie. Je vous reviens dans deux minutes.

LE TELEPHONE SONNE.

SIMON:- Allô!

.....

Oui, c'est moi.

.....

Je suis avec des amis.

.....

Oui, tu les connais tous. Pourquoi?

.....

Quoi?

.....

Non. Mais je suis surpris que tu m'offres cela justement au moment où je m'y attendais le moins, voilà!

.....

Attends un instant. Je vais leur demander. (A ses amis)

Un étudiant m'offre de nous apporter, de nous vendre, du haschich.

Vous êtes d'accord?

MARC:- Quoi? Tu fumes du haschich maintenant?

SIMON:- Il s'agit de savoir si vous voulez en fumer ce soir ou non.

MARC:- Il n'en est pas question, pour moi!

CLAUDE:- En quel honneur t'offre-t-on cela?

GUY:- Je peux savoir qui c'est?

SIMON:- (à Claude) Il en avait été un peu question cet après-midi.

(à Guy) Tu verras bien qui c'est tout à l'heure, il va venir ici.

GUY:- Moi, je suis d'accord. Une expérience à faire. Une autre.

EVELYNE:- Il est sûr, ce garçon, au téléphone? La police ne le surveille pas au moins?

SIMON:- Je crois qu'il n'y a aucun danger de ce côté.

CLAUDE:- Moi, je veux bien, à condition que nous soyions seuls.

EVELYNE:- Ah! oui. Condition "sine qua non".

SIMON:- Alors, Marc?

MARC:- Vous n'avez pas à vous priver pour moi, mais Moi je partirai à ce moment-là. Quand vient-il?

SIMON:- Bientôt, je suppose. Je ne sais pas. Je vais lui demander.  
(au téléphone) Vers quelle heure arriverais-tu avec l'objet?

.....

Oui, nous sommes d'accord. Alors, quelle heure?

.....

Tu ne sais pas quand?

.....(

(Simon à ses amis) Il n'est pas encore sûr de pouvoir en trouver.

(au téléphone) Disons alors que nous t'attendons jusqu'à minuit, minuit et demie. Ça va? Si tu n'es pas venu à minuit et demie, ce sera parce que tu n'en as pas trouvé, d'accord?

.....

Alors, à tout à l'heure. Bonsoir.

GUY:- C'est fantastique! J'ai enfin l'occasion de fumer du haschisch.

MARC:- Je me demande ce qui t'emballe là-dedans.

GUY:- J'ai besoin de savoir ce que c'est. Tous les jours, je rencontre des jeunes qui m'en parlent.

CLAUDE:- Nous voilà à la remorque de nos jeunes élèves!

GUY:- Pourquoi pas? Ils peuvent nous apprendre des choses eux aussi. Et je veux savoir pourquoi ils y attachent autant d'importance.

SIMON:- De toute façon, il ne faut pas refuser les occasions. Moi, je vous laisse. Il faut boire.

CLAUDE:- Est-il bon de boire avant?

EVELYNE:- Avant quoi?

CLAUDE:- Avant de fumer du haschich, quoi!

SIMON:- Je ne sais pas. Et ce n'est même pas sûr qu'il en trouve. Nous ne sommes pas pour rester ici à ne rien faire. Buons!(Il sort)

MARC:- On m'aurait dit que j'avais des amis drogués, je ne l'aurais pas cru.

GUY:- Drogés! Quelqu'un est drogué, quand il est...drogué, quand il ne peut plus s'en passer! Et le haschich n'est pas de l'opium ~~ni~~ ni de l'héroïne.

MARC:- Je veux bien te croire, mais admetts que ça fait curieux de savoir que vous vous y intéressez.

CLAUDE:- Comme on peut s'intéresser à la folie, à la délinquance juvénile ou encore...à la religion.

MARC:- Aïe! Aïe! Mêles pas les sauces!

GUY:- Il est question d'intérêt à quelque chose. On peut s'intéresser à la religion, non? Eh! bien, au haschich aussi.

MARC:- Il y a pourtant une différence de valeur entre le haschich et la religion.

GUY:- Je crois que c'est plutôt une différence de satisfaction. Ce n'est pas la même région de l'être qui est satisfaite. On devrait faire des distinctions de valeur, mais ne pas y mettre d'"échelle graduée", comme si la vie était une question de pression atmosphérique ou de température.

MARC:- Je crois qu'on ne s'entendra jamais et je ~~vais devoir~~ <sup>devrai</sup> aller prier au désert...

GUY:- Au moins tu auras alors une excuse pour ne rien comprendre...  
NOIR. UN UNIQUE FAISCEAU DE LUMIERE ILLUMINE UN PLATEAU OÙ SE TROUVENT UNE BOUTEILLE DE SCOTCH, UNE DE GIN ET DES BOUTEILLES DE BIERE. CINQ VERRES SONT DEJA PREPARES . AUSSI SEAU A GLACE, EAU, ETC. LE PLATEAU EST PORTE PAR SIMON. IL EST TOUJOURS ECLAIRE PENDANT QUE CHACUN PREND LA BOISSON QU'IL A DEMANDEE.

SIMON POSE LEPLATEAU ~~XX~~ A TERRE ET S'ETEND LUI-MEME A TERRE. ON COMMENCE A BOIRE- ON VOIT QUELQUES SECONDE SUR UN ECRAN LA MEME PHOTO QU'A LA FIN DU PREMIER TABLEAU. L'ECLAIRAGE REDEVIENT NORMAL.

SIMON:- Nous voilà donc réunis ici, peut-être pour la centième fois, dans le but de prendre un verre.

GUY:- Et du haschich.

SIMON:- Oui, mais ce n'était pas prévu et ce n'est pas sûr.

MARC:- C'est toi qui nous a invités.

SIMON:- Et vous, vous avez accepté.

CLAUDE:- Nous ne pouvons rien contre les traditions, mon cher!

GUY:- Je ne suis pas venu ici pour plaire aux "traditions". J'en avais marre de tous ces gens du banquet et je voulais être avec ceux que j'aime, voilà tout. L'alcool est seulement un à-côté, une entrée en matière. Nous pourrions très bien ne pas boire et je ne vois pas ce qui serait changé.

EVELYNE:- Il y a pourtant là, comme l'exécution d'un rite qui nous met dans un certain état de bien-être, qui nous prédispose à... Je ne sais pas à quoi... D'accord, c'est souvent un geste d'automate, mais si je m'y arrête, je vois qu'avec vous tous, je bois l'alcool qui nous a été versé par Simon à même ses réserves: il fait une mise en commun d'une part de ses biens.

MARC:- Et tant mieux si ce partage a un effet mystérieux!

SIMON:- Ah! ces curés! Tous des ivrognes!

MARC:- On est comme tout le monde. On aime ce qui est bon, ce qui a de l'effet!

EVELYNE:- Mais vous ne trouvez pas qu'à bien y penser, prendre un scotch ou une bière chez un ami, c'est aussi accepter le partage de l'un de ses biens?

CLAUDE:- Le verre d'eau des pays de la Méditerranée...

EVELYNE:- En effet. Sauf qu'en pays froid, nous avons plutôt tendance à rechercher la chaleur...

MARC:- De toute façon, ça ne nuit pas quand on a quelque chose à dire.

SIMON:- Je n'admets justement pas que nous ayons besoin d'alcool pour parler.

MARC:- Je n'ai pas dit que c'était nécessaire, mais cela aide; et tu ne peux pas le nier.

SIMON:- Je reviens aux idées d'Evelyne sur le "partage de mes biens" qui sont très jolies et même vraies. Mais qui pense à ces belles théories, qui partage ces théories sur le "partage" inhérent à toute hospitalité?

CLAUDE:- "Inhérent à toute hospitalité"...! Tu es en forme, ce soit

MARC:- On fait de la phrase, comme toujours.

SIMON:- J'ai choisi le mot qui correspondait à mon idée. J'ai passé l'âge de triturer mes idées avec des mots impropres et les délayer dans des approximations qui satisfont tout le monde et son père.

GUY:- Avoue que le mot était un peu recherché...

SIMON:- Peut-être. Mais il disait ce que je voulais dire.

CLAUDE:- Les mots rares pour les gens snobs.

SIMON:- Ce que l'alcool peut vous en faire dire des choses!

Quelquefois, je rêve d'une soirée où chaque geste aurait son importance, où chaque action engagerait celui qui la <sup>FAIT</sup> pose au point où nous ne pourrions plus dire un mot pour un autre, sans que tout soit brisé, sans que nous en ressentions un certain malaise...Et, tout en parlant, je sens que j'en arriverai au mot "rationnel", quand par ailleurs je sais que vivre, ce n'est pas uniquement affaire de raison.

Il faudrait alors, en même temps, que cette soirée n'ait pas l'air concertée, "fabriquée": notre raison accepterait le défi de survivre à nos sentiments auxquels nous aurions laissé libre cours; elle accepterait le défi d'aimer vivre, même si la vie n'est pas toujours raisonnable; elle accepterait d'endosser la responsabilité de tout ce que nous ressentons, même si elle doit disparaître un moment.

MARC:- Alors, tu acceptes qu'on prenne un verre avec plaisir.

SIMON:- Avec grand plaisir, même! Mais que ce ne soit pas uniquement pour prendre un verre et, finalement, dire des bêtises, des banalités. Je veux prendre un verre, non pas pour oublier, mais pour ressentir ce que je ne ressens pas en un autre temps; pas pour faire comme tout le monde, mais pour sentir tout le monde plus près de moi.

EVELYNE:- Simon dit:"Que le monde s'approche!" Et le monde s'approche. (Evelyne, seule, s'approche de Simon)

MARC:- Il se trouva que, seule, une femme en eut le courage!

SIMON:- Très drôle! Mais je dois vous l'avouer: je dis cela et je n'y crois pas tellement. Ce que je voudrais, ce que j'aimerais, c'est que l'abandon que l'alcool peut nous faire connaître, je le connaisse même à jeun.

CLAUDE:- Cette même personne qui nous parle de lucidité, espère fumer du haschich dans quelques minutes...

SIMON:- Le haschich nous fait admettre d'être seul; j'aimerais bien aussi l'admettre tous les jours, "sous la normale"...

EVELYNE:- Quelle heure est-il?

MARC:- Là, il est minuit et dix.

EVELYNE:- Nos chances de fumer du haschich diminuent.

GUY:- Il faudra trouver autre chose pour alimenter le besoin d'illusions lucides, placé en mon âme par vous savez qui...

MARC:- Le diable!

EVELYNE:- Lucifer!

CLAUDE:- Non! Béelzébuth!

SIMON:- Que l'on appelle aussi prince des ténèbres.

GUY:- Amen. Que diriez-vous de ceci: remettre nos verres sur le plateau, pour nous prouver mutuellement que nous n'avons pas besoin d'alcool pour parler?

CLAUDE:- La preuve en est déjà faite. Nous nous rencontrons presque tous les jours entre les cours et nous parlons, je crois.

SIMON:- Oui, nous parlons, mais en fait de banalités ou de commérages, on peut difficilement faire mieux.

GUY:- Et je ne crois pas que cela soit une preuve: entre se réunir chez un ami et se trouver par hasard réunis après un cours, il y a toute la différence au monde. En plus, nous n'avons pas l'habitude de passer une soirée sans boire.

EVELYNE:- J'avoue que j'aime bien mon verre et je m'en voudrais de refuser ce que Simon m'a offert si aimablement.

SIMON:- Oui, je me sentirais un peu mal à l'aise à la pensée que, chez moi, vous n'avez pas pu boire.

GUY:- Il ne s'agit pas d'empêcher qui que ce soit de boire. Une proposition vaut ce qu'elle vaut et si quelqu'un n'y consent pas, je la retire tout simplement.

CLAUDE:- (en allant porter son verre sur le plateau) Moi, j'accepte. Notre hôte sera peut-être plus "potable" s'il ne boit pas...

MARC:- C'est une idée. La soirée sera sûrement meilleure. Et ne serait-ce que pour vous prouver que je peux m'en passer. (Il va porter son verre sur le plateau)

GUY:- Je suis ravi de voir que ma proposition vous plaît. Mais, attention! Cesser de jouer un jeu n'est pas un jeu facile à jouer!

SIMON:- (Sans un mot, il va porter son verre sur le plateau)

EVELYNE:- Simon? Prends donc aussi mon verre.

GUY:- (En allant porter son verre sur le plateau) Nous voilà donc bêtement réunis, sans verre à la main, sans aucun secours...(Quelqu'un s'allume une cigarette)...que celui de la cigarette!

SIMON:- Qui nous débarrassera de la cigarette?

MARC:- L'alcool, ça pouvait aller, ~~tantôt tantôt~~<sup>tu</sup> l'as payé, mais les cigarettes...

SIMON:- Marc, j'espère bien que tu ne crois pas que j'ai accepté l'idée de Guy pour économiser!

MARC:- Mais non, mais non. C'est une blague.

CLAUDE:- Il nous reste toujours l'espoir du haschich.

MARC:- Minuit et vingt! Encore dix minutes.

TOUS S'ALLUMENT DES CIGARETTES, SAUF SIMON. SILENCE. LA LUMIERE DECLINE PEU À PEU, PENDANT QU'UN JET DE LUMIERE ILLUMINE DE PLUS EN PLUS INTENSEMENT LE PLATEAU OÙ SE TROUVENT LES VERRES ET LES BOUTEILLES.

ON VOIT SUR UN ECRAN LA MEME PHOTO QUE PLUS HAUT. ON VOIT, SUR UN AUTRE ECRAN, UN PAYSAGE ENNEIGE. LES DEUX IMAGES DISPARAISSENT. ELLES REAPPARAISSENT EN FONDU. IL NE RESTE FINALEMENT SUR UN ECRAN QUE LA PHOTO DEL'HOMME EN TRAIN DE FAIRE UN DISCOURS.

DE NOUVEAU, LA LUMIERE, BEAUCOUP PLUS TAMISEE QU'AU DEBUT.

MARC:- On a l'air intelligent!

GUY:- Croyais-tu avoir l'air plus intelligent, un verre à la main?

EVELYNE:- Il nous manque une sorte d'alibi qui nous justifie d'être assis à nous regarder.

GUY:- Rien ne dit que nous nous regarderons toute la soirée.

CLAUDE:- Simon va sûrement trouver quelque chose à dire. Voilà!

SIMON:- Je n'ai rien à dire, mais je sens qu'il va se passer quelque chose.

EVELYNE:- Le haschisch!

SIMON:- Non. Et d'ailleurs, il est presque minuit et demie. J'ai plutôt le sentiment d'être sans défense, comme s'il m'était maintenant interdit de m'analyser. Comme si je ne devais plus penser avant de parler, mais dire carrément ce que je ressens...

MARC:- C'est ce que tu appelles ne plus t'analyser?

SIMON:- Si j'ai bonne mémoire, j'ai parlé de "sentiment", de ce que je ressentais. Le peu d'"analyse" qui me reste, me dit qu'il ne servirait à rien de m'analyser.

EVELYNE:- D'après moi, Simon s'est trouvé un alibi pour rester là à ne rien faire: nous devons l'écouter.

SIMON:- Rien ne t'empêche de parler à ton tour. Et tu viens de le faire.

GUY:- Je propose une "scène de nuit", une scène amoureuse, entre Evelyn et Simon. Evelyn, à genoux, écoutera Simon tant et tant, toute la nuit durant, que pour toujours elle en restera silencieuse. Le silence s'étendra sur Evelyn.

EVELYNE:- Je me serai endormie avant la fin de la nuit.

CLAUDE:- Mais, dormez, dormez, chère amie. Nous vous regarderons dormir.

MARC:- À la fin, nous dormirons tous, en rêvant que nous buvons toute

la bière au monde.

NOIR SUBIT. UN FAISCEAU DE LUMIÈRE ILLUMINE BRUSQUEMENT LE PLATEAU DE VERRES ET DE BOUTEILLES.

UN AUTRE FAISCEAU ILLUMINE UN AUTRE PLATEAU, IDENTIQUE AU PREMIER, À UN AUTRE ENDROIT DE LA SCÈNE.

LA MÊME CHOSE SE REPÈTE TROIS FOIS ENCORE, POUR TROIS AUTRES PLATEAUX. IL Y A FINALEMENT CINQ PLATEAUX EN SCÈNE, ECLAIRÉS DE LA MÊME FAÇON.

LE RESTE DE LA SCÈNE EST DANS LA PÉNOMBRE.

SIMON:- Vous n'avez tous que ce plateau à l'esprit. Dites-le et nous arrêterons ce jeu idiot.

GUY:- Et pourquoi? Pour une fois que nous faisons quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Moi, je soutiens encore ma proposition. Et, enfin, décidez-vous!

UN DES PLATEAUX DISPARAIT. SON IMAGE APPARAÎT SUR UN ÉCRAN.

MARC:- Mais si, nous pouvons continuer à faire ce jeu. Ne serait-ce que pour voir jusqu'où cela va aboutir.

UN AUTRE PLATEAU DISPARAIT. SON IMAGE APPARAÎT SUR UN AUTRE ÉCRAN.

CLAUDE:- Je suis toujours d'accord. J'ai toujours espoir que Simon devienne plus "potable" en ne buvant pas.

UN AUTRE PLATEAU DISPARAIT. SON IMAGE APPARAÎT SUR UN TROISIÈME ~~PLATEAU~~ ÉCRAN.

EVELYNE:- Quelquefois, je me demande si je suis vraiment moi-même au milieu d'hommes. Je n'en ai que pour eux.

MARC:- Pourquoi dis-tu cela, en ce moment?

EVELYNE:- J'ai envie de boire, moi! Et parce que ces messieurs ont décidé de faire les originaux, je me sens obligée de faire comme eux.

GUY:- Mais personne ne t'y oblige.

EVELYNE:- Non, personne ne m'y oblige. Je le sais. Mais je me sentais mal à l'aise de faire le contraire de ce que vous faites.

CLAUDE:- Evelyne, devons-nous t'apprendre à t'affirmer?

GUY:- Je propose un amendement à ma proposition: qu'Evelyne ait toute latitude pour rester vraiment elle-même et, partant, qu'elle puisse nous parler, ou nous écouter, un verre à la main.

MARC:- Accepté!...A l'unanimité.(Simon apporte son verre à Evelyne)

SIMON:- Comment avez-vous trouvé le discours du directeur?

UN AUTRE PLATEAU DISPARAIT DE LA SCÈNE. SON IMAGE N'APPARAÎT PAS SUR UN ÉCRAN- IL EN RESTE ENCORE UN SUR LA SCÈNE.

IL Y A TOUJOURS, AUSSI, SUR UN ECRAN, LA PHOTO D'UN HOMME FAISANT UN DISCOURS.

CLAUDE:- Il n'y a que lui pour en faire de pareils.

MARC:- Je ne l'ai pas trouvé si mauvais.

GUY:- Moi, je ne l'ai pas écouté. Je n'écoute jamais ce que les directeurs de tout ce que vous voudrez peuvent raconter. J'ai toujours été surpris qu'ils ne se rendent pas compte de l'ennui de leurs discours.

EVELYNE:- En effet, l'ennui est souvent la qualité principale de leurs discours.

MARC:- Plus souvent qu'il ne faut.

GUY:- (à Simon) Au moins, tu ne vas pas partir en guerre contre le directeur, parce qu'il s'est encore cru obligé de discourir?

CLAUDE:- Il ne serait pas surprenant qu'il parte encore en croisade!

EVELYNE:- Il faut quelquefois des gens pour prendre parti.

MARC:- Il y a prendre parti et prendre parti. Partir en guerre à la moindre occasion n'a jamais rien réglé.

L'IMAGE DU DEUXIEME PLATEAU A ETRE APPARU SUR UN ECRAN, DISPARAIT-

SIMON:- Vous n'avez rien d'autre à dire sur ce fameux discours?

MARC:- Je t'ai dit qu'il n'était pas si mauvais.

CLAUDE:- Moi, au contraire, je serais d'accord pour ne trouver à ce discours absolument rien de percutant.

EVELYNE:- Moi, je ne sais pas. Il m'a paru sincère, alors, que peut-on demander de plus?

SIMON:- Que peut-on demander de plus? Des idées qui soient en accord avec la vie.

CLAUDE:- Je voilà parti!

SIMON:- "Parti" si tu veux, j'ai besoin quelquefois de sentir chez les autres le goût du risque et celui de me faire confiance; je veux sentir chez les élus de notre mère la congrégation ce goût de travailler avec moi et non pour moi.

EVELYNE:- Je crois que, cette fois, tu es réellement "parti". Tu ~~imaginant~~ imagines toujours qu'ils veulent travailler seuls.

ELLE BOIT UNE DERNIERE FOIS ET VA DEPOSER SON VERRE SUR LE DERNIER PLATEAU QUI RESTAIT SUR LA SCENE. IL DISPARAIT ET SON IMAGE APPARAÎT SUR UN ECRAN.

GUY:- Mais avant tout, il faudrait à ces chers discoureurs, un peu d'humilité...

SANS AUCUNE TRANSITION, LE PERSONNAGE EN TRAIN DE FAIRE UN DISCOURS ET DONT LA PHOTO APPARAÎT SUR UN ECRAN, S'ANIME ET PRONON-

CE LES PAROLES SUIVANTES. C'EST ALORS LE NOIR COMPLET SUR LA SCENE. CEPENDANT, ON VOIT ENCORE LES PLATEAUX SUR LES ECRANS.

"...j'aimerais vous parler, ce soir, de ce que je crois être la raison même de notre métier à tous, de l'éducation.

Quand j'ai décidé de prendre la direction de ce collège, je l'ai fait pour deux raisons/. Tout d'abord, pour venir en aide à la population de cette ville, formée surtout, vous le savez, d'ouvriers, d'agriculteurs, de ceux qu'on appelle communément les prolétaires; je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet. Deuxièmement, j'ai aussi décidé d'accepter la direction de ce collège pour faire bénéficier cette masse...

QUAND IL PARLE DES OUVRIERS ET DES AGRICULTEURS, APPARAÎT-  
EN FONDU - UNE PHOTO D'OUVRIERS ET UNE PHOTO D'AGRICULTEURS; DE MEME  
QUAND IL <sup>va</sup> PARLER DE LA MASSE, APPARAÎT - EN FONDU - LA PHOTO D'UN  
GRAND RASSEMBLEMENT DE GENS QUI POURRAIENT AVOIR LA MAIN LEVEE EN  
SIGNE D'APPEL--- LES FONDUS POURRAIENT ETRE EN COULEUR SUR FILM EN  
NOIR ET BLANC.

...de toute l'expérience que j'ai acquise dans les différents postes que j'ai eu l'honneur d'occuper par le passé et vous n'ignorez pas, sans doute, que j'ai refusé des fonctions encore plus enviables pour venir travailler ici, parmi vous, dans cette ville.

EN FONDU - ON LE VOIT EN CHANOINE, EN EVEQUE, EN CARDINAL,  
EN PAPE.

De nouveaux postes m'auraient fait acquérir peut-être une expérience plus profonde, mais il faut qu'un jour l'expérience acquise au service de Dieu dans différents postes honorifiques et administratifs, serve à l'éducation des pauvres, à l'éducation de la masse, à l'éducation des déshérités du genre humain.

EN FONDU - ENCORE UNE PHOTO D'UNE MASSE DE GENS AUX AIRS  
SUPPLIANTS.

C'est à nous qui avons bénéficié souvent de la considération de nos supérieurs, en obtenant des postes très importants, c'est à nous de nous sacrifier, oui, je dis bien, de nous sacrifier, pour mettre notre expérience au service de vous tous.

En effet, lorsqu'on accepte le poste de directeur d'un collège tel que le nôtre, on se met par le fait même au service de la masse...

(DU CONTRASTE ENTRE LE COMMENTAIRE FILME ET LE FILM MEME  
DU DISCOURS, DOIT JAILLIR LA FARCE.)

LA LUMIERE REDEVIENT NORMALE. ON VOIT DE NOUVEAU LA PHOTO DU DIRECTEUR. IL Y A TOUJOURS LA PHOTO DE TROIS PLATEAUX(1er-31ème  
51ème).

SIMON:- J'essaie de m'expliquer pourquoi les gens aiment tellement parler d'eux-mêmes en public.

MARC:- On peut sentir le besoin de s'expliquer ou tout simplement de se faire connaître à ceux qu'on dirige; il faut leur inspirer le respect, la confiance. Si, par exemple, tu ne savais pas que le directeur s'est vu offrir des postes plus importants que celui qu'il occupe actuellement, tu le respecterais encore moins.

SIMON:- Il ne s'agit pas de respecter les gens ou non, mais de leur façon de présenter des idées et de leurs idées elles-mêmes. Je ne veux rien savoir de sa vie quand il me parle en tant que directeur. Qu'il se contente de dire ce qu'il entend faire pour remplir sa fonction.

CLAUDE:- Oh! oui. Travailler pour la masse!

MARC:- Mais vous, pour qui pensez-vous travailler?

SIMON:- Je ne veux pas travailler pour qui que ce soit. Je ne suis pas un médecin qui travaille pour la santé de ses malades. L'éducation n'est pas un rapport de bien portant à malade ou de bien pensant à idiot.

CLAUDE:- Tu traites souvent tes élèves d'idiot, pourtant...

SIMON:- Je les traite d'idiot, quand ils font les idiots, quand ils se prennent pour la masse telle que la voit notre directeur, la masse qu'il faut soigner, dorloter et presque faire manger dans sa main.

EVELYNE:- Mais il y a continuellement des choses que toi, tu sais et que les élèves ignorent.

SIMON:- Ils n'en sont pas malades pour autant: une fois qu'ils les savent, ils ne sont pas moins ou plus malades, si jamais ils l'étaient. Ils ont tout simplement participé à une connaissance à laquelle je participais déjà moi-même. Peut-être savent-ils déjà tout ce que nous croyons leur apprendre. En fait, nous leur en faisons prendre conscience.

GUY:- Tu exagères un peu et même beaucoup. Il y a toute une technique que nous pouvons leur apprendre et je ne crois pas qu'ils la connaissent déjà.

LA PHOTO DU PREMIER PLATEAU À ÊTRE APPARU SUR UN ECRAN, DISPARAIT.

MARC:- Dans le domaine des sciences, nous passons notre temps à leur apprendre des choses qu'ils n'ont jamais su et qu'ils ne peuvent pas avoir su.

SIMON:- Est-ce une raison pour dire que nous travaillons "pour" eux, pour la masse? Nous travaillons avec eux. Une fois qu'ils savent ce que nous savions déjà, il n'y a plus de différence entre nous et eux.

Nous ne les avons ni guéris de quoi que ce soit, ni ramené à la "normale"; nous ne sommes, tout simplement, plus seuls à connaître.

EVELYNE:- Qui te dit que le directeur n'a pas les mêmes idées sur ce sujet, en disant qu'il travaille pour le peuple, pour la masse?

CLAUDE:- Ne serait-ce que parler de la "masse", c'est déjà trop, c'est s'en séparer et établir une différence qui, en général, est à son propre avantage.

L'IMAGE DU TROISIEME PLATEAU A ETRE APPARU, DISPARAIT.

EVELYNE:- Alors, si on veut travailler pour la masse, on veut abolir les différences, on veut que la masse ne soit plus la masse, ou si tu préfères, on s'intègre à la masse pour la transformer.

L'IMAGE DU DERNIER PLATEAU A ETRE APPARU SUR UN ECRAN, DISPARAIT.

SIMON:- Tu as raison. Mais je sais si bien, par ailleurs, que l'on tient à garder ses distances; on veut travailler pour la "masse", mais ~~XXXXXXXXXXXX~~ sans chercher à apprendre quoi que ce soit d'elle.

MARC:- Toi, tu penses cela, mais ça ne veut pas dire que moi, par exemple, j'ai les mêmes idées.

SIMON:- Oh! toi, tu serais plutôt du même avis que le directeur.

MARC:- C'est mon droit, non?

SIMON:- Tu le fais plutôt par devoir.

CLAUDE:- Tu n'as pas tendance, toi aussi, mon cher Simon, à devenir "par devoir", dans toute discussion, l'avocat du diable?

SIMON:- Oui, j'admets que je cherche toujours ce qui ne va pas.

MARC:- Ce qui ne va pas! Tu t'imagines que les choses ne vont pas comme elles le devraient!

SIMON:- Dans le cas présent, je ne crois pas inventer en disant que ce discours ne reconnaît aucune possibilité à la "masse": à l'entendre parler, il y a une partie de la population qui possède le bien et l'intelligence; l'autre partie attend bouche bée de les recevoir de nos mains "pures et redoutables". Je n'aime surtout pas la tendance à voir dans nos valeurs les seules valables. J'admets que, de toutes façon, nous travaillons plus ou moins "pour" les gens, mais nous n'avons pas à leur faire comprendre nécessairement ce que nous, nous avons acquis et compris. Il faut veiller à ce qu'ils acquièrent quelque chose, mais non à ce que ce soit la même chose que nous.

GUY:- Tu es sûr que le directeur veut ce monolithisme de pensée?

MARC:- Est-ce que c'est avoir une "pensée monolithique", encore un grand mot! que de vouloir donner aux autres ce que nous pensons être bien chez nous?

EVELYNE:- Simon veut plutôt dire, je crois, qu'il faut se garder de montrer les choses en autant qu'on les trouve bonnes, mais qu'il faut les montrer avec le plus d'objectivité possible.

SIMON:- Etre objectifs et se garder de faire de la discrimination dans ce que nous leur présentons. Ce qui est bien pour quelqu'un ne l'est pas nécessairement pour un autre; encore plus s'il s'agit de groupes.

MARC:- Tu ne peux pas dire qu'on en est resté aux mêmes matières que dans "notre temps". Pense aux sciences humaines, à l'informatique.

SIMON:- Je ne parle pas de matières académiques, mais d'approches de la réalité, de façons de penser. Tout à l'heure, j'ai parlé de "valeurs".

GUY:- Qu'est-ce qu'une "valeur"?...

SIMON:- Je me contenterai du vague sentiment qu'on peut en avoir.

CLAUDE:- "Vague sentiment"? Je n'ai pas de "vague" sentiment au sujet du mot "valeur". Une valeur est une force humaine qu'il vaut la peine de posséder.

EVELYNE:- Une valeur est quelque chose qui vaut...! Ta définition reprend le même mot, jeune homme.

ON VOIT SUR UN ECRAN - CELUI DU PREMIER PLATEAU - ENCORE UN PLATEAU.

MARC:- Ta définition se mord la queue!

CLAUDE:- Oui...Allrs, je disais qu'une valeur est une force, une puissance, qui se trouve dans l'esprit humain et qui, si on cherche

à l'acquérir, peut hâter l'épanouissement de l'individu et, par conséquent, de l'homme.

GUY:- Toutes les valeurs se trouvent maintenant enfouies dans des mots grâce à son talent!

DÈS QU'IL S'EST MIS À PARLER, LA PHOTO DU PLATEAU S'EST ESTOMPÉE. ELLE RÉAPPARAÎT NETTEMENT QUAND IL A TERMINÉ.

SIMON:- Merci pour la définition et admettons que vous avez un fort sentiment de toute la force que rend le mot "valeur".

MARC:- Moi, il est plutôt vague mon sentiment sur cette force...Surtout, ce soir. Il est une heure moins quart! Vous allez donc échapper à la vie des drogués!

IL S'ALLONGE ET APPARAÎT SUR UN ÉCRAN - CELUI DU DEUXIÈME PLATEAU - ENCORE UN PLATEAU.

GUY:- Ma vie est manquée!

SIMON:- Tant pis. Alors, que ce sentiment soit fort ou faible, nos

"maudites" valeurs, il ne faut pas se croire obligé de les transmettre telles quelles.

GUY:- Tu te répètes!

EVELYNE:- Qui a dit qu'il fallait les transmettre telles quelles? Tu interprètes continuellement.

SIMON:- J'interprète? Tu vas voir. (Il se lève) J'ai enregistré le discours du directeur.

CLAUDE:- Quoi? Tu as enregistré son discours? Mais quand? Marc? Tu entends? Il a enregistré le discours du directeur.

LA PHOTO DU DERNIER PLATEAU APPARU DISPARAIT.

MARC:- Mais on n'a rien vu.

SIMON REVIENT AVEC UN MINUSCULE MAGNETOPHONE QU'IL BRANCHE SUR UN AUTRE PLUS GROS, OU SUR QUELQUE AUTRE AMPLIFICATEUR.

SIMON:- L'attirail du parfait reporter.

EVELYNE:- Dissimulateur!

SIMON:- Prudent, plutôt.

CLAUDE:- Et peut-être illégal.

MARC:- Il n'a pas été pris.

GUY:- Qu'est-ce qui se passe?

LA PHOTO DU PREMIER PLATEAU APPARU DISPARAIT.

SIMON:- Tu vas entendre la voix de ton directeur.

GUY:- Ah! non, pas encore ! Tu nous l'as fait entendre, il y a tout juste quelques minutes!

SIMON:- Moi, je t'ai fait entendre la voix de ce monsieur?

GUY:- Mais si, j'ai entendu sa voix, ici, il y a quelques minutes.

EVELYNE:- Pas ici, mais au collège.

MARC:- Tu as des visions maintenant?

PENDANT TOUTE LA DISCUSSION QUI SUIT JUSQU'AU MOMENT OÙ SIMON FERA ENTENDRE UNE PARTIE DU DISCOURS DU DIRECTEUR, L'INTENSITE DE L'ECLAIRAGE AUGMENTERA DE FACON TRÈS SENSIBLE POUR QU'ON OBTIENNE UNE LUMIÈRE BLANCHE ET CRUE.

LA PHOTO DU DIRECTEUR APPARAÎT TOUJOURS SUR UN ECRAN.

CLAUDE:- Il entend plutôt des voix.

GUY:- Mais je l'ai vu aussi. Et vous étiez là, je vous assure. Vous écoutiez, en silence.

SIMON:- Et tu trouvais ça tout normal? Tu n'as rien dit?

GUY:- Tout le monde trouvait ça normal! Je n'allais pas faire le contraire. Sa photo était là sur l'écran et il répétait le même discours qu'il a fait ce soir, au collège. Nous avons entendu le

début.

MARC:- Il voit un écran maintenant!

GUY:- J'en vois plusieurs. (IL SE LEVE ET TOUCHE LES ECRANS) Ces machins, qu'est-ce que c'est? Des écrans, non?

CLAUDE:- Ce sont en effet des écrans.

MARC:- Je ne les avais pas encore remarqués...

EVELYNE:- Quand nous sommes arrivés, nous avons apporté seulement des chaises. C'est toi, Simon, qui les as placés là?

SIMON:- Vous n'avez jamais vu d'écran? Hier, il y avait des rideaux, aujourd'hui, il y a des écrans. Je me dis qu'il faut s'y faire. Vous avez bien la télévision chez vous? Moi, j'ai le cinéma.

GUY:- Pourtant, tu ne savais pas, toi non plus, qu'il y a des écrans tout autour de nous?

SIMON:- Non, je ne le savais pas.

MARC:- Et cela ne te surprend pas davantage?

SIMON:- Non. Au début, évidemment, je ne comprenais pas, mais il faut s'y faire. Comme depuis tout à l'heure, j'ai l'impression que des gens me regardent. Je n'en fais pas tout un plat.

GUY:- Ça alors! Ses gens valent bien mes écrans! C'est lui qui a des visions!

EVELYNE:- Vous devenez fous? Je vois des écrans, vous percevez la présence de gens et vous en discutez tout normalement, comme si de rien n'était.

GUY:- Simon en discute normalement, mais je ne crois pas que pour nous ce soit indifférent. Moi aussi, je me demande ce qui se passe.

SIMON:- Vous oubliez que nous sommes sur une scène?

MARC:- La scène du monde?

SIMON:- Non, une scène de théâtre. Vous oubliez que vous jouez un rôle?

EVELYNE:- Oui, j'oublie que je joue un rôle; je crois réellement être "dans la vie", en train de vivre la vie d'Evelyne Corbeil. Eh! bien, dans ma vie à moi, Evelyne Corbeil, il n'y a jamais eu de pièce entourée d'écrans. Et comment peut-on vivre un personnage, tout en acceptant la présence de gens inconnus, et, en plus, en être conscient?

SIMON:- Un nommé Diderot a écrit des choses là-dessus...

EVELYNE:- Je ne l'ai jamais lu. Et j'aime bien régler mes problèmes moi-même. Comment aussi puis-je voir des écrans et ne pas trouver cela extraordinaire? Tu es Simon Neige. Je suis Evelyne Corbeil. Je suis dans ton appartement: jusque là, ça va. Mais quand je vois

des écrans et que tu perçois des gens qui te regardent, je n'accepte pas, ça ne va plus.

GUY:- Si toi, Evelyne, tu vas au théâtre ou au cinéma, tu crois à la réalité de ce qui se passe devant toi à l'écran ou sur la scène. Il s'agit pourtant d'une toute autre réalité que celle que tu vis quotidiennement, d'une réalité où nous sommes beaucoup plus conscients de vivre l'amour ou la mort que dans la vie, lorsque nous aimons ou nous mourons. Au théâtre, nous nous approprions l'amour, nous faisons surgir la haine, nous commandons à la mort; il n'y a plus la douceur de vivre, nous devenons responsables de toute la vie. C'est effrayant!

Toi, maintenant, tu es devenue Evelyne Corbeil. Tu le disais tout à l'heure: tu vis sa vie et logiquement tout devrait se passer comme dans la vie. Mais elle vient de se rendre compte de l'étrangeté de la situation où elle se trouve. Je m'en étais rendu compte d'une façon latente, bien avant toi. Devant cela, je me demande si nous ne devons pas réagir comme si nous-mêmes maintenant nous étions au cinéma ou au théâtre, tout en vivant la vie de nos personnages. Nous vivons deux réalités à la fois: les écrans sont comme le théâtre, sans doute; ils représentent l'armature de notre vie présente, ce qui en reste ou ce qu'elle vaut ou, tout simplement, ce qui nous préoccupe. J'aime autant ne pas voir.

EVELYNE:- Les gens qui nous regardent, vivraient trois réalités: la leur et les deux nôtres.

GUY:- Peut-être. Mais c'est leur problème.

→ CLAUDE:- ~~Les écrans seraient un théâtre où~~ se joue, non la vie des autres, mais la persistance de nos impressions, sorties du domaine du souvenir pour envahir la pièce et nous posséder.

SIMON:- C'est sans doute un constat de défaite du monde moderne: mettre en images les souvenirs ou les impressions, comme si la mémoire ne pouvait s'en charger.

EVELYNE:- Ce serait ~~un~~ vrai si on mettait en images les souvenirs d'un spectateur, mais il s'agit de nos souvenirs à nous: nous et nos souvenirs ne peuvent parler en même temps. Il faut deux langages différents.

SIMON:- Le langage théâtral devrait être unique. Il y a sans doute une paresse ou une peur qui nous empêche d'y parvenir.

GUY:- Mais les Grecs avaient leurs chœurs, les Français, leurs confidents.

SIMON:- Et Shakespeare?

GUY:- Lui, ...il avait du génie!

MARC:- Vous ne trouvez pas que vous faites de l'intellectualisme à bon marché?

SIMON:- Oui, en effet, cela ne nous coûte rien. Mais pourquoi se refuser à ce jeu? Un jeu qui nous permet à tous de prendre davantage possession de cette aire de jeu.

EVELYNE:- J'aimerais bien savoir laquelle de mes impressions est actuellement la plus persistante...

L'ECLAIRAGE REDEVIENT NORMAL ET APPARAÎT SUR UN ECRAN LA PHOTO D'UN PLATEAU. EVELYNE SE MET A RIRE, D'UN RIRE INCONTROLABLE---SI POSSIBLE...

APPARAÎTRONT PAR LA SUITE LES QUATRE AUTRES PHOTOS D'UN PLATEAU.

EVELYNE:- A boire!

GUY:- A boire! Nous avons assez mérité des dieux de l'abstinence.

CLAUDE:- Y a-t-il de tels dieux?

GUY:- Nous en inventerons!

PENDANT QU'ILS PARLAIENT, LES PHOTOS SONT DISPARUS ET LES CINQ PLATEAUX SONT APPARUS SUR LA SCENE À L'ENDROIT MEME OÙ ILS ÉTAIENT AVANT DE DISPARAÎTRE.

SIMON:- Buvons avant que Guy ne fonde une nouvelle religion. Nous qui ne savons déjà que faire de celle que nous avons! A boire! Que l'on apporte à boire!

CINQ SERVITEURS EN LEVÉE ENTRENT SUR LA SCENE, PRENNENT CHACUN UN DES PLATEAUX ET VONT SERVIR LES CINQ PERSONNAGES EN SCÈNE.

UNE MUSIQUE BAROQUE POURRAIT ACCOMPAGNER CETTE SCÈNE JOUÉE DE FACON PRESQUE MECANIQUE. LES SERVITEURS DISPARAISSENT ENSUITE AVEC LEUR PLATEAU. ILS REVIENDRONT SUR UN SIGNE DES PERSONNAGES, JUSQU'AU MOMENT OÙ ILS CESSERONT DE BOIRE À NOUVEAU.)

SIMON:- Bien que quelque peu timide, j'aimerais toujours vous faire écouter ce que, tout à l'heure, je disais avoir l'intention de vous faire écouter...

GUY:- La voix du directeur?

SIMON:-...oui.

MARC:- On peut bien te faire ce petit plaisir.

GUY:- Écoutons, avec ennui, "la" voix.

SIMON:- Vous allez voir comment on peut vouloir, en paroles pour le

moins, transmettre les valeurs que soi-même on a reçues. Je vous assure, il y en a qui se prennent pour une banque de sang: les étudiants deviennent des accidentés, rivés à un lit d'hôpital, à la merci du bon médecin.

EVELYNE: - C'est maintenant à notre tour d'interpréter.

AU DEBUT, ON ENTEND SEULEMENT LA VOIX DU DIRECTEUR ET ENSUITE ON VOIT AUSSI LE FILM DE SON DISCOURS - FILM QUI PREND LA PLACE DE LA PHOTO.

"...Avec les corporations des collèges publics, nous pouvons mettre en oeuvre la concentration de toutes nos forces dans le domaine de l'éducation, de toutes les forces intellectuelles de notre ville. Ainsi, nous rendons service aux ouvriers et aux agriculteurs de la région.

Si leurs enfants nous arrivent démunis de tous les avantages qu'ont reçus les jeunes de s milieux plus riches dans leur enfance, nous, nous leur procurons ces mêmes avantages; s'ils arrivent démunis de connaissances intellectuelles valables, nous leur donnons ces connaissances; s'ils arrivent dans nos collèges tout simplement d'munis devant la vie, nous les rendons aptes à s'inté-

grer au système social, à s'intégrer à cette société où ils pourront, à leur tour, à notre suite, avec nous, en devenir, eux aussi, des piliers, pour faire ce monde de demain, ce monde où tous auront pu être instruits, où tous auront pu bénéficier de l'expérience acquise par nous qui voulons bien prendre en charge l'éducation des jeunes.

PENDANT CE PARAGRAPHE, ON AURA VU LA PHOTO D'UN JEUNE D'UN MILIEU NANTI ET CELLE D'UN JEUNE D'UN MILIEU PLUS PAUVRE, PHOTOS CARICATURANT L'IDEE QUE SE FAIT LE DIRECTEUR DE CES MILIEUX.

Je n'ai pas la prétention de leur donner la meilleure éducation possible, mais je peux avoir la prétention de leur transmettre certains éléments de conduite qui pourront leur être très utiles dans la vie; et je sais que vous tous, vous m'appuierez dans ce but que je vous donne...(Il se reprend)...que je ME donne aujourd'hui devant vous, car, tous, vous êtes conscients de la difficulté de faire seul ce travail et, tous, vous y participez. Il faut que tous les membres défavorisés de la notre population puissent bénéficier de notre accord, pour qu'ils deviennent, eux aussi, aptes à faire leur vie, à vivre leur vie."

SIMON ARRETE LE MAGNETOPHONE. ON NE VOIT PLUS QUE LA PHOTO DU DIRECTEUR.

SIMON:- Et voilà! Qu'en pensez-vous?

CLAUDE:- C'est ni plus ni moins l'apologie des vertus bourgeoises qui sont, pour lui, l'idéal à atteindre. C'est l'image d'une société

qui ne se lasse pas de s'admirer et qui stigmatise tout ce qu'elle n'a pas nourri.

MARC:- Evidemment, il nous oublie plus souvent qu'il ne s'oublie lui-même, mais je me demande s'il n'a pas raison et je trouve normal qu'il veuille instruire et éduquer les jeunes qui ne le sont pas. S'ils l'étaient déjà, on n'aurait rien à faire.

SIMON:- Eduquer les gens, vouloir les "intégrer" à son système social, ce sont deux choses totalement différentes.

EVELYNE:- Il faut pourtant vivre en société et accepter celle où nous sommes nés.

CLAUDE:- Oui, mais rien ne dit que tout doit rester inchangé.

MARC:- Il accepte pourtant les nouvelles réformes en éducation.

SIMON:- Parlons-en de leurs réformes! Je ne crois pas à la démocratisation faite à coup de nominations gouvernementales. Et ce n'est pas l'enseignement gratuit et le groupement de toutes les options possibles sur un même campus qui vont changer les idées de ces messieurs. Ils y trouvent même des raisons supplémentaires pour tout diriger: ils payent, première raison, et, deuxième raison, il leur faut unifier la grande diversité qu'ils créent à l'instar de Dieu le Père, créant la diversité des êtres!

GUY:- Oh! il exagère à peine, un tout petit peu! Non?

SIMON:- J'exagère? Ecoute ce qu'il dit de la participation des étudiants. IL REMET EN MARCHE LE MAGNETOPHONE. FILM. ON BOIT TOUJOURS.

"...et nous le savons, les étudiants sont prêts à travailler avec nous: ils nous le prouvent à chaque fois, lors des réunions de la congrégation...pardon! de la corporation. Ils sont prêts à nous appuyer dans nos efforts, ils sont prêts à écouter nos recommandations et ils sont prêts à profiter de notre expérience. Ils savent que le refus systématique ne sert à rien, ils savent qu'ils ont tout à gagner à suivre...à écouter, pour le moins, ce que nous leur proposons. Les faits nous prouvent, finalement, que le parti de la sagesse a toujours raison. Comment peut-on croire que l'expérience n'a plus sa raison d'être? Je suis convaincu que c'est encore, et ce le sera toujours, à nous d'éduquer les jeunes. Nulle autre théorie ne pourra remplacer notre expérience." DE NOUVEAU, LA PHOTO DU DIRECTEUR.

SIMON:- (en arrêtant le magnétophone) Ba, be, bi, bo, bu.

GUY:- La réalité est plus complexe qu'il ne veut le laisser paraître. Il semble oublier, ou il ne le sait pas, que les étudiants se foutent éperdument de son expérience et de ses recommandations.

MARC:- Ils n'en sont pas plus intelligents.

SIMON:- Peut-être pas, mais peut-être aussi que oui. Je sais que le refus systématique n'a jamais rien réglé, mais le dirigisme systématique non plus.

EVELYNE:- Ce n'est pas du dirigisme que de faire profiter les jeunes de son expérience.

CLAUDE:- Je crois qu'il ne faut plus employer ce mot d'expérience. Il a été trop galvaudé. Il vaut mieux, quelquefois, faire tout comme, mais ne pas nommer ce que l'on fait.

SIMON:- Je n'aime pas davantage cette position. Elle est bien de toi, d'ailleurs. Changer la forme, mais rester...dans la vase.

CLAUDE:- Dans la vase!

SIMON:- Ah! Dans ce que tu voudras! Dans la même ligne de pensée, de toute façon.

GUY:- Ce que vous pouvez être ennuyeux! (A Simon) Tu m'ennuies avec toutes ces histoires. Que veux-tu à la fin?

SIMON:- Je n'ai jamais dit que c'était drôle. Et je ne sais pas plus que vous ce que je veux exactement. J'en veux justement aux gens qui se targuent de tout savoir et ne veulent rien apprendre des événements et des gens. Nous ne pouvons plus raisonner ainsi vis-à-vis les étudiants, si nous voulons vraiment mettre en oeuvre des "réformes".

Si nous offrons à un étudiant une multitude d'options, si nous l'obligeons à inventorier ses goûts de façon précise et calculée, dès qu'il a dix ou douze ans, nous ne pouvons pas, par ailleurs, lui imposer une seule solution administrative ou disciplinaire et l'obliger à garder le rang.

EVELYNE:- Tu n'es pas le premier à la dire. Mais as-tu pensé à la perte de temps que cela représente, tout discuter avec les étudiants?

SIMON:- Quant à cela, préparer un cours est aussi une perte de temps. Pourquoi ne pas le faire préparer par les élèves?

MARC:- Ils devraient eux aussi le préparer.

SIMON:- Oui, je le sais bien, mais ils pourraient très bien le pré-

parer seuls, pour épargner une perte de temps au pauvre professeur.

EVELYNE:- ~~xxxxxx~~ Préparer un cours n'est pas une perte de temps.

SIMON:- Ce n'est pas alors une perte de temps d'offrir aux élèves dans le domaine de leur façon de vivre, pour ne pas employer le mot de discipline, les mêmes exigences que sur le plan académique: des choix nombreux, des décisions qui puissent être prises de façon individuelle ou collective. Il faudrait évidemment leur donner une aide efficace, comme sur le plan pédagogique; je dis bien de l'aide, pas une autorité hiérarchique.

Nous nous plaignons de ne pouvoir donner l'éducation d'antan, nous nous plaignons même, et souvent avec raison, qu'ils n'ont aucune éducation. Alors, je crois qu'un nouveau mode d'éducation serait de les mettre au courant de tout, de les faire participer à tout et de leur demander de partager les décisions sur tout.

Voilà un programme qui fera peur aux toqués de la responsabilité, comme s'il n'y avait qu'eux qui pouvaient être responsables! Ils ont peut-être peur de prendre sur eux des décisions prises, avec eux, par une collectivité qui a subi leur éducation.

MARC:- Décidément, ce soir, toi! As-tu pensé qu'en général nos élèves ne seront ici que deux ans, qu'il faudra tous les ans les mettre au courant de tous les rouages de l'administration?

SIMON:- Quand j'étais jeune, ils me mettaient tous les ans au courant du règlement et c'était en plus une édition critique et commentée dont toutes les tranches paraissaient chaque semaine, pendant un mois ou deux, du haut de la tribune du surveillant. Ils n'avaient pas peur de s'expliquer à cette époque; ils pensaient davantage à travailler devant nous qu'à l'abri du gouvernement: ils lui baiseraient les fesses au gouvernement.

EVELYNE:- Simon!

SIMON:- Tu n'as jamais fait ça à quelqu'un, Evelyne?

EVELYNE:- Tu dis souvent que l'amour sublime tout.

SIMON:- C'est vrai et je le crois toujours. Mais pas la bassesse.

MARC:- Mais tu fais des procès d'intention à tout le monde! Je commence à en avoir marre. (Il est réellement emporté.)

SIMON:- Je leur fais un procès d'abstention.

MARC:- A boire!

CLAUDE:- Que devenons-nous, les professeurs, dans tous ces beaux raisonnements?

GUY:- Les esclaves de nos élèves!

SIMON:- J'ai pensé à vous, n'ayez crainte.

GUY:- A toi, aussi, par le fait même.

SIMON:- Oui, évidemment. Mais pour combien de temps encore serai-je professeur? Quel métier désolant!

CLAUDE:- Oui, oui, nous savons. Que fais-tu des professeurs?

SIMON:- Un professeur étudie pour enseigner à des étudiants; on enseigne à des étudiants dans un collège; qui peut enseigner à des étudiants, si ce n'est celui qui a étudié pour enseigner à des étudiants? Alors, ceux qui peuvent enseigner à des étudiants seront

les principaux dirigeants de ces collèges où l'on enseigne à des étudiants. Aurait-on l'idée de laisser la direction d'un hôpital aux parents des patients, aux anciens patients ou aux payeurs de taxe?

MARC:- Un professeur n'est pas un administrateur.

SIMON:- Il embauche des gens pour l'aider et ces gens restent des aides et non des boulets qu'il faut trafner. Il faut aussi tout expliquer à nos dirigeants actuels, vous savez, et pourquoi? Pour nous donner l'illusion d'être démocratiques, de faire participer le peuple à notre belle oeuvre et risquer que les élèves et les professeurs soient à la merci d'une marotte d'un élu gouvernemental. Nous avons assez des nôtres, Non?

GUY:- Tu reconnais au moins que nous en avons.

SIMON:- Oui, nous en avons. J'en ai moi aussi et je vous propose d'adopter celle que j'ai présentement: écrire une lettre à la corporation.

MARC:- Pourquoi?

SIMON:- Pour dire à ses membres que nous n'acceptons pas les idées contenues dans le discours du directeur.

MARC:- Plutôt, que nous n'acceptons pas "toutes" ses idées. Car tu ne peux pas dire que tout y est à condamner.

CLAUDE:- Il semble que, pour toi, il n'y ait pas grand-chose à condamner. Peut-être rien?

MARC:- Bah! Moi aussi, je trouve qu'il a un peu trop parlé de lui et qu'il ne connaît pas assez le milieu étudiant.

EVELYNE:- Vaut-il la peine d'ameuter la corporation pour cela?

SIMON:- Il ne s'agit d'"ameuter" la corporation. "Ameuter" quelqu'un ou les membres d'un groupe et lui faire connaître sa pensée sur un sujet, cela me paraît deux façons d'agir bien différentes.

GUY:- Dans cette lettre, te contenterais-tu de te désolidariser des idées du directeur?

SIMON:- Non. Il faut apporter des éléments positifs, énoncer nos propres idées: réfuter le concept de "masse", exiger une collaboration efficace, de tous les instants, entre étudiants, professeurs et dirigeants, refuser les nominations gouvernementales et exiger le choix de tous les titulaires par mode d'élection, démontrer, avant de l'exiger, que l'éducation des étudiants doit se faire d'abord par l'instruction qu'ils reçoivent et qu'ils se donnent et aussi par leur participation active à la gestion de leur vie propre - un étudiant est capable de gérer son propre budget, une collectivité

d'étudiants devrait être capable de participer à la gestion d'un budget commun -, et finalement, ce serait le bouquet, exiger de la corporation qu'elle vote sa dissolution.

EVELYNE:- Tu n'y vas pas de main morte!

GUY:- Tout cela n'est pas très clair dans mon esprit, mais la ligne générale me plaît.

SIMON:- Il est évident que nous ne pouvons pas tout préciser en quelques minutes. Je ne fais que poser des jalons et je ne suis pas le premier à le faire.

CLAUDE:- Supposons que les étudiants obtiennent ce que tu préconises: une fois qu'ils seront à l'université ou sur le marché de travail, tu ne penses pas qu'ils se trouveront un peu désorientés et un peu aigris de ne pas retrouver les mêmes formes de participation?

EVELYNE:- Ils n'en trouveront pas du tout.

MARC:- Ce serait les préparer à une société qui n'existe pas et ils nous le reprocheraient.

SIMON:- Nous les aurions alors mal préparés à transformer la société.

MARC:- Si tu veux changer le monde, maintenant, c'est une autre affaire.

SIMON:- Alors? Comme dit Marc, essayons-nous de changer le monde ou non?

CLAUDE:- Qu'est-ce que cela donnerait? On nous craindrait un peu pendant un mois ou deux et tout rentrerait dans l'ordre.

MARC:- On créerait une commission. (Rires)

SIMON:- (à Marc) Si tu penses que ça ne changerait rien du côté de la corporation, es-tu pourtant d'accord avec ces idées?

MARC:- Tout ne va pas si mal actuellement et un autre changement ne réglerait rien.

EVELYNE:- Moi, j'ai là une preuve de plus que les hommes sont plus rêveurs que les femmes.

SIMON:- Tu ne veux donc pas rêver avec moi?

EVELYNE:- Simon, il faut être pratique dans la vie. Savoir que tout ce remue-ménage aurait des effets positifs, je serais sûrement avec toi. Mais je doute des effets positifs de telles idées. Il y a des gens qui sont payés pour penser à l'évolution que doit connaître l'éducation. Comment veux-tu que nous, pauvres petits professeurs, nous puissions faire quoi que ce soit? Nous n'avons aucun moyen de pression.

SIMON:- Oui, en effet, nous n'avons que des idées.

CLAUDE:- Et il faut être sûr que nos idées ne soient pas saugrenues...

LA PHOTO DU DIRECTEUR DISPARAIT DE L'ECRAN. SIMON FAIT UN SIGNE AUX SERVITEURS. ILS PRENNENT LES VERRES DES MAINS DE CHACUN. ON SE REGARDE, L'AIR ETONNE. ON N'OSE SE RECRIER. LES SERVITEURS LAISSENT LEHXXLXTEXMXXLLXENDREIXEUXILEXXLXXIXENTXEXRISLXXEXREMIEREXFEIXEMPOR- TENT LES PLATEAUX.

SIMON:- (d'une voix sèche) J'ai sûrement trop bu. Et vous aussi.

GUY:- L'alcool épaissit l'esprit, sans doute.

MARC:- Il y en a qui en deviennent "épais"...

EVELYNE:- Tu ne m'en veux pas, mon petit Simon?

CLAUDE:- Tiens, Simon veut se faire consoler, maintenant.

EVELYNE:- (à Claude) Claude est jaloux?

CLAUDE:- Oh! non. D'ailleurs, je ne pense plus qu'à aller me coucher.

SIMON:- La nuit... Il ne faut rêver que la nuit. L'habitude m'a appris que les rêves faits la nuit, finissent toujours par finir. Je rêve rarement éveillé: je croyais donc que c'était possible.

MARC:- Il devient romantique! Les révolutions ne te font pas.

SIMON:- J'aime aussi le calme et le silence. Je te l'assure.

MARC:- C'est une invitation à nous en aller?

SIMON:- Oh! non. Je serais mal à l'aise que vous partiez tout de suite. Non, il me plaisait, tout à coup, de dire ces mots: le calme, la nuit, le silence. Les mots ne trahissent pas; ils m'apprennent souvent plus que je ne sais déjà, par le seul fait de les dire ou de les écrire. C'est sans doute pourquoi je ne pourrai jamais être canadien comme d'autres l'entendent: j'aime les mots, je les aime droits, entiers; j'aime qu'ils sonnent avec les sons qui leur appartiennent; la pluie ne devient boue que mélangée à la terre et je préfère la pluie quand elle est encore de l'eau qui glisse sur mon visage, quand elle est encore pluie. J'aime garder les mots comme ils sont nés.

Et qu'est-ce que je vous raconte!

GUY:- Je suis assez d'accord avec ce que tu dis.

MARC:- C'est pas mal du tout, mais ça ne veut pas dire grand-chose.

SIMON:- Les mots ne veulent rien dire, ils existent.

CLAUDE:- Tu sens le structuralisme...

SIMON:- Les mots n'ont attendu personne pour exister. (à Mars) Pourquoi vouloir toujours trouver une raison aux choses? Le simple fait que les mots puissent traduire ce que je ressens ou ce que tu ressens, leur donne une raison d'exister.

MARC:- Il faut tout de même qu'ils correspondent à quelque chose. Tu as dit que tu aimais dire certains mots...

SIMON:- ...oui, le calme, la nuit...

MARC:- ...après, tu as dit qu'ils t'inspiraient confiance, pour ensuite tout délayer dans la pluie, la boue. Tout cela rime à quoi?

SIMON:- J'aime les mots, le son des mots et je n'aime pas qu'on les triture, parce qu'alors ils ne répondent plus de rien. Si le mot n'était plus qu'un instrument, on pourrait en faire ce qu'on veut, acheter du pain ou des écrous, mais s'il est une force, une entité à lui seul, et si on le défigure, il n'y a plus aucun moyen d'identification possible, car comment se retrouver si on brouille les quelques pistes qui nous ont été données?

CLAUDE:- Il y a peut-être des forces extérieures, je dirais même des forces ennemies qui nous y ont forcés. On ne peut souvent rien contre un envahisseur, surtout subreptice.

GUY:- Oh! je t'en prie, ne mêle pas la politique à tout ça.

CLAUDE:- L'homme vit dans un pays et vivre dans un pays a toujours des implications politiques.

SIMON:- Mais si nous nous en tenions, ce soir...

EVELYNE:- ...tu pourrais dire la nuit, il est ~~xxxx~~une heure du matin. Et tu retrouverais le mot de la nuit dans ta bouche...

SIMON:- Le mot de quelle nuit? Il y a la nuit qui dit le temps de la nuit et il y a la nuit qui met la nuit au monde, seulement elle et rien d'autre...Ah! ba, be, bi, bo, bu...Alors, si nous nous en tenions, cette nuit, à ce qui est en nous et qui doit nécessairement être dit, ne pourrions-nous pas, demain, mieux dire ce que tout un

pays renferme? Dès que vous mettez tous nos problèmes d'identification et de tout ce que vous voudrez sur le plan politique, vous m'arrachez encore un morceau d'humanité que je ne sais plus où placer. Il faut toujours penser au plan de la nation et je ne sais plus où je suis dans tout cela.

MARC:- En effet, ce n'est pas clair ton affaire!

SIMON:- Oui, et j'en suis conscient. Mais je sais aussi qu'il est d'abord beaucoup plus important de se dire soi-même que de toujours parler au nom de ses compatriotes qui eux ne savent même pas qui ils sont. Il est évident que je retarde, mais je préfère arriver au bout de la route avec tous mes morceaux. Savez-vous qu'une des premières fois où j'ai été vraiment heureux d'être moi...

MARC:- ...il a sûrement fallu tout un événement!

SIMON:-...c'est quand j'ai pu retenir ma honte de parler à haute voix, <sup>de chanter</sup> même s'il n'y avait personne. J'étais en pleine montagne...

MARC:- Tu oublies que maintenant tu n'es pas seul. Sais-tu que tu parles seul depuis un bon moment? Je crois que pas une fois, durant toute la soirée, on a pu parler de ce qu'on voulait.

SIMON:- (visiblement stupéfait) Mais..Vraiment, je t'ai empêché de parler?

GUY:- Marc! Tu es sérieux?

MARC:- J'exagère peut-être. Evidemment, j'ai parlé moi aussi, comme tout le monde. Mais je remarque que Simon a aiguillé continuellement la conversation vers ce qu'il voulait bien.

CLAUDE:- C'est le devoir de tout maître de maison!

EVELYNE:- Et Simon s'en tire très bien, parce qu'il ~~adore~~ cela.

SIMON:- J'adore cela...Peut-être. Mais ce n'est pas par parti-pris, je vous assure. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le.

GUY:- Au fond, nous t'en voulons peut-être un peu.

SIMON:- Vous m'en "voulez"?

GUY:- Disons: l'ennui avec toi est que tu trouves toujours quelque chose à dire. Généralement, je trouve tes idées amusantes, mais mets-toi à notre place: à nous, les idées ne viennent pas aussi facilement.

CLAUDE:- Mon cher Simon, tu sembles être en train de complexer tout ce beau monde.

MARC:- Remarquer qu'il parle beaucoup, n'est pas un complexe.

SIMON:- Vous avez sans doute raison...Je ne sais plus quoi dire. Je pense que là, vous allez pouvoir placer un mot. Je me tais.

EVELYNE:- Mais non! Si Marc a quelque chose à dire, il le dira bien un jour. Qu'allais-tu dire?

SIMON:- Je ne sais plus.

EVELYNE:- Tu allais parler de la montagne.

MARC:- Et tu étais seul...

SIMON:- Oui, seul. Je le voulais, cette fois-là.

CLAUDE:- Tu te réduis toi-même à la solitude, si tu parles continuellement et si tu n'écoutes jamais les gens autour de toi.

SIMON:- Vous y verrez peut-être un subterfuge ou une porte de sortie, mais j'étais...blessé, j'étais mal à l'aise de voir que nous ne pouvions nous entendre sur un même sujet tous les cinq. Je vous rappelais cette histoire d'enfance, pour qu'il se crée une collaboration entre nous. Cet espoir n'était pas très défini, mais présentement je suis sûr de ce que je voulais: que nous puissions vibrer sur la même longueur d'onde. Evidemment, vous n'étiez pas avec moi à ce moment-là - j'avais 15 ans, 16 ans -, mais je crois que tous nous ressentons quelque chose devant notre pays, devant

l'hiver et ce que je...voulais vous raconter se passe durant l'hiver.

MARC:- Ce serait sûrement une collaboration dont tu serais le centre, dont tu serais la "partance".

SIMON:- (avec un peu d'emportement) Oui. Et après? Qui y a pensé? Qui m'offre autre chose? Qui a assez d'assurance pour espérer nous entraîner tous, quitte à se tromper? Il faut qu'au moins une personne soit sûre d'elle, pour qu'une collaboration existe quelque part.

CLAUDE:- Tu ne jouerais pas un peu le jeu du directeur, en ce moment? Il n'a pas le monopole du monolithisme, je crois...

SIMON:- (plus calme) Ce semble peut-être en contradiction avec ce que j'ai dit sur la participation des étudiants et des professeurs. Mais ce n'est qu'en apparence. Collaboration ne veut pas dire faire taire les gens qui ont des idées, mais les laisser parler et, à la fin, une idée donne naissance à une autre. Le premier qui a parlé doit savoir se retirer et se taire au bon moment.

MARC:- C'est là le hic.

SIMON:- Oui, c'est là le hic, comme tu dis, parce qu'il y en a qui ne savent pas sciemment ce qu'ils devraient dire et qui parlent toujours au mauvais moment.

Ah! me taire, me taire et ne plus songer qu'à la neige, à la nuit, au soleil. Je vous aime à travers la neige; la neige sur les branches, la neige partout et le silence pour m'entendre dire que je vous aime tous, même si j'en suis incapable.

A CE MOMENT, L'INTENSITE DE LA LUMIERE DIMINUE JUSQU'AU NOIR COMPLET. ON ENTEND ALORS LE DEUXIEME MOUVEMENT DE LA SYMPHONIE NO 39 DE MOZART. DES PHOTOS DE PAYSAGES SOUS LA NEIGE APPARAÎTONT D'ABORD. ENSUITE, ON VOIT UN FILM, AVEC LES MEMES THEMES, SUR UN ECRAN QUI DEVRAIT, SI POSSIBLE, COUVRIR TOUT LE POURTOUR DE LA SCENE.

DEUX MOMENTS DE PARTICULIERE INTENSITE: AUX DEUX TEMPS FORTS DU MOUVEMENT, D'ABORD, UN PAYSAGE SOUS LE SOLEIL, ENSUITE, UN COUCHER DE SOLEIL SUR LE MEME PAYSAGE.

ON POURRAIT ENTREVOIR LE VISAGE D'UN ADOLESCENT, CELUI DE SIMON PLUS JEUNE.

QUAND LA MUSIQUE ET LE FILM ARRIVENT A LEUR FIN:

SIMON:- J'avais quinze ans.

LA DERNIERE IMAGE DU FILM RESTERA FIXE PENDANT UN ASSEZ LONG MOMENT. ELLE DISPARAÎTRA PARTIE PAR PARTIE DURANT LE MONOLOGUE DE SIMON. IL FAUDRAIT QUE LE TEXTE PRENNE REELLEMENT LE PAS SUR

L'IMAGE OU, PLUTÔT, QUE LA SITUATION DRAMATIQUE PRENNE LE PAS SUR L'IMAGE.

J'étais parti seul. Je n'avais téléphoné à aucun ami. J'ai toujours eu peur d'un refus.

Il fallait que je sois seul.

J'ai suivi un chemin que nous prenions souvent, l'été, pour nous rendre à un ruisseau. C'était loin du village. Assez loin pour qu'il me plaise d'y aller. Je reculais l'échéance. Je ne serais seul qu'à cet endroit où je me rappelais une pente adorablement douce, commençant sous les arbres, se parsemant au milieu d'une clairière qui s'achevait parmi d'autres arbres, aux troncs serrés, emmêlés de broussailles. Encore plus bas, il y avait le ruisseau.

Il faut longtemps pour être seul.

J'ai passé, j'ai longé des clôtures, j'ai marqué et possédé la neige des champs, la neige des chemins. Je glissais mon visage dans un vent bleu, déversé par un ciel, un ciel que mon regard poursuivait et cherchait désespérément à toucher, tant sa lumière le rendait fuyant. Je suivais le soleil sur la neige, sur les glacons des clôtures, sur aucun nuage; je le suivais sur les sapins qui bordaient les sentiers.

J'arrivai là où je devais. J'étais seul.

La neige et moi. La neige qui liait amitié, une amitié amoureuse, possessive, avec les longues branches, épaisses, des sapins. Les épinettes étaient bleues. Derrière les arbres nus, des cyprès se cachaient.

J'eus envie de crier, de chanter. La blancheur des arbres couverts de neige, le vert des branches aux reflets noirs et mystérieux dans la clarté sèche et froide de l'air, le vert des branches où brillaient leurs aiguilles, tout m'incitait à la couleur, à la lumière, à sortir de l'ombre, d'une gangue que j'ai brisée...brisée, en chantant je ne sais quel air d'opéra. La peur de voir survenir quelqu'un s'est évanouie dans la moiteur et le velours nacré de la neige. J'avais l'air idiot, au pied de trois hautes épinettes.

Mais il n'y aurait eu qu'un imbécile pour rire de moi. J'avais eu le courage - pour moi, c'en était un - d'exprimer ce que je sentais. J'ai appris ce jour-là que le bonheur existait: il fallait lui enlever des chaînes. De force. La neige avait joué gagnante.

UN SILENCE.

EVELYNE:- Je l'ai déjà raconté à Marc, je crois.

MARC:- Tes amours dans la neige?

EVELYNE:- Oui, si tu veux: mes amours dans la neige. La neige ne m'a pas appris le bonheur, à moi. Je trouve cela un peu fort d'ailleurs...

MARC:- Ah! pour ça, moi aussi!

SIMON:- Moi aussi, je trouve cela fort. Mais j'ai été heureux à ce moment-là. Que voulez-vous que je vous dise de plus?

EVELYNE:- Moi, j'ai aimé le visage d'un garçon pour la première fois, en hiver.

J'ai toujours aimé jouer avec les garçons. Mais je ne savais pas encore le plaisir de regarder leur visage.

CLAUDE:- Evelyne, tais-toi, regarde nous: tu seras heureuse!

EVELYNE:- Je parle des garçons qui sont beaux. Et le fils du voisin de chez moi, était beau.

Une fois, il était environ cinq heures du soir, nous revînions tous les deux de l'étude et il m'a demandé si on m'avait déjà enterrée dans la neige. Je lui ai dit qu'il était fou, que je n'avais jamais été morte. Il m'a répondu: "On peut se faire enterrer vivant".

"Vivant, dans la neige? Et on ne meurt pas?"

"Mais non! L'autre jour, je suis resté dix minutes dans la neige!"

Je n'ai pas eu le temps ~~auxrépondre~~ d'en savoir plus, j'entends encore ma mère qui m'appelle pour aller l'aider. Elle n'aimait pas le fils du voisin: son père et les frères de sa mère étaient des ivrognes qui n'avaient jamais voulu travailler; Et Eric allait sûrement me causer du mal. Elle m'en parlait tous les soirs. Alors, je me suis mise à courir et j'ai dit à Eric: "Demain, c'est samedi. Je t'attends à neuf heures!"

GUY:- Le revois-tu encore, cet Eric?

EVELYNE:- Ma mère l'a tellement dit qu'il est devenu ivrogne, lui aussi.

Le lendemain, il faisait beau soleil. La neige était aveuglante. Je sors. Eric était là. Il m'attendait. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux.

Je lui demande où nous allons. Il me prend par la main et m'amène chez lui, en arrière de la maison. Il ne disait pas un mot et moi, je ne disais pas un mot. On m'aurait conduite à la mort, je n'aurais pas été plus troublée...ou plus sérieuse.

Il prit une pelle et il traça un grand carré, un grand carré où personne n'avait marché. Il y avait seulement la neige qui

Moi, dans la neige, je vois toujours le visage d'un garçon... J'ai aimé,  
pour la première fois, les visages des garçons, en hiver.

GUY

C'est donc ça, tes amours



*Je me souviens de toi, je me  
souviens de quand j'ai aimé  
j'ai aimé. Pourquoi est-ce  
toujours été toi ?  
Pourquoi est-ce toi ?  
C'est donc ça, tes amours*

*Ami : Moi, dans la neige, j'ai vu  
toujours le visage d'un garçon  
J'ai aimé le visage d'un garçon  
Pour la première fois, en hiver  
C'est donc ça, tes amours*

*Enlève : Moi, dans la neige, j'ai vu  
toujours le visage d'un garçon  
J'ai aimé le visage d'un garçon  
Pour la première fois, en hiver  
C'est donc ça, tes amours*

*Guy :*

brillait. Il sauta au milieu du carré et s'est mis à creuser avec ses mains un grand trou dans la neige. Moi, j'étais à genoux; assise sur mes talons, je le regardais, je regardais le grand carré tout blanc, je regardais le trou où j'allais être enterrée, je regardais la neige qui allait entrer dans mes yeux, mon nez, mes oreilles, qui allait m'enfoncer dans la terre. Je me suis mise à pleurer, lentement. Il m'a regardée attentivement, le visage grave, et il s'est remis à enlever la neige, mais beaucoup plus calmement, avec des gestes mesurés. Il s'arrêtait, me regardait encore et, à chaque fois, il prenait de plus en plus de temps à achever son ouvrage: le trou devenait rectangle, le rectangle n'était jamais assez long, jamais assez large, la neige qu'il rejetait allait trop loin, il la ramenait sur les bords de cette fosse qui devenait comme un défilé au milieu de hautes montagnes blanches.

Quand il eut fini, il m'a regardée encore, s'allongea sur le ventre à cet endroit qu'il venait de creuser et il est resté là longtemps. J'avais froid, je ne pleurais plus. J'étais figée.

Il me prit la main et me dit de sauter là où il était: il ne fallait pas marcher dans le carré qu'il avait tracé tout autour. Je sautai, comme s'il n'y avait plus rien d'autre à faire. Il me fit aussitôt coucher sur le dos et me dit de m'enterrer moi-même, d'enterrer mes jambes, mon corps, ...mon visage. Il allait recouvrir mes bras.

Nerveusement, je couvrais de neige mes jambes, pendant que lui, de l'autre côté du carré, debout, les mains sur les hanches, me regardait. Avant de jeter de la neige sur mes yeux, je risquai un regard sur lui; il se détourna aussitôt, pour regarder le ciel, le soleil. Il a regardé ailleurs.

Je ne bougeais plus, je sentais la neige chaude couler sur mes joues, dans mon cou; je savais qu'il continuait à me couvrir de neige. Tout à coup, j'eus peur et j'ouvris les yeux: c'était grand, tout un espace blanc, lumineux, où régnait une douce moiteur. J'entendais la neige qui tombait toujours sur moi; j'ai tout à coup pensé à des pieds et des pieds de neige au-dessus de moi, je voulus me soulever, mais j'ai entendu, comme dans un rêve, Eric me dire: "Tu es toute blanche. On ne sait plus que tu es là. Tu es changée en neige, tu sais, la neige qui est bombée, hier soir. Reste là, je reviens. Dans deux minutes."

J'ai entendu ses pas qui s'éloignaient. J'eus à peine le temps de craindre je ne sais quoi, il revint en courant, me prit

par les bras, me souleva et j'ai vu à travers des ruisseaux de neige et de soleil, ses yeux, son nez, sa bouche, ses cheveux que je sentais sur mes lèvres; il s'était accroupi et se tenait contre moi. Nous sommes restés là longtemps. Je ne voyais plus que deux yeux sombres, traversés de neige, qui m'émerveillaient.

SIMON:- Et pourquoi veut-on que l'hiver soit inhumain?

MARC:- La même chose aurait pu arriver à Evelyne sur une plage de la Californie et ça aurait été mieux, parce que toutes ces histoires d'hiver ont un air de linceul, un air de mort.

SIMON:- Vivre, c'est s'habituer à l'idée de la mort. Tant mieux si l'hiver nous y aide.

MARC:- Tout ça, c'est de la littérature. L'hiver a du bon, parce qu'on peut y faire du sport. Quand j'étais jeune, je n'aimais rien autant que glisser en traine sauvage. Et comme j'avais la plus belle traine sauvage du "bout", toutes les filles voulaient l'essayer. J'ai eu tellement de femmes dans ma jeunesse, que j'en ai eu assez et je suis rentré chez les curés!

CLAUDE:- S'il suffisait de faire de la traine sauvage, pour avoir des filles, j'en connais qui passeraient leur temps à en faire.

MARC:- Pour moi, c'était formidable. Mais de là à presque m'évanouir en parlant de l'hiver, il y a une marge!

CLAUDE:- L'hiver semblait tout de même assez amusant pour vous. J'ai toujours détesté l'hiver. Je devais rester dans la maison, avec ma mère. J'avais déjà eu la grippe un hiver, alors, je ne pouvais jamais jouer à l'extérieur, quand il faisait froid. Je m'installais à la fenêtre et je regardais les autres s'amuser. Maman me disait que je la remercierais plus tard de m'avoir épargné des maladies. Je n'ai pas été trop souvent malade, en effet, mais pas plus en santé. Quant aux plaisirs de l'hiver, vous repassez!

GUY:- Qu'est-ce que vous avez tous, avec vos "plaisirs de l'hiver"? J'aimais bien jouer dans la neige, comme j'aime bien aussi me baigner. Je ne fais pas de différence entre les deux.

SIMON:- Mais il y a une différence entre toi qui as fait les deux et un autre garçon qui n'a toujours su que se baigner et pour qui la neige est affaire de sports d'hiver.

Ah! et puis, c'est tout. Sur l'hiver non plus, on ne s'entend pas.

GUY:- Qu'as-tu, ce soir, à tellement vouloir que nous nous entendions? Généralement, tu sembles te passer de notre avis.

SIMON:- Oui, généralement, je peux donner l'impression de me passer de

votre avis et je crois que je me passe à peu près toujours de votre avis. Ce soir, c'est différent. Vous devriez en être contents.  
MARC:- Tu peux au moins te dire que beaucoup de monde était d'accord pour fumer du haschich. J'aurais peut-être même succombé à la tentation finalement.

SIMON:- Oui, ce haschich, l'occasion est ratée. J'avoue que cela m'énervait.

CLAUDE:- Là aussi, nous étions d'accord: nous étions tous nerveux, même Marc l'était, lui qui ne voulait pas en fumer.

MARC: + Tu comprends, ce n'est pas tous les jours qu'un curé se sent dans l'illégalité...

SIMON:- Vous allez trouver cela idiot, mais hier soir, j'ai vu un film qui m'a forcé à me poser des questions.

CLAUDE:- Pas "les Fraises sauvages" ? Je l'ai vu, hier soir.

SIMON:- Oui, "les Fraises sauvages". C'est à cause de ce film que j'aurais aimé trouver un terrain d'entente avec vous. J'ai pris conscience de certaines choses en le voyant et j'aurais voulu découvrir le contraire, ce soir, me prouver que je pouvais partager des idées.

CLAUDE:- Moi, je n'ai pas la manie de "prendre conscience", en voyant des films; je me suis contenté de trouver ce film très beau. Tu l'as vu, Evelynne?

EVELYNE:- Non. Je me suis couchée tôt, hier soir.

CLAUDE:- Il y avait des images admirables, surtout lors des rétrospectives: il revoyait son enfance, la maison où il passait l'été avec sa famille, une maison fantastique, toute blanche, au milieu d'arbres. Je ne sais pas...où cet envoûtement résidait, peut-être dans le mélange de la réalité et du rêve: il rêvait sa propre mort...

EVELYNE:- (poliment) Qui ça, "il"?

CLAUDE:- Le personnage principal. (Il se met à raconter d'une façon

professorale) Il est médecin et, à l'occasion du cinquantenaire de son doctorat, il doit se rendre dans une autre ville. Lors du voyage qu'il fait en auto avec sa belle-fille, il se rend compte qu'il n'a sans doute jamais aimé les siens.

SIMON:- Il apprend surtout, je crois, que les siens ne l'aiment pas, que son fils ne l'aime pas.

CLAUDE:- Oui, aussi. Et, tout au long du film, il revoit son enfance et ses premières amours, les vacances qu'il passait dans cette maison dont je te parlais - c'est là d'ailleurs qu'on le voit cueillir des fraises sauvages d'où le titre du film--.

SIMON:- Curieusement, je me revoyais dans ce personnage. C'était

moi un peu que j'entendais parler, que je voyais vivre.

EVELYNE:- Tu crois que les gens ne t'aiment pas?

SIMON:- Oui et non, mais surtout que je n'aime pas assez les gens.

MARC:- C'est peut-être vrai, cela. Oui.

SIMON:- J'en suis d'autant plus troublé, maintenant que tu viens de le dire. Mais ce vieillard, dans le film, on le voyait sous un faux visage; il en est peut-être responsable, mais...vous voyez, cet homme est médecin et, durant le voyage qu'il fait, il arrête chez un garagiste qui habite le village où il a déjà pratiqué la médecine. Voilà que le garagiste ne veut pas qu'il paie l'essence, il l'invite au baptême de son prochain enfant, il lui parle de tout le regret qu'on a de lui au village. Il est donc aimé en tant que professionnel, il est aimé dans son travail, dans ce qu'il fait. Sa famille lui reproche plutôt ce qu'il dit ou ne dit pas, sa façon assez rigide de la traiter.

Je me souviens aussi qu'il acceptait facilement les jeunes autour de lui: il en fait monter dans sa voiture, sans récriminer si deux garçons se cachent et se servent d'une jeune fille pour faire de l'auto-stop. Et ces jeunes apprennent à l'aimer: ils tiennent même à assister à la cérémonie en son honneur.

Je crois qu'après tout, il aimait les gens.

GUY:- Donc, si on croit finalement que tu ne nous aimes pas, dans le fond, tu nous aimes?

CLAUDE:- (ironique) Je croirais plutôt qu'il veut nous dire que nous ne l'aimons pas et qu'il ne mérite pas cela, parce que, lui, il nous aime. C'est bien compliqué, en effet...

MARC:- D'ailleurs, toi, c'est toujours pareil. Tu nous racontes des films...

SIMON:-...ce n'est pas moi qui vous l'ai raconté.

CLAUDE:- Qui en a parlé le premier?

SIMON:- D'accord, c'est moi. Mais je ne l'ai pas raconté.

MARC:- Disons que tu vois des films et que tu aimes t'y retrouver. En général, tu te vois dans le personnage principal, tu trouves le beau rôle, quoi! Tu prends tout ce qui s'applique à toi, même les pires défauts, et tu prends la peine de nous le dire. Pourquoi? Pour en tirer une certaine gloriole, je crois.

SIMON:- Il n'y a pas de vanité là-dedans.

MARC:- Un instant, je n'ai pas terminé. Tu préfères te mettre tous les péchés du monde sur le dos, avant que nous, nous le fassions. Ainsi, nous ne pouvons plus te dire quoi que ce soit, tu as déjà tout dit, tout avoué. Nous ne pouvons plus te dire que tu n'aimes pas les gens qui t'entourent, ni que tu penses trop à toi-même, nous savons déjà que tu le sais, que tu en es douloureusement conscient, que tu t'attends même, tout contrit, à nous l'entendre dire. Alors, nous n'avons plus qu'à nous taire, sidérés devant l'acuité de ta conscience. Tu joues à l'homme rationnel, tu veux que nous sachions jusqu'à quel point tu te connais. A quoi cela te mène, veux-tu bien me le dire?

SIMON:- A rien, à ce que je vois.

EVELYNE:- Tu aimes tellement t'accuser de tout, que tu dois avoir un complexe de culpabilité ou bien tu veux que nous te disions: "Mais non, mais non, tu n'es pas si mauvais que cela"?

SIMON:- Quand je me reconnais dans des personnages ou des situations, au cinéma, au théâtre, dans des romans, j'en fais part à des amis, à des gens, parce que ça me fait plaisir, je l'avoue, de me retrouver dans ces situations ou ces personnages et je veux que vous participiez à mon plaisir.

GUY:- Ce n'est pas plutôt pour te rendre intéressant?

MARC:- Tu éprouves un plaisir maladif à être écouté, quand tu joues au lucide, à l'homme inquiet. Enfin, rassure-toi, tout le plaisir est pour toi.

SIMON:- De toute façon, je crois être plus intéressant avec mes aneries que toi avec les tiennes. Tu ne m'as pas dit un mot agréable de la soirée.

CLAUDE:- Combien en as-tu dit, toi?

SIMON:- A lui? Pas un. Nous nous énervons mutuellement et il le sait. Je craignais même de fumer du haschich devant lui; j'aurais toujours eu l'impression qu'il me jouait la comédie.

MARC:- Tiens! Parce que je ne parle pas de moi, je joue la comédie!

SIMON:- Parce que tu n'as rien à dire, tu penses uniquement à jouer avec les idées et les sentiments des autres.

CLAUDE:- Bon! Moi, je commence à m'endormir. Je crois qu'il va ut mieux partir.

MARC:- Simon commence à être fatigué, lui aussi. Il se couche toujours trop tard. Il va falloir surveiller cela.

SIMON:- Je me couche quand je peux. Si tu veux partir, je ne te retiens pas.

EVELYNE:- Mais, Simon, ça ne va pas?

ca = ca

SIMON:- Qu'est-ce que ça peut te faire ce que je pense ou ressens?

EVELYNE:- Je ne voudrais pas que nous nous quittions de cette façon.

SIMON:- Il est impossible de se quitter autrement. Il faut que vous passiez par la porte et moi, je dois vous regarder partir.

EVELYNE:- Simon! Tu n'es pas content de ta soirée?

GUY:- Mais si, il est content. Il va se coucher et demain, il nous téléphonera que tout va bien. Déçu à cause du haschich, sans doute?

SIMON:- Mais non! Qu'est-ce que tu vas chercher là? C'est la vie, c'est tout. Excusez-moi.

MARC:- Alors, mon vieux, bonne nuit! IL LUI TEND LA MAIN, SIMON TEND LA SIENNE, MAIS LA RETIRE AUSSITOT. TOUS SE REGARDENT ET SORTENT, SANS DIRE UN MOT.

LES SERVITEURS EN LÈVREE VIENNENT CHERCHER LES CHAISES. ILS EN LAISSENT UNE. SIMON S'Y ASSEOIT.

SIMON:- (Il s'adresse aux spectateurs)

J'ai envie de faire un monologue, j'ai envie de parler tout seul. Sans oublier que vous êtes tous là, un peu ennuyés, sans doute, de la façon dont s'est terminée cette soirée, cette "réunion d'amis".

On se souvient d'Aristophane - qui se souvient de ceux qui le baillonnaient? - et Aristophane écrivait des parabases pour dire ce qu'il voulait entre deux moments de sa pièce. Je veux, moi aussi, jouer le jeu de la parabase; à la différence que les idées de l'auteur m'indiffèrent passablement, je préfère les miennes.

Vous savez maintenant que je fais un monologue, monologue qui est aussi une parabase; vous savez aussi que la pièce n'est pas terminée. Il faut l'avouer: rien ne disait qu'elle ne l'était pas. Ils attendaient du haschich, ils n'en ont pas eu, ils ont discuté à ne plus savoir quoi inventer et ils sont partis. Il y a moi qui n'est content de personne et de rien. Ce n'est pas gai. Une pièce du théâtre contemporain devrait s'achever ici. Mais cette pièce ne peut pas s'achever ici: je ne le permets pas, car je ne suis pas seulement le collègue de mes collègues et amis. Il fallait donc, absolument, que je dise quelque chose; n'importe quoi, mais quelque chose. Voilà, c'est ce que je fais!

Je vous avouerai que ce monologue a aussi pour but de ne pas vous laisser sur votre faim; en supposant, bien entendu, que vous en ayez une. Je n'ai jamais aimé les pièces qui "tombent", comme je les appelle. Je fais peut-être une concession au théâtre dit bourgeois,

mais Eschyle, Sophocle, Shakespeare, sont-ils bourgeois?

Alors, si ce n'est pas terminé, où en ~~enfin~~ sommes-nous?

Vous avez frappé juste: je ne sais pas où j'en suis.

J'ai des tas d'idées dans la tête; des éclairs d'idées, si vous préférez. Et rien ne se réalise et je ne réalise rien.

Mes amis m'aiment bien, mais il est évident qu'ils me prennent pour un idéaliste qu'il faut calmer avec un sourire. Un sourire fait quelquefois l'effet d'un coup de matraque...

Je me sens comme un jeune révolutionnaire devant un pouvoir idiot qui ne veut pas l'écouter; je suis peut-être aussi ce pouvoir idiot qui refuse d'écouter. Mais on ne me dit rien d'intéressant. Quant à Dieu, il ne m'a jamais parlé. J'ai essayé, naïvement, m'a-t-on dit, mais rien n'y ~~fit~~ fit: il resta coi.

Je vis sans nul doute le drame de l'homme qui se croyait seul intéressant!

Vouloir des changements dans le monde de l'éducation, après tout, c'est idiot: un changement en vaut bien un autre, alors pourquoi vouloir tout changer? Le curé avait raison.

Et je me souviens que je vous ai fait passer de l'éducation à l'hiver. Je trouve ça fort. Je voudrais que tout le monde aime l'hiver. Personne n'est obligé d'aimer l'hiver et on n'est pas moins aimable pour autant.

Je veux que les gens aiment ce que j'aime, voilà! Qu'ils m'aiment aussi, parce que je m'aime bien. C'est une histoire d'amour, en somme, que je vous raconte. Et vaut-il la peine de vous dire que j'aime, quand je doute d'être jamais aimé? On peut aimer les humains, les animaux, les choses, mais nous aiment-ils, eux, même s'ils nous le disent?

Donc, la seule histoire d'amour que je puisse raconter avec la certitude d'être vrai, c'est l'histoire de mon amour pour moi-même.

Je m'aime beaucoup, parce que je ne fais pas confiance aux gens et j'ai mes raisons. ~~J'ai d'ailleurs "dramatisé" l'une de mes raisons.~~ SUITE AU BAS DE PAGE SUIVANTE - APRES

- Je ne l'ai dit à personne: j'écris. ~~LES~~  Des choses qui ne sont pas réalistes du tout, farfelues, démesurées, qui s'écrivent malgré moi.-

La pièce que vous allez voir, est une vraie pièce, sans écrans, sans déluge d'idées; on pourrait même la jouer toute seule, elle se suffit à elle-même! C'est une grande personne.

ON PEUT  
AUSSI LIRE  
LE TEXTE  
RATURÉ

## ENCADRÉ

Comme vous l'avez lu au bas de la page précédente, Simon Neige tient à dire qu'il écrit.

J'avais pensé rejeter cette introduction à la « vraie pièce », dans la pièce des *Voyages*, mais je trouve intéressant de la garder, tout en soulignant presque à gros traits que je n'y ai pas toujours trouvé de l'intérêt.

Il y en a, au moins, à lire les troublantes hésitations de l'auteur qui ne sait plus comment attirer l'attention sur les faiblesses de son texte, en y ajoutant réalités sur réalités. C'est écrit en toutes lettres tout en haut de la page suivante : « La pièce (...) n'arrivera jamais à l'âge adulte, si on n'y ajoute une troisième réalité : les histoires que j'invente. Il y a donc ma vie, enfin ! quelques heures de ma vie (...) ».

Je dis par la suite que cette comédie est basée sur une expérience personnelle. Je n'en ai aucun souvenir. Je crois qu'on m'a plutôt raconté, un jour, qu'une telle aventure était arrivée, un jour, à quelqu'un de ses connaissances.

Cette comédie qui s'est appelée tour à tour, *Chez le roi*, *Le Roi du bifteck* et, enfin, *Bifteck*, a d'abord été écrite les 26 et 27 mai 1959, et envoyée à un Concours de jeunes auteurs, avant d'être incluse dans *Simon Neige*, sous le titre des *Cuisiniers*. J'ai essayé en vain, en 71 et 72, de la faire éditer dans une revue et je l'ai envoyée aussi à une émission de radio, sans succès.

Dans *Simon Neige*, on pourrait dire qu'elle précise encore plus le nouvel aspect qu'on vient de découvrir chez le personnage de Simon, se dire par le théâtre, quand il dit son envie de faire un monologue. Dans sa pièce, *les Cuisiniers*, c'est l'absurde de la vie qui n'est qu'un bifteck, une sorte de caoutchouc à qui on fait subir moult ignominies, dans le seul but de se moquer, de tromper et de réduire les autres, à un univers sanguinaire (cf. la navette de sang, etc.) On peut aussi y voir une sorte de charge « adolescente » contre le mariage, contre les prêtres, etc.

Mais la pièce dans laquelle je joue actuellement, ne pourra se suffire à elle-même, n'arrivera jamais à l'âge adulte, si on n'y ajoute une troisième réalité: les histoires que j'invente. Il y a donc ma vie, enfin! quelques heures de ma vie; il y a mes souvenirs qui se glissent sur les écrans - ceux des autres aussi, mais ils en ont si peu-; et il y a mes autres vies, celles de mon imagination. La naïveté de ~~xxxviii~~ mes souvenirs, l'ennui de ma vie, la lucidité cruelle de mon regard sur le monde, car le monde n'est pas honnête et ne pense qu'à détruire. Non content d'être déçu par la vie, j'invente des vies qui me disent une triste vie.

C'est une comédie! Elle a comme point de départ un fait banal. L'autre jour, j'étais au restaurant. Je demande un bifteck. Le bifteck n'est pas cuit. Après de longues discussions, on accepte enfin de le rapporter. Deux mois après, j'apprends par l'ami d'un ami de mes amis, quelle sorte de bifteck on m'avait rapportée. J'y ai vu le symbole de la malhonnêteté et j'ai tout arrangé pour que le symbole ait une retombée plus majestueuse que la fin du premier acte que vous venez de voir et une nécessité plus voyante que celle de ce monologue dont vous entendez la fin.

LES SERVITEURS EN LIVREE PLACENT LE DECOUVR POUR "LES CUISINIERS".

J'ai appelé cette pièce: "les Cuisiniers". Un voyage aux cuisines du monde!

Nous sommes dans une salle à manger.

(Les acteurs qui jouent les personnages d'Evelyne, de Guy et de Claude, dans l'acte premier, pourraient jouer, dans "les Cuisiniers", les personnages de la femme, du garçon de table et du client. Il est aussi possible que ce soit d'autres acteurs.)

Des raisons, oui, mais pas très explicites.

De toute façon, je sais que, de tout plaisir, le seul qui puisse réellement compter, est celui de vivre seul et d'envoyer ~~xxxxxix~~ par la poste ce que je veux leur dire/ aux gens. Ils en sont contents, ils en sont émus, ils ont un gage de mon affection pour eux. Et je crois que ma pensée est alors beaucoup plus précise: sur le papier, je dis mieux ce que je veux dire.

Un jour viendra où je n'aurai plus rien à leur dire, je ne me rappellerai plus leur visage, je ne serai plus de ce monde.

Mais si je ne veux plus parler aux gens, je veux pourtant

vivre avec eux: joli paradoxe.

Il vaudrait peut-être la peine de songer à la façon de disparaître. Comment me tuer, comment mourir? Et maintenant, je me vois pris à cacher mon cadavre! Sous l'escalier? Non, dans mon lit. Je suis fatigué, vous êtes fatigués, je vais me coucher.  
(IL FAIT UN SIGNE AUX SERVITEURS) CEUX- CI APPORTENT UN LIT.

Généralement, je dors nu. Mais pour éviter des longueurs inutiles, cette nuit je dormirai tout habillé. D'ailleurs, pour ne rien vous cacher, je devrai me lever dans quelques minutes.  
NOIR .

QUAND LA LUMIERE REVIENT, SIMON EST COUCHE, LES SERVITEURS SONT PARTIS.

SIMON:- Bonsoir!

LES SERVITEURS REVIENNENT .

LES SERVITEURS:- Bonsoir! ET ILS REPARTENT.

LE LIT EST A PEINE VISIBLE, QUAND COMMENCENT À APPARAÎTRE SUR LES ECRANS QUELQUES IMAGES DE LA SOIRÉE QUI S'ENCHAINENT LES UNES AUX AUTRES DANS UN MOUVEMENT DE PLUS EN PLUS RAPIDE, POUR TOUT À COUP DISPARAÎTRE COMPLÈTEMENT.

AU DEBUT BROUILLÉES, POUR ÊTRE DE PLUS EN PLUS CLAIRES, APPARAÎSENT DES IMAGES DE PERSONNES FUMANT DU HASCHICH. ON Y VOIT SIMON, GUY, CLAUDE, EVELYNE ET UN JEUNE GARÇON INCONNU (IL S'AGIT DE CHARLES QUI AUPARAVANT A TELEPHONÉ À SIMON). MARC APPARAÎT AUSSI, MAIS IL NE FUME PAS.

ON ENTEND MARC REPETER: Ne pas fumer de haschich. Défendu par la loi, ma raison. (Il répète cette phrase de façon saccadée et de plus en plus rapidement)

ON NE FUME PLUS. ON VOIT UNE AUTRE SERIE D'IMAGES OÙ LES PERSONNAGES SE DEMANDENT LES UNS AUX AUTRES S'ILS SONT "PARTIS". ON REPOND "NON", "PAS ENCORE", "JE NE SAIS PAS" - ON VOIT SURTOUT LEUR VISAGE-.

GUY:- Ça y est ! Je suis parti!

EVELYNE :- Moi aussi! Aïe! ....c'est drôle...

SIMON:- Non, il faut être triste. Il va arriver quelque chose...

CLAUDE:- Moi, je me sens très bien, tout à fait comme à l'ordinaire. Je me sens comme au-dessus des choses...

CHARLES:- Vous êtes drôles. Vous me faites rire. Vous n'avez jamais eu l'air aussi gentils.

MARC:.. Vous jouez la comédie. Vous vous moquez de moi.

Ridicule! (Il répète ce mot plusieurs fois, d'une façon lancinante)

ILS SE PRECIPITENT SUR LUI. ON LE REVOIT ATTACHE A UNE CHAISE, BAILLONNE.

CHARLES:- Moi, police! Je vous regarde par les fenêtres. Et je ris  
Vous êtes pris comme des rats! Je sauverai la société!

SIMON:- La police?

GUY:- Mais non, mais non, c'est la musique.

COMMENCE UNE MUSIQUE, GENRE "PSYCHEDELIC".

ON VOIT GUY DANSER.

CHARLES:- Le haschich entraîne le relâchement des mœurs. Moi, police! Tous les profs en prison! Etudiants, au...

EVELYNE:- ...boulot!

CHARLES:-...pouvoir...(Son enthousiasme s'est refroidi)

EVELYNE:-. Il vous faudra travailler, tu sais.

CHARLES:- Tu as raison. Oublie ça. Moi, police, pas étudiant .  
Tout le monde en prison!

SIMON:- J'ai fait le rêve d'un pays où toute maison n'était que  
prison. J'ai peur. Je suis seul.

CLAUDE:- (en se promenant) Je suis lucide! Je tiens à ce que vous  
sachiez que je suis lucide. A aucun moment, je n'ai perdu la raison.

SIMON:- Vous êtes loin de moi. Vous me laissez seul.

(Il se met à chanter) Cette idée de jouer sur mon coeur est ineffable. (Il répète quelquefois cette mélodie. Un autre reprend la même mélodie, un ton plus bas ou plus haut. Finalement, tout le monde chante cette phrase à la façon d'un canon. Les voix se font de plus en plus fortes.)

(Au moment où l'intensité des voix est la plus forte, on entend frapper à la porte. Tout arrête brusquement. On frappe encore. La porte s'ouvre. Un policier apparaît. On voit en gros plan son revolver braqué. On entend une détonation.)

(On ne voit plus que le lit de Simon faiblement illuminé. Il allume. Il est assis dans son lit, l'air de quelqu'un qui vient de s'éveiller ainsi brusquement.)

(Il se frotte les yeux un instant. Il ne bouge pas pendant quelques secondes. Il se recouche et étient.)

MEME LUMIERE QU'AVANT LE REVE. ON VOIT DES IMAGES DES PAYSAGES DE NEIGE. IMAGES AU RYTHME RAPIDE ET MEME BRUSQUE?, QUELQUEFOIS FLOUES OU EN FONDU.

ON VOIT TOUT A COUP SIMON AU MILIEU DU MEME PAYSAGE QUE LORS DU

FILM. IL EST SEUL. ON LE VOIT DE DOS. ON L'ENTEND CHANTER LA MEME MELODIE ET LES MEMES PAROLES QUE LORS DU PREMIER REVE: Cette idée de jouer sur mon coeur est ineffable.

TOUT À COUP APPARAISSENT DE DERRIÈRE LES ARBRES - ET CELA SUR PLUSIEURS ECRANS A LA FOIS (donc, à ce moment, sont employés le grand écran et tous les autres) - LES VISAGES DE GUY, CLAUDE, EVELYNE, MARC ET CEUX DES ELEVES QUE SIMON RECEVRA CHEZ LUI DANS LA DERNIERE PARTIE DE LA PIECE.

ON DOIT SENTIR QUE CES VISAGES SONT DE PLUS EN PLUS EXOTIQUES LES SUJETS D'UNE ANGOISSE TERRIFIANTE POUR SIMON.

SUR LE GRAND ECRAN: MARC FORME UNE BOULE DE NEIGE. CE GESTE EST REPETE PAR LES AUTRES SUR D'AUTRES ECRANS. ON VOIT LE VISAGE DE SIMON. ON VOIT LE VISAGE DE CEUX QUI L'ENTOURENT OU LUI FONT FACE. ON REVOIT SON VISAGE. SUR TOUS LES ECRANS, TOUS FONT LE MEME GESTE DE LANCER UNE BOULE DE NEIGE. ON NE VOIT PLUS QUE LE GESTE DE MARC SUR TOUS LES ECRANS- LE VISAGE DE SIMON. PUIS, LA BOULE DE NEIGE LANCÉE PAR MARC QUI VIENT A OCCUPER TOUTE LA SURFACE DES ECRANS. TOUT DEVIENT BLANC DE LUMIERE.

SOUDAIN, LE NOIR.

SIMON ALLUME. IL SE LEVE NERVEUSEMENT, EN METTANT UNE ROBE DE CHAMBRE. LES SERVITEURS ENTRENT.

SIMON:- Que faites-vous ici?

LES SERVITEURS:- Nous sommes ici pour vous servir, monsieur.

SIMON:- Et l'on se couche pour dormir.

LES SERVITEURS:- Que voulez-vous dire, monsieur?

SIMON:- Je ne dors pas.

LES SERVITEURS:- Nous ne dormons jamais, monsieur.

SIMON:- J'ai faim. Apportez-moi un bifteck.

LES SERVITEURS:- Tout de suite, monsieur.

1er SERVITEUR :- (à 2ième serviteur) Apportez une table. (à 3ième serviteur) Vite, une nappe, un couvert, une grande assiette, une petite assiette, une soucoupe, une tasse!

3ième SERVITEUR:- Et les verres à pied!

1er SERVITEUR:- Naturellement, les verres à pied! (au 4ième serviteur) Une chaise. Non, deux chaises.

SIMON:- Pourquoi deux chaises?

1er SERVITEUR:- J'ai dit deux chaises. Ce sera deux chaises. Vous avez déjà vu une table avec une seule chaise? Une table à deux chaises a toujours deux chaises.

SIMON:- Mais je veux une table à une chaise!

1er SERVITEUR :- Si j'ai demandé deux chaises, c'est que nous n'a-

vons qu'une table à deux chaises. (au 5ième serviteur) Apportez la bouteillie. (Il s'agit d'une bouteille de sauce aux tomates, décri- te plus bas.) (au 6ième serviteur) Et vous, apportez les bougies. SIMON:- Je n'aime pas les bougies. Ma rétine ne peut les suppor- ter.

1er SERVITEUR:- Qui vous dit qu'elles sont pour vous?

SIMON:- Mais les bougies, vous les poserez sur la table? Et je man- gerai mon bifteck à cette table, non?

1er SERVITEUR:- Vous ne mangerez rien du tout.

SIMON:- Mais j'ai faim! Je vous ai dit que j'avais faim, de m'ap- porter un bifteck. Je veux mon bifteck! Je vous ordonne de me faire manger!

LES SERVITEURS, A CE MOMENT, ONT DÉJÀ TOUT APPORTE SUR LA SCENE.

1er SERVITEUR:- (aux autres serviteurs) Attachez-le!

LES SERVITEURS ATTACHENT SIMON A UN POTEAU AU CENTRE DE LA SCENE- ILS LE BAILLONNENT. LA PRESENCE DE SIMON DEVRA TOUJOURS ÊTRE PERCUE.

1er SERVITEUR:- (aux serviteurs) Disparaissez! Nous attendons un invité. Ne soyez plus que garde silencieuse et lumineuse, à nos es- prits ébahis. A CE MOMENT MEME, ON VOIT SUR LES ECRANS LES PHOTOS DES MEMES SERVI- TEURS PORTA NT DES FLAMBEAUX AJUSTES SUR D'IMMENSES BOUTEILLES DE COCA-COLA.

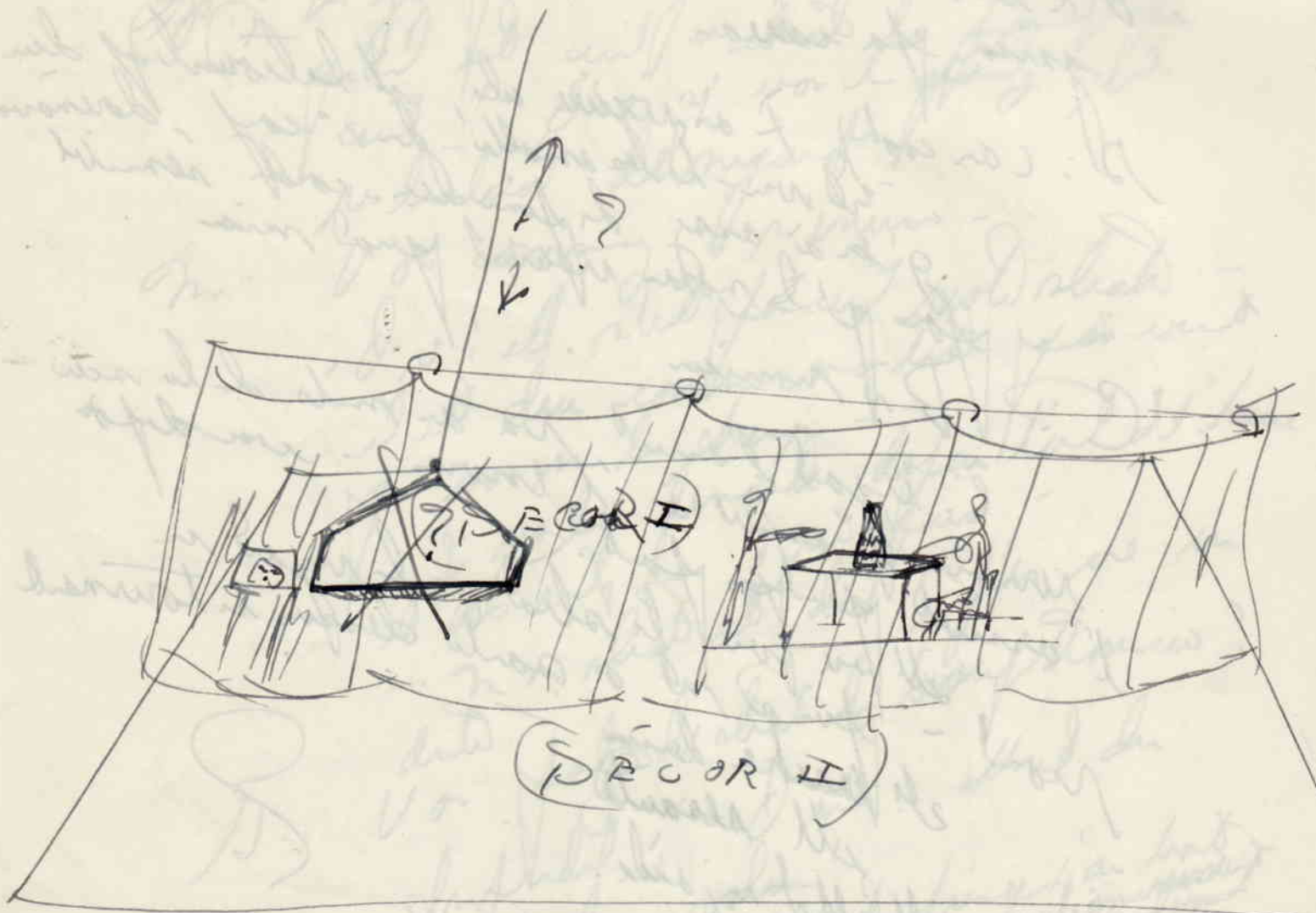
LE 1er SERVITEUR SE DEGUISE EN GARCON DE TABLE.

ENTRENT UN HOMME ET UNE FEMME. LA FEMME EST TRÈS GRANDE, ENORME ET LAIDE. L'HOMME RESSEMBLE ETRANGEMENT A LA PHOTO DU DIRECTEUR QUE L'ON A VU AU DEBUT DE LA PIÈCE.

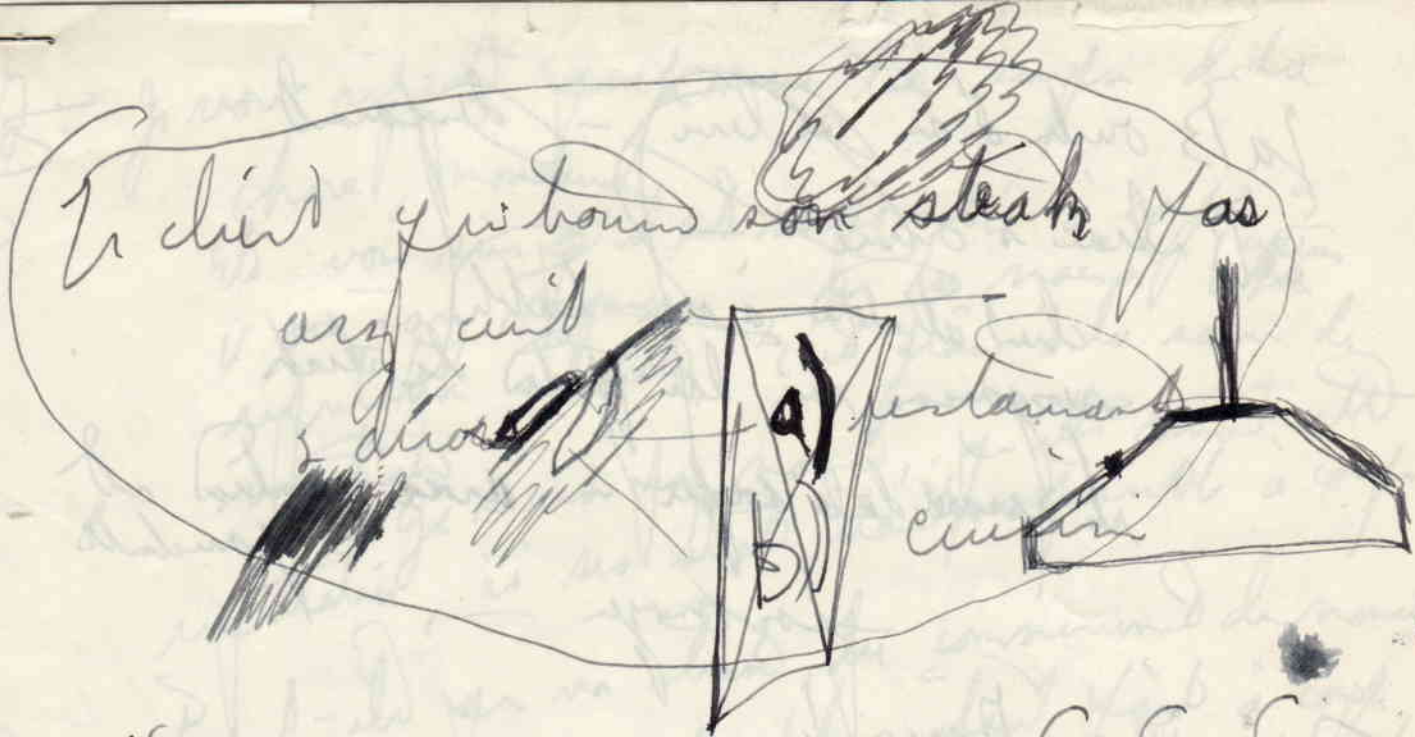
*Changement de décor*  
GARCON:-Bonsoir madame, bonsoir monsieur.

CLIENT:-Bonsoir. J'ai réservé une table...

GARCON:-Oui, monsieur, nous vous attendions. Nous refusâmes tout ce monde (il montre l'assistance) dans le seul but de vous être agréable et de vous permettre ~~XX~~ de trouver ici une table libre et, je l'espère, accueillante. Si vous voulez bien me suivre...pas à pas. C'est la seule table que nous ayions. Les autres disparurent...(à ce moment, l'éclairage change pour que le décor prenne un aspect intemporel ou tout au moins différent; il faut que le changement soit brusque, comme quelque chose qui se brise; une musique brève pourrait accompagner ce changement; nous noterons cet éclairage, tout au long de la pièce, par "éclairage II")...alors que les nuages se gonflaient dans le satin des



Statue en plâtre de l'homme à la flamme de bois



~~Discussion -~~

se monte par un cancan  
"y a steak"

Cook prend un flambé de bois  
sa fortune en rouge  
person en qui

per habilli en flambé vint sous la  
foie d'un chef main et tête de la flambé brun  
punch flambé rouge

Cook prend une assiette de pose le  
siché d'un chef - la don met du poisson  
du 'N'ichup fut la donne de servant garçon

Pier Quillat

Jamais de grand jamais  
je n'ai donc peut-être choi à quelq'un  
sans qu'il ne s'en aille par son cancan  
et un autre

orages et que dans le bleu d'une célestitude azurée, ils écrivaient des ricanements de velours...(ECLAIRAGE I)

Le garçon sort.

~~Scène II~~

CLIENT:- L'ambiance est sympathique.

FEMME:- Je trouve cet endroit affreux.

CLIENT:-On a vu pire.

FEMME:-Il y a peut-être pire, mais cette salle à manger n'est pas belle.

CLIENT:-Sans être belle, elle est sympathique.

FEMME:-Tu trouves tout sympathique; la salle à manger, son ambiance,...  
A part moi, bien entendu.

CLIENT:-Et moi, comme tout le reste et comme toujours, je suis affreux.

FEMME:- Et pire que toi n'existe pas.

~~Scène III~~

Le garçon entre avec un plateau.

GARCON:-Au téléphone, je fus étonné de vos désirs, monsieur. Mais les désirs d'un client sont des ordres. Je fis donc préparer ces simples biftecks. Puissiez-vous en être comblés tous deux, tout étouffés qu'ils furent sur la brase de nos foyers et tout saignant qu'ils sont.

CLIENT:- Je vous en prie...

GARCON:-Moi, de mon côté, je vous prierais de me dire de façon claire et précise si vos désirs sont comblés.

FEMME:- En voilà des façons!

GARCON:-Madame?

FEMME:- Monsieur !

CLIENT:-Mais certainement, c'est ce que j'ai demandé.

(Le garçon les sert.)

FEMME:-(au client)Tu as commandé des biftecks étouffés?

CLIENT:-(à sa femme)Dois-je avoir un rire étouffé?

~~FEMME:- L'auteur ne l'a pas dit...Et si un auteur <sup>devrait</sup> ~~avait~~ écrire une  
pièce à notre sujet, il préciserait sûrement qu'il ne l'a pas dit, pour  
se rappeler au bon souvenir des spectateurs, pour que l'on sache qu'il  
est là toi, dissimulé dans nos chairs...~~

ECLAIRAGE II

GARCON:-..alors que les nuages se gonflent dans le satin des orages et que dans le bleu d'une célestitude azurée, ils écrivent des ricanements de velours...

## ECLAIRAGE I

GARCON:-Un soupçon de sauce aux tomates saurait-il satisfaire les désirs de madame?

FEMME:- Je prendrais bien un soupçon de votre sauce, tout saignant qu'il soit, dans le spasme étouffé d'un goulot obstrué...

CLIENT:-Qu'est-ce que tu as?

FEMME:- Mais rien, je t'assure. Et toi?

CLIENT:-Rien du tout. ~~C'est toi qui compliques tout.~~

(Pendant ce temps, le garçon apporte une bouteille de sauce aux tomates qui pourrait être énorme; ou ~~il~~ bien cette bouteille est ajustée à quelque appareil mobile où elle pourrait basculer. Le garçon, d'un air impassible, couvre l'assiette de sauce.)

GARCON:-(cybique) Je fais tout avec ardeur, madame...

FEMME:- Ah! c'en est trop!

GARCON:- En effet, il y en a peut-être trop. Je suis confus, madame, veuillez me croire. Je suppose que madame préférerait que j'en retire quelque peu de son assiette?

CLIENT:-Vous avez deviné exactement les désirs de madame et les miens. Je vous prierais de faire diligence.

(Le garçon, avec une cuillère, fait passer de l'assiette dans la bouteille le surplus de la sauce.)

GARCON:-Je vais y remédier de la meilleure façon possible , monsieur.

FEMME:-Pour une fois, mon cher, nous sommes du même avis.

GARCON:-Vous êtes satisfait, monsieur? Puis-je l'espérer?

CLIENT:-Espérez-le, mon cher monsieur, mais n'y croyez pas trop. Puis-je l'espérer?

GARCON:-Madame, monsieur, vos désirs sont des ordres.

Je suis comme bifteck arrosé de ketchup

## ECLAIRAGE II

...envahi en secret par la paix de la mort

Flux de cendres et de braises, rouge amoureuse... (Il sort.)

## ECLAIRAGE I

### ~~Scène IV~~

(Le client et sa femme entreprennent de couper leur bifteck. Ce semble peine perdue.)

CLIENT:- Je n'arrive pas à couper ce bifteck.

FEMME:- Il est figé dans son sang ,sans doute...

CLIENT:- On ne lui a pourtant encore rien coupé.

FEMME:-Je crois que j'y arrive...

CLIENT:- Me reviennent à l'esprit certains de tes biftecks...

(Ils sont maintenant debout et tentent toujours de couper leur bifteck.)

FEMME:-Ah! Dieu! tu ne vas pas ajouter à nos souffrances en faisant tes réflexions de petit bourgeois!

CLIENT:- ~~C'est~~ <sup>Ce</sup> que je ~~veux~~ <sup>VEUX</sup> d'abord faire, c'est trancher ce maudit bifteck.

FEMME:- Tu rappelles continuellement les plats que j'ai gâchés. C'est devenu le thème de nos conversations.

CLIENT:-Comment pourrais-je faire autrement? Tous tes plats sont gâchés. Tu as gâché ma vie, voilà!

FEMME:-Tu le sais, je suis incapable de faire la cuisine.

CLIENT:- Ce serait le bouquet que tu le fasses exprès! Mais je me demande ce que le commun des mortels penserait d'une femme qui déclare son incapacité à faire la cuisine. Il lui dirait, je crois, tout commun qu'il soit, ~~il lui dirait~~ d'essayer.

FEMME:-J'essaie tous les jours et c'est inutile.

CLIENT:-Et le commun des mortels ajouterait:"Ce n'est pas de sens commun. Rayons-la du commun des mortels!" La belle affaire ! Me voilà veuf. Le bonheur, quoi!

FEMME:-~~Par un mariage de convenance commune,~~ <sup>Moi'</sup> j'ai épousé un ~~grand~~ mortel, ~~non commun,~~ <sup>Moi'</sup> avec un nom propre. Me voilà mariée! La belle ~~ELIXIR~~ affaire ! Le malheur, quoi!

CLIENT:- Les grands mortels ont de grandes peines,  
Et les dire porte grand soulagement...

FEMME:-Vas-y, soulage-toi, mon grand!

CLIENT:- Merci, maman.

Je fus un jour, célibataire.

Mes amis, prêtres ou mariés, ne souffraient pas que je préparasse mes repas. Ils en étaient contrits. Ils prirent sur eux de ~~me~~ conseiller le mariage: les mariés, sur la foi de leur expérience; les consacrés, sur la foi de la tradition, de leurs désirs inassouvis, sur la foi de leur juste désarroi devant ma solitude, sur la foi de leur sollicitude pour mon mieux-être et, aussi, sur la foi de la bienséance bien comprise et justement pratiquée.

Savaient-ils qu'en me conseillant l'alliance au ~~sexe~~ de leur ménage, ils ne me verraient plus? Que je quitterais leurs réunions persiflageuses? L'auraient-ils voulu? Nous ne sommes pas ici pour y répondre.

Mais, <sup>me chier</sup> épouse, feras-tu toujours porter sur eux l'ignominie d'un conseil malheureux? Mon mariage doit-il être gâché irrémédiablement et devront-ils toujours, eux, s'en repentir? Ils se repentent d'un tel avis:



ils en ont suivi les effet au jour le jour, de loin, dans l'ombre de leurs presbytères et des ruines de leurs séminaires, à l'ombre de l'évêque, à la lumière de leur résistance au pasteur. Ils étaient soucieux de voir se réaliser la norme: un mariage est heureux.

A cette heure, du fond de leur retraite ouverte à tout frondeur, ils chancellent devant l'horreur de notre union, quand notre mariage s'offre à leur esprit. Nous faisons mentir l'adage trois fois saint: "Marie-toi et nous t'honorons".

Comment honorer l'époux mécontent, aigri, desservi par son épouse? Serons-nous donc les seuls à démontrer que le mariage engendre le malheur, sous la promesse formelle du bonheur?

(La femme du client pourrait déjà s'être mise à lire.)

Un jour, lassé de mon heureux mariage, éperdu de fatigue, le ventre vide, pantelant, j'entrai dans un restaurant. Noyé dans les frites, dissimulé sous deux minces tranches d'un fruit rosé...

FEMME:- Pourquoi ne dis-tu pas "tomate", comme tout le monde?

CLIENT:- C'est du "joual"; <sup>on ne dit pas ce mot</sup> ~~on ne dit pas~~ tous les jours. Et pourquoi m'interrompre, <sup>répondant</sup> ~~mais~~ que je me soulage d'une grande peine...?

...Noyé dans les frites, dissimulé sous deux minces tranches d'un fruit rosé, dans les jupes d'une salade verdâtre, comme au fond d'un bosquet, on me servit un friable morceau noir de chair de boeuf, germe indigeste d'une abstinence totale et subite dès la première bouchée et dans les siècles des siècles. Les vivres m'étaient coupées. Ce fut horrible.

J'allai chez mes amis mariés. Pris de honte devant le gras sourire de leurs épouses, toutes respirantes de la bonne odeur de la nourriture commune, faite au foyer, pour le foyer, payée par le maître du foyer; pris de honte devant le bonheur satisfait, et mérité! de tous ces hommes, choyés par les dieux qui voulaient bien leur donner en partage une femme~digne du dur métier de femme, pour qu'ils puissent témoigner de la bonté des dieux en face du raté que j'étais et que je suis, ratage que tu ratifies tous les jours, aux déjeuners petits et grands, à tous les dîners et les soupers que je me donne en rêve et à l'ombre de ceux que tu dessers dans ma vie quotidienne; pris de honte, j'allai chez les élus des dieux, ceux sur qui la main de l'évêque dessina le bonheur de vivre sans épouse.

J'arrivai chez les prêtres. Je n'avais pas revu les prêtres depuis mon mariage. Ils se croyaient débarrassés: j'étais marié. Le mariage, la débâcle de mon mariage, me ramenait à eux: j'étais ému. Ils regardaient la télévision chez un prêtre, entre prêtres. Ils me dirent bonjour et de me taire; on parlait du problème des prêtres à l'émission "Demain, il sera trop tard". Au bout d'une heure, quand j'eus réussi à leur

~~Page 5~~

~~CLIENT~~

GARÇON

Garçon  
Je vais arranger cela du mieux que je pourrai, monsieur.  
Femme: Pour un fois mon cher mari  
nos deux remords à la per-  
pétuité.  
Garçon

GARCÓN

CLIENT HESITE, N'OSE DIRE QUOI QUE  
CE SOIT ET FINALEMENT ACQUIESCE DE  
LA TETE.

~~GARÇON DIT EN S'ÉLOIGNANT:~~

Monsieur, vos désirs sont des ordres.

CLIENT COMENCE A COUPER SON  
BIFTICK. IL N'Y REUSSIT PAS.

~~CLIENT~~

**Gargon !**

~~GARCON REVIENT~~

GARCON

Monsieur désire un *extrême un d'27*.

**CLIENT**

on bifteck est dur comme du bois, *on mange ça*

GARCON

~~Je crois que c'est une constatation que vous faites, monsieur. Il est dur, monsieur ?~~

CLYDEPT

Out, t're dur.

OAJ011

~~Il est~~

..... 111118hU' '

faire part de mes solitaires errances, de mon désir de refaire ma vie - je songeais au sacerdoce, la défection culinaire de mon épouse était l'intervention de l'Esprit-Saint -, ils me demandèrent si j'avais déjà vu l'Esprit-Saint et m'annoncèrent leurs prochains mariages..

Les grands mortels ont de grandes peines...

FEMME:-(qui essaye de nouveau de couper son bifteck)...et les dire porte grand soulagement. Voilà, c'est fait. Maintenant, mon cher amant marital, j'ai l'impression que ce jour d'aujourd'hui est la commémoration de ce jour d'antan où tu devins abstinent dans les siècles des siècles, Mais foin de ton abstinence, j'aimerais bien manger et surtout j'aimerais dire à cet escogriffe que ses biftecks ne sont pas mangeables.

CLIENT:-Ma femme, tu as raison,

Au bifteck, nous revenons. Garçon!

FEMME:- Petit garçon!

GARCON:- Monsieur Désire?

CLIENT:- Ces biftecks nous causent des problèmes.

FEMME:- Dis/ donc qu'ils sont tout simplement immangeables.

GARCON:- Plutôt qu'un désir de monsieur, je vois qu'il s'agit d'une constatation de monsieur.

FEMME:- Constatation du même monsieur faite par son couteau. Et mon couteau à moi, "cou-teau - cou - teau" - hommage à Ionesco - mon couteau à moi a fait la même constatation: aucune incision possible. Nous n'avons même pas le plaisir de voir couler leur sang.

CLIENT:-Ah! ne recommence pas avec le sang !

GARCON:- Ces biftecks sont durs, monsieur?

CLIENT:- Oui, très durs.

FEMME:- Etouffés "net"!

GARCON:- Difficiles à couper, monsieur?

CLIENT:- Impossibles à couper. Je vous prierais de les faire cuire à nouveau ou d'en apporter d'autres.

GARCON:-C'est maintenant une réclamation que vous faites. J'avoue ma surprise quand je vous entends dire qu'ils sont impossibles à couper, monsieur...

## ECLAIRAGE II

...Mais qu'ils soient au soleil, au bleu profond des arbres

Verts et célestement ennuagés de pulpes

D'hydrogène amarante à l'envol assoupi

Sous le malt et l'airain du printemps d'un midi

Héraldique élément fissuré de plaisir...



## ECLAIRAGE I

FEMME:- Mais essayez vous-même de les couper, de les trancher. Cherchez-y vous-même le sang. Vous en aurez toujours les mains sèches.

GARCON:- Ah! c'est un essai que madame voudrait que je fasse. Si c'est aussi le désir de monsieur, j'ai la satisfaction de vous dire que jamais nous ne faisons à nos clients l'affront, ce serait un affront, de couper leur bifteck, comme s'ils étaient de petits enfants. Nous vous respectons trop, madame, monsieur.

CLIENT:-Alors, croyez-nous et rapportez-les. Ils sont immangeables. Madame ~~styxennait~~ vous l'a dit et elle s'y connaît.

FEMME:- Tu me ridiculises devant tous ces gens et maintenant tu dis que je m'y connais. Il faudrait que tu saches, un jour, si je m'y connais ou non en cuisine. (au garçon) Quant à vos biftecks, s'ils avaient une tête, nous dirions qu'ils ont la tête dure, aussi dure que la vôtre!

GARCON:- Monsieur renouvelle sa réclamation. Je vous répète que je suis très surpris de la chose. Avez-vous la sûre impression qu'ils sont impossibles à trancher? Monsieur, si la maison a acquis sa réputation actuelle, c'est grâce à la saveur de ses biftecks, et je ne crois pas, monsieur, madame, madame, monsieur, qu'une telle réputation puisse s'échafauder sur des biftecks impossibles à trancher.

FEMME:-Je vois à l'horizon se profiler un échafaud où monte, nous savons qui...

## Eclairage II

GARCON:-...Sous le malt et l'airain du printemps d'un midi  
Héraldique élément fissuré de plaisir...

## ECLAIRAGE I

CLIENT:- Jusqu'à aujourd'hui vos biftecks étaient peut-être "coupables", mais aujourd'hui ils sont à faire damner un saint.

GARCON:- En plus de sa prétention à la sainteté, prétention quelque peu présomptueuse, j'entends une nouvelle constatation d'impossibilité de la part de monsieur.

FEMME:- J'entends battre les tambours...

## ECLAIRAGE II

GARCON:-Et les horizons chavirent dans l'encre des ormes...

## ECLAIRAGE I

GARCON:- Votre bifteck s'est peut-être ramolli depuis son durcissement passager de tout à l'heure...Monsieur me ferait-il le plaisir de faire un nouvel essai? Et si madame voulait se joindre à monsieur dans cette loyale tentative?

FEMME:- Vous en avez du toupet, vous! Je ne suis pas venue ici pour vous

COUPER A LA TABLE DU CLIENT.

CLIENT ESSAIE TOUJOURS DE COUPER SON BIFTECK

CLIENT ESSAIE ENCORE. IMPOSSIBLE.

GARÇON

Monsieur, je ne crois pas ~~à six ans~~ que monsieur

emploie toute la force de sa musculature,

GARÇON

Vous vous moquez de moi, monsieur. Vous n'employez pas la

dixième de votre force.

CLIENT

C'est de l'intimidation que monsieur veut faire ? Dégus-

ter un bifteck n'est pas un exploit physique, que je n'ai

GARÇON

Monsieur, si manger un bifteck est bon pour la santé,

c'est tout simplement parce que couper un bifteck demande

une grande dépense d'efforts physiques. Tous les grands

spécialistes vous le diront, monsieur.

COUPER A LA TABLE DE L'AMERICAIN. LUI AUSSI PEINE SUR SON BIFTECK.

COUPER A TABLE DE CLIENT IL ESSAIE ENCORE DE COUPER SON BIFTECK.

GARÇON

Voyez, monsieur ! Voyez ! Tout le monde vous regarde !

Personne ne mange, on vous regarde ! On "nous" regarde !

Je passe pour un bourreau. Ma maison passe pour un sale

beige. Vous me menez à la banqueroute, monsieur.

Essayez encore, monsieur. Allez-y de tous vos

muscles. Songez que par votre mauvaise volonté tout mon

établissement croule sous la dérision générale.

Prenez votre volonté ~~contre~~ le bifteck !

Ne pensez plus qu'au bifteck !

Ne voulez plus qu'un bifteck !

Continuez et vous y arriverez. "Vingt fois sur le métier,

remettez votre ouvrage" a dit un spécialiste du bifteck.

PENDANT QUE CLIENT ESSAIE.

PENDANT CE TEMPS, L'AMERICAIN

donner des preuves. Et ce bifteck a beaucoup plus de chances de s'être durci qu'amolli. Rapportez tout, c'est tout ce que nous vous demandons. Un point, c'est tout.

CLIENT:- Moi, je ~~vais~~ vous ~~faire~~ le plaisir d'essayer à nouveau de trancher mon bifteck. Je tiens à vous montrer que ce ne sont pas paroles en l'air, ~~mais~~ nous vous disons que nous n'y arrivons pas. (à sa femme) Nous n'avons rien à perdre.

FEMME:- La bataille du bifteck! Un fusil pour mon bifteck!

## ECLAIRAGE II

GARCON:- ..envahit en secret par la paix de la mort

Flux de cendres et de braises, rouge amoureuse...

## ECLAIRAGE I

FEMME:- (à son mari) As-tu remarqué? Comme si le temps s'arrêtait tout à coup. La lumière disparaît et il n'y a plus que la couleur.

CLIENT:- Tu parles comme une femme qui n'est pas mariée: tu imagines l'envers des choses...

GARCON:- Si vous tourniez votre bifteck "à l'envers"?

(Le client retourne son bifteck, machinalement.)

CLIENT:- (à sa femme)...tu te plais à détruire la réalité...concrète, palpable, des choses.

FEMME:- Je n'y peux rien. Ce sont les choses elles-mêmes qui se crevas-sent et font surgir leurs paroles et leurs couleurs.

CLIENT:- (au garçon) Vous êtes canadien?

GARCON:- Oui, de par mon père et ma mère

Et de par Dieu, dirait mon père. (à la femme) Je suis la couleur et la parole des choses, madame.

CLIENT:- Alors, cette bataille du bifteck pourrait faire éclore une guerre civile, une guerre entre canadiens. Nous sommes canadiens, ma femme et moi. C'est un fait très rare, n'est-ce pas?

FEMME:- Très spirituel.

CLIENT:- (qui ne réussit toujours pas à couper son bifteck) Surtout très coriace.

GARCON:- Si monsieur me disait mettre en oeuvre toute la force de sa musculature, j'avouerais ne pouvoir le croire...Vous vous moquez de moi, monsieur. Vous n'employez pas le dixième de votre force.

CLIENT:- C'est de l'intimidation que monsieur veut faire? Déguster un bifteck n'est pas un exploit physique, que je sache.

FEMME:- C'est aussi mon idée.

GARCON:- Madame, monsieur, manger un bifteck est bon pour la santé et la raison en est que couper un bifteck demande une grande dépense d'efforts

Ce bon homme savait tout et il  
subissait. Plus la mort, plus l'effort d'un  
couteau, plus le dents il se saut de humeur,  
il eut la honte et la déception. ~~Le~~ n'a pas  
rien vu sentant, essuyé par la chaleur de flamme  
~~A un essuyé par la chaleur de flamme~~  
de nos jours ardent, (A des biffes)  
A fait le - le premier - normal d'un mission  
Mais un autre tout autre a accompli.  
C'est des bords de notre immense vision, trop  
immense pour que vous le voyiez, j'ai senti  
dans un instant! Et si j'ai senti le biffé  
celui de madame de voir et l'autre, l'autre  
l'autre (je devais être celui de monsieur)  
Et j'ai donné l'ordre aux missions  
d'en missionner 2 de s'en bombarder à l'autre.  
Bombardement faite le des se servir tout à tous  
des mains tout est minution

~~sel~~ noir de sang - & impurifiant de leur

sueur blanche le fauve s'agit de nos  
malheur maintenant l'abysse de maffitie

~~de maffitie~~ ~~profonde~~ Je le ai vu <sup>drapand</sup> noir de sang  
~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~

~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~

~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~

~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~

~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~ ~~de maffitie~~ ~~profonde~~

physiques. Madame, monsieur, tous les grands spécialistes de la diététique vous le diront.

FEMME:- Dont vous êtes, assurément.

GARCON:- Je voudrais n'être que poète, madame, n'être toujours que la couleur et la parole des choses...

CLIENT:- Et si, pour nous, manger un bifteck doit être dommageable pour notre santé?

GARCON:- Monsieur, c'en est trop. Il faut que vous fassiez appel à votre orgueil, à votre pitié. Voyez, monsieur, tout le monde qui nous regarde. Personne ne pense à manger. Chacun nous regarde. Tous me regardent.

Ils me regardent à m'en faire peur, monsieur.

Madame! Ils me prennent pour un bourreau. Ils ont des yeux! Des yeux d'ogres, de cannibales affamés! Des yeux de foudre mêlés à la vase intermittente d'un oeil terne. Un interminable oeil qui, avec les mille et mille paupières de ses yeux, balaie mes deux orbites blessées. C'est la ballade des yeux! Ils me font peur, madame! Madame, avez-vous vu tous ces mâles exorbités qui me jalourent votre présence et me tiennent rigueur de ce mensonge que vous dites à leurs yeux?

FEMME:- Monsieur!

GARCON:- Madame, je ne parle pas de vos amours aux mille et un détours, mais de vos récriminations mensongères à propos de ce bifteck que vous ont porté mes mains. Tous ces gens, ces femmes, ces hommes, ces enfants, qui se prêtent à notre jeu démoniaque, me croient coupables à cause de votre mensonge au sujet de ces biftecks.

Ils ont de si beaux yeux qui m'attirent et pourtant ils me refusent. Mes amours universels sont devenus impossibles sur la foi de ce bifteck qu'ils me reprochent.

Monsieur, ce bifteck est tendre, aussi tendre que mon coeur crucifié sous les pieds de leurs yeux sans front. Essayez encore un coup, monsieur. Allez-y de tous vos muscles. Songez que, par votre mauvaise volonté, je croule sous la dérision générale. Projetez votre volonté sur le bifteck. Ne pensez plus qu'au bifteck. Mettez-y votre couteau, monsieur, et vous y arriverez. "Vingt fois sur le bifteck, remettez votre couteau", a dit un spécialiste du bifteck. Prenez tous nos courages à deux mains! Coupez votre bifteck! Que je vous voie vous en gaver, en baver et en laver le crime que vous avez proclamé au monde!

CLIENT:- Garcon, rapportez ces biftecks!

(Au même moment sont entrés la tabb, le  
chais et le client. Le duc, désespéré,  
se tint avec l'autre forgeron.)

Femme se retourne.

Femme: Ah! Dieu! Qu'ai-je fait?  
J'ai tué mon époux, mon mari, le  
compagnon de ma vie! Ah! malheur  
à moi! <sup>mon mari</sup> <sup>mon mari</sup>  
Quelle erreur! Quelle erreur!  
(Ce forgeron se remonte  
celle dans la main se remonte  
quand dot ~~son~~ <sup>son</sup> <sup>une</sup> <sup>une</sup> <sup>une</sup>  
âme de son destin inflexible. J'en suis sûr.  
~~Et si j'ai fait cela, j'en suis sûr.~~  
~~Ne dit plus: c'est un homme~~  
J'en suis sûr dans mon homme  
il se soit en rouvrant (celle qui le  
baptême dans la robe) sans trouble into  
tendant

GARCON:- Monsieur, vous avez donc gagné! Vous m'avez vaincu. Devant tous nos clients qui déjà nous quittent, nous disent adieu - ma soeur Anne, ne vois-tu rien partir? - , devant eux, je devrai rapporter vos biftecks. Tous les croiront trop coriaces, quand vous-mêmes, vous n'avez pas la volonté de les trancher.

FEMME:-Garçon! Venez ici, un moment.

GARCON:-(ironique) Madame, je suis à vos pieds.

FEMME:- Il m'importe à moi de manger un bifteck qui soit cuit et tendre à la fois. Alors, sans crier, sans pleurer, vous allez nous apporter deux nouveaux biftecks. Ces deux-là vont rester ici, dans nos assiettes. Et les clients ~~ne~~ croiront tout simplement que nous avons faim d'un autre bifteck. Vous voulez bien? (Il se lève) Allez donc nous chercher deux autres bons biftecks, bien cuits.

GARCON:-Madame veut ~~que je~~ <sup>me voir</sup> dissimuler. Impossible. Je n'ajouterais pas le mensonge à ma honte. Je subirai mon humiliation jusqu'au bout. Devant tous mes clients, je marcherai la tête haute, vos biftecks au bout du bras droit. Et, le soir venu, assis sur les biftecks, j'attendrai la ruine, dédaigné par mes clients....

#### ECLAIRAGE II

....alors que les nuages se gonfleront dans le satin des orages et que dans le bleu d'une célestitude azurée, ils écriront des ricanements de velours...

#### ECLAIRAGE I

(Il vient pour reprendre les assiettes)

FEMME:- Vous ne toucherez pas à ces biftecks. Nous reconnaissons qu'ils sont très bien cuits. Et nous en voulons même, et surtout, encore un autre.

CLIENT:- Ma femme a raison. Tous les deux, nous avons assez faim pour manger deux biftecks. Les désirs des clients sont des ordres.

GARCON:- J'assiste à un recul de monsieur, influencé par madame! Le matriarcat fait toujours ses ravages...Je suis pourtant déterminé à rapporter vos biftecks, monsieur.

CLIENT:- Et nous, pour éviter vos cris, nous voulons les garder, les manger.

GARCON:- Le client a toujours raison, monsieur. Vous avez trouvé vos biftecks immangeables, nous allons les faire cuire à nouveau, monsieur, madame.

FEMME:- Oui, madame. Non, madame. Non, monsieur. Ah! vous m'exaspérez à la fin avec vos madame et vos monsieur!

CLIENT:- Nous les trouvons maintenant assez cuits.

GARCON:- Les madame et les monsieur?

FEMME:- Non, imbécile! Les biftecks! Et le client a toujours raison.

VII Un gars ~~parait~~ <sup>parait</sup> pour lui avec un cabard  
il lui en va de son la tête s'appelle  
s'écuyer no nombré - mais ce n'est  
pas pour lui - gars se dirige vers le jeune



Coufle  
En air sa bête ~~arrivera~~ <sup>arrivera</sup> ~~après~~ <sup>après</sup>

Mom : Un d'air de la saum aux tomates ?  
D'air, si il vous plaît.

Le gars va chut en machine se roule  
quelque type <sup>vertical</sup> sur roulette, s'écuyer inter elle  
~~formé en carré~~ <sup>formé en carré</sup> fait de type horizontal

Des bords à  
extrémité

formé en carré  
Donc l'extrémité supérieure de des de type vertical  
des que type horizontal <sup>formé en triangle</sup> dans la  
s'écuyer quel diriger <sup>vers l'extrémité</sup>  
formé en carré <sup>formé en carré</sup> en un anneau  
s'écuyer avec côté de triangle <sup>formé en triangle</sup> pour de bouillon  
Donc l'anneau, en roulette de  
saum aux tomates qui <sup>formé en triangle</sup> pour de bouillon  
des bouillon qui <sup>formé en triangle</sup> pour de bouillon

On a aussi  
un autre  
avant

id chut en pied d'impair d'approcher  
à coram <sup>formé en triangle</sup> de la tête  
bouillon <sup>formé en triangle</sup> de la tête  
vertical, tout <sup>formé en triangle</sup> de la tête  
de <sup>formé en triangle</sup> de la tête  
faire <sup>formé en triangle</sup> de la tête  
pour <sup>formé en triangle</sup> de la tête  
s'écuyer <sup>formé en triangle</sup> de la tête  
pour <sup>formé en triangle</sup> de la tête

Client: ~~Unna & Associates~~ ~~qui d'abord~~  
~~une silhouette~~

~~Un homme d'assurance qui dit moi.~~  
~~Le fus un jour. L'habitait.~~  
~~Il se fus. L'habitait.~~  
~~Il se fus. L'habitait.~~

~~Un d'années qui de moi.~~  
~~Le fus un jour silibataire~~  
~~Alors fus, <sup>plus</sup> silibataire.~~  
 Mais ami, ~~qui on m'a~~  
~~plus, ni souffrant pas que le profane~~  
~~meurtra son <sup>ma</sup>ma.~~ ~~Alors le était content.~~  
 L'un est de son souvenir le manège  
 le soi de leur espérance  
 de leur

[illegible][illegible][illegible][illegible]

GARCON:- Vous faites de la répétition, madame. Vous voulez que tous ces gens vous prennent pour des nigauds, vous croient assez nigauds pour manger des biftecks que même un cochon ne mangerait pas.

CLIENT:-Il n'y a pas si longtemps, vous vouliez nous persuader qu'ils étaient mangeables, même pour des pores.

GARCON:-Ceux qui nous regardent ne savent pas qu'ils sont mangeables et même excellents. Votre attitude antérieure leur fait déduire que ces biftecks ne sont pas cuits. Si vous les gardez et les mangez, ils vous sa-

sacrent, monsieur, nigaud; ils vous sacrent, madame, nigande.

FEMME:- Bifteck! que vous commencez à m'énerver! Oui, monsieur, et oui, madame, ils ne sont pas cuits. Ils sont aussi durs que ma tête qui vous dit de les rapporter à vos maudits foyers!

GARCON:-Madame!

FEMME:- Je vous le demande depuis un bon moment, et vous restez là à discuter. Ce bifteck est aussi dur que le roc de Gibraltar et j'en veux un autre. Vous avez entendu, bifteck à la manque?

(Elle prend un des biftecks et l'envoie à la tête du garçon. Calme, le garçon s'essuie la figure et remet le bifteck dans l'assiette.)

GARCON:- Je subirai l'affront jusqu'au bout, madame, épouse de monsieur, matriarcale matrone. Extrêmement confus de votre déplaisir, j'ose espérer que nos prochains <sup>biftecks</sup> demanderont moins d'efforts à vos biceps endoloris.

(Il s'éloigne avec les biftecks au bout du bras droit...)

## ECLAIRAGE II

...envahit en secret par la paix de la mort

Flux de cendres et de braises, rouge amoureuse...

## Eclairage I

~~Scène VI~~

CLIENT: Vous avez été magnifique, ma chère.

FEMME:- Je me demande ce que nous faisons encore ici.

CLIENT:- Comme des parasites, ce soir, nous vivons aux dépens d'un bifteck. Et d'ailleurs, nous adorons les champs de bataille. Nous en avons un, mourons-y!

FEMME:- Mais qu'on me donne au moins un dernier bifteck! (Elle se lève)  
Je reviens dans deux minutes.

~~Scène VII~~

(Le garçon revient, l'air mystérieux. Il s'adresse d'abord au client, ensuite à l'assistance.)

GARCON:- Les longs apartés m'ennuient, monsieur. Ils manquent de réalisme. Je préfère les grands monologues où la scène est à moi seul. Si

" STEAK "

*Scène 7*

DECOR: Une table où est assis un client. Sur la table: couteau, fourchette, cuillère et une énorme bouteille de "tomato ketchup".

Un garçon vient porter au client une assiette où "repose" un steak. Il dépose l'assiette sur la table.

GARCON:- Vous voulez du "ketchup" ? (EN DISANT CELA IL OUVRE LA BOUTEILLE ET SANS ATTENDRE LA REPONSE EN VERSE LARGEMENT DANS L'ASSIETTE DU CLIENT.)

CLIENT:- .....oui.....

GARCON: Monsieur, vos désirs sont des ordres.

~~(LE CLIENT EBAHI REGARDE LE GARCON S'ÉLOIGNER. ET IL COMMENCE A COUPER SON STEAK. PAS MOYEN.)~~ *Il n'y a rien à faire*

CLIENT:- Garçon !

GARCON:- (ARRIVANT) Monsieur désire ?

CLIENT:- *mon ketchup*  
Le steak est dur comme du bois.

GARCON:- *garçon*  
C'est ~~une~~ une constatation que ~~monsieur~~ *vous faites, monsieur* veut faire.

Il est dur, monsieur ?

CLIENT:- Oui, très dur.

GARCON:- Il est "dur" à couper, monsieur ?

CLIENT:- Il est impossible à couper. *Je vous prie de le faire*  
~~Faites-le cuire de nouveau.~~

GARCON:- C'est une réclamation que ~~monsieur~~ *vous faites* veut faire.

*maintenant*  
Je suis surpris qu'il soit impossible à couper, monsieur.

CLIENT:- *non* Essayez vous-même.

GARCON:- C'est maintenant un essai que monsieur veut me voir faire  
*j'ai la satisfaction de vous l'avoir fait*  
Monsieur, nous ne faisons pas à nos clients l'affront de

*car c'est un affront,*

*Accompagnement musical — Tombeur seul*  
*on ne pousse le steak*

Page 3a

- 1.-Le cuisinier va au milieu de la scène avec l'assiette au bout de la main.  
Il reste un moment sans bouger.  
Musique débute. Le tempo devient de plus en plus rapide.  
Le cuisinier tourne ou danse en suivant la musique.  
Souvent, l'assiette "rase" de tomber.  
Et c'est le steak qui tombe.  
DANSEUR ET MUSIQUE ARRETE.  
Le cuisinier lance l'assiette dans la coulisse. Il attend le bruit du bris qui ne devrait venir qu'assez longtemps après. (QUELQU'UN A PRIS L'ASSIETTE AU VOL DANS LA COULISSE, LA GARDE QUELQUES MINUTES DANS SES MAINS ET ENSUITE LA LAISSE TOMBER.)
- 2.-  
Le bris survient, le cuisinier lorgne le steak....  
MUSIQUE DEBUTE. MUSIQUE ENDIABLEE.  
Le cuisinier, autour du steak, danse une "danse de sauvage"...
- 3.-Pendant ce temps, deux autres cuisiniers arrivent.  
Intrigués, ils regardent leur chef....  
Puis, se mettent de la partie.  
Un temps.  
Tout à coup, musique et chef arrête. 2 et 3 continuent ne s'apercevant de rien.  
Le chef recommence son "arrêt". Et cela avec musique.  
Même jeu autant que l'on voudra.  
Et enfin, 2 et 3 viennent à s'arrêter eux aussi. Ils s'arrêteront d'une façon désordonnée. Ce qui devra avoir une répercussion dans la musique qui s'arrêtera pour cette fois, à la manière d'un phonographe qu'on arrête sans prendre la peine d'enlever l'aiguille de sur le disque.
- 4.- Ils sont tous les trois en ligne devant le steak, face à la foule.  
D'un mouvement brusque, le chef met le pied sur le steak et l'enlève aussi vite.  
*l'enlève le pied du steak et se retire aussitôt*  
2 et 3 l'imitent.  
Chef recommence. *idem*  
Et 2 et 3  
Chef recommence.  
Et 2 et 3.  
On vient à se piler sur le pieds.  
On en vient à ceci: 2 a le pied sur le pied du chef, et 3 a le pied sur celui de 2.  
D'où chef et 2 se tiennent le pied.
- 5.-Chef et 2 en enlevant leur pied ont permis au pied de 3 de toucher le steak.  
3 maintenant, tout penché, a les deux pieds sur le steak et regarde chef et 2 souffrir en leur pied.
- 6.-Chef et 2 viennent en même temps lui piler sur les pieds. /3 qui a les deux pieds endoloris ne peut lever ni l'un ni l'autre et reste ainsi souffrant sans bouger.  
*entourant et frappant le steak de deux pieds*
- 7.-Alors, Chef et 2 se baissent, chacun d'un côté de 3, prennent chacun un bout du steak (il faudra un grand steak en caoutchouc) et tirent chacun de leur côté pour faire tomber 3.  
3 s'appuie les mains sur leurs épaules et lèvent ses pieds de terre.  
D'où, chef et 2 exerçant chacun une force égale, ils amènent le steak à la hauteur de leur poitrine. (LA FORCE ETANT EGALE DES DEUX COTES LA RESULTANTE AGIT EN HAUTEUR..... !!!)  
Ils restent ainsi un moment, chef et 2 quelque peu hêlés...
- 8.-Et 3 passant ses jambes par-dessus le steak que chef et 2 tiennent élevé, s'assoit sur le steak toujours tenu par chef et 2.  
3 se met à rire.

CHEZ LE ROI

Sur la scène, une table et deux chaises.

Scène I

Le garçon de table attend. Entrent un client et sa femme.

GARÇON:-Bonsoir madame, bonsoir monsieur. ~~Bienvenue chez le roi.~~

~~La FEMME:- ...du bifteck.~~

CLIENT:-Bonsoir. J'ai réservé une table...

GARÇON:- Oui, monsieur, nous vous attendions. Nous ~~avons refusé~~ tout ce monde (il montre l'assistance) dans le seul but de vous être agréable et de vous permettre, ~~dès votre arrivée chez le roi,~~

~~La FEMME:- ....du bifteck...~~

GARÇON:- ...d'y trouver une table libre et, je l'espère, accueillante. Si vous voulez bien me suivre pas à pas.

(Le garçon les conduit à leur table et s'en va.)

Scène II

CLIENT:- C'est endroit n'est pas trop détestable.

LA FEMME:- Je le trouve affreux.

CLIENT:- J'ai  ~~déjà~~  vu pire.

LA FEMME:- Il y a peut-être pire, mais ce n'est quand même pas beau.

CLIENT:- Sans être ~~beau~~, c'est sympathique.

LA FEMME:- (d'un ton mi-badin, mi-sérieux) Tu trouves tout sympathique, à part moi, bien entendu.

CLIENT:- Et moi, comme tout le reste et comme toujours, je suis affreux.

LA FEMME:- A qui le dis-tu !

Scène III

Le Garçon arrive avec un cabaret.

GARÇON:- Au téléphone, les désirs de monsieur furent des ordres. Mais je souhaiter que les combien ses biftecks saignants, étouffés sur la braise brûlante de nos foyers ardents?

CLIENT:- Je vous en prie...

GARÇON:- Et moi, de mon côté, je vous prierais de me dire d'une façon claire et précise si vos désirs sont comblés...

LA FEMME: En voilà des façons !

GARÇON:- Madame.

LA FEMME:- Monsieur !

vous voulez bien disposer. Revenez dans quelques minutes.  
(Le client, la table et les chaises disparaissent.)

## ECLAIRAGE II (ou III ?)

### AVEC CALME ET GRANDEUR

Je suis heureux. Vous avez devant vous un homme heureux, très heureux. Je me surprends moi-même; ce n'est pas du tout mon genre de me dire heureux. J'adore le drame, les grandes suffocations, les grands ébranlements, les positions inébranlables, ...les grands malheurs! Je n'ai jamais cru au grand bonheur. Et à cette heure même, je suis heureux. Je ne vous dirai pas que ce plaisir, si le bonheur est un plaisir, me vient du malheur de deux bien petites personnes, du malheur de deux mangeurs de boeuf, de ce malheur dont vous venez d'être témoins. Non, cette extase m'est donnée par leurs malheurs futurs, à l'horizon prochain de vos yeux passionnés.

Mesdames, messieurs, si les biftecks avaient des yeux, que ne verraient-ils pas! Si les biftecks avaient des sens, que ne sentiraient-ils pas! Là d'où je viens, des hommes au tablier blanc, suant le sang, les empoignent à belles mains, les triturent et les tordent. Amollissement ébloui dans un soleil étincelant! Des hommes au bonnet blanc, aux aigrettes de sang, distendent la chair de leurs pauvres biftecks, à ces pauvres gens, l'élongent, l'étendent et l'étirent: faisant des pieds et des mains, ils les déploient vers le ciel, comme des voiles gonflées par le vent. ~~xxxxxxxxxxxx~~ Ils en créent des biosphères de muscles, de fibres et de tendons, rutilantes de sang, aux nervures d'ivoire, où meuglent les craquements bovins et sinistres des os. J'ai vu des harpes, des lyres, de cithares et des orgues de viande. L'haleine graisseuse des tabliers blancs jouent des boucheries musicales et vénéneuses...

Et se meurt d'aise le soleil, tout en boule, dans les carreaux des fenêtres.

Des hommes au tablier devenu rouge de sang enfoncent leurs doigts dans la chair de boeuf, l'enfilent comme un gant et l'autre bifteck vient s'y loger, s'y aplatir, tout accroupi et tout ficelé dans ses vertèbres. Des hommes au tablier rouge de sang projettent les biftecks d'un bout à l'autre de l'immense cuisine, trop immense pour vous la montrer.

Les biftecks font leur navette de sang au-dessus des haut-fourneaux et des poutrelles béantes.

C'est la cuisson nouvelle des biftecks de madame et de monsieur.

Mais on vient, Je pars. Et je reviens emportant au bout du bras droit, les biftecks attendris, gages de mon bonheur.

(Le client, la table et les chaises reviennent comme ils étaient partis.)



Les filles allaient se marier, de  
jeunes seules le besoin de s'unir  
à la femme son la plus grande  
gloire de sa vie  
comme un lair  
Aussi, pour  
ce flamme de sa gloire.

aut. 3

à leur part de mes solitaires errances, de  
mon désir de refaire ma vie - j'imaginais au  
second \* la dispersion culminant de mon  
père \* et l'intervention de l'Esprit-  
Saint - l'homme demandant sa  
j'aurais dit un Esprit - Saint  
mon prochain mariage  
(aut. 3)

On arrive. Je pars. Monstre, ferme tes yeux et tu ne me verras plus.

## ECLAIRAGE I

~~Idem~~

FEMME: (à la cantonnade, elle lance des cris d'indignation et de fureur)  
(elle arrive sur scène, et d'un ton lent et grave)

Cette fois, j'ai vu l'envers des choses. J'entendais leurs paroles, j'interrogeais leurs couleurs; je sais maintenant ce qu'elles sont. Les choses sont pourries, Le monde est pourri. La pureté est impossible. On m'a trompé.

Alertée par un bruit infernal, j'ai poussé dupied une porte. A mes yeux horrifiés, une cuisine s'est présentée, immense, trop immense pour la décrire, une cuisine où, au-dessus des haut-fourneaux et des poubelles béantes, les biftecks faisaient leur navette de sang.

(Un carton apparaît où est écrit: "Variation no 2".)

Dans la rougeur des carreaux, se mourait le soleil, et notre pain de de ce jour, nos biftecks!, était dans les pattes de gros hommes noirs de sang. J'ai tout vu!

(Son mari vient pour l'interrompre.)

Non, compagnon de mes nuits, laissez aller son cours à ma colère. Je les ai vus disséminés partout, ressemblant à des boeufs, que dis-je des boeufs, non! ils ressemblaient à des boeufs (faire sonner le "f") assoiffés de viol et de corruption. Je les ai vus!

Ah!

Noirs de sang, imprégnant de leur sueur blanche les pauvres sujets de nos malheurs, devenus l'objet de ma pitié profonde, je les ai vus, noirs de sang.

De leurs mains de goujats, je les ai vus réduire en bouillie ma chair et mon sang.

Ah!

Si les biftecks avaient des yeux, les haut-fourneaux et les poubelles béantes auraient été inondés de larmes. Si les biftecks avaient une âme, durant mille et mille années, je sonnerais le glas de leur mort.

Vous, mes soeurs, ~~XXXX~~ et, vous, mes amants, dans le rouge des éléments incandescents, à la nuit tombante, vous auriez vu les gouttes de sang noir danser entre terre et ciel. Et quelquefois la chair dégoulinante de nos biftecks y faisait des trajectoires coagulées.

Ah!

Vous n'avez rien vu. Ils les ont tordus, troués, immergés dans la poussière, pourfendus. Les biftecks étaient comme voiles percées aux mâts d'une goélette que l'on regarde sombrer..

Ah!

J'implore pitié pour les boeufs et vengeance pour nous!

CLIENT:- J'ai l'esprit ravagé et mon coeur est touché. Puissent tes vœux servante de mes jours, être exaucés.

FEMME:- Je le vois venir armé de nos deux biftecks, Laissez-le moi, je m'en charge.

CLIENT:- Je m'en remets à toi. Mon sort est entre tes mains.

~~FEMME:- Je le vois venir armé de nos deux biftecks. Laissez-le moi, je m'en charge.~~

~~CLIENT:- Je m'en remets à toi.~~

FEMME:- Mais je vous en prie, disparaissez quelques instants de mon univers: les actions d'éclat demandent une femme sans époux.

CLIENT:- Pourquoi pas un mari sans épouse?

FEMME:- Que feriez-vous contre lui? (Le client sort.)

CLIENT:- La table aussi?

FEMME:- Et les chaises. Le désert est propice aux grands complots.

*Séparés*

Le garçon arrive avec les deux biftecks.

GARCON:- Madame. Où est monsieur?

FEMME:- Monsieur est où il veut. Mes désirs en sont comblés.

GARCON:- Madame?

FEMME:- De la foule, vous aimez les yeux. Que pensez-vous des miens, ~~je~~ <sup>soit</sup> ~~ma~~, des miens qui ont tout un corps bien visible?

GARCON:- Madame !

FEMME:- Un amour individuel ne vaut-il pas tous les amours universels?

GARCON:- Madame !

FEMME:- Déposez ces biftecks que vous avez recuits avec amour. Nous les mangerons et je penserai à vous.

GARCON:- Je ne savais pas madame que l'individualité de mon amour comblerait l'indivisibilité de votre union.

FEMME:- Vous le savez maintenant. Donnez-moi ces biftecks.

GARCON:- Madame, je devrai remplacer le vôtre. Je les ai fait piétiner.

FEMME:- (À part) Il avoue le traître!

GARCON:- Mais, madame, pour votre époux, un piétiné fera-t-il l'affaire?  
(Depuis un moment, aux deux bouts de la scène, sont apparus, suspendus à des ficelles, deux poignards.)

FEMME:- Viens dans mes bras.

(Elle l'entraîne au-dessous d'un poignard et à lui enfonce dans le dos en l'embrassant.)

(Au même moment, le client, la table et les chaises sont revenus. Le client, en voyant le meurtre, se tue avec l'autre poignard. Sa femme l'aperçoit.)

FEMME:- Ah! Dieux! Qu'ai-je fait? J'ai tué mon époux, mon mari, le compagnon de mes nuits. Ah'. bifteck exécrable, nourriture de mes malheurs infinis. Seule au monde, je ne pourrai vivre. Je veux une arme. (Les poignards sont disparus.) L'arme de mon destin inexorable! Je dois mourir. Je veux une arme...

Que vois-je? On vient.

(Des cuisiniers entrent. Au moins trois ou quatre, mais un grand nombre serait préférable. Leur tablier et leur bonnet sont souillés de sang. Ils sont sales, répugnants. Chacun d'eux porte un long couteau à dépecer.)  
Donnez-moi un couteau.

(Silence)

Donnez-m'en un seul. Je vous le rendrai.

(Silence)

(Les cuisiniers l'entourent, la maîtrisent, l'assoient sur une des chaises.

LE GARCON SE RELEVÉ.

GARCON:- (aux cuisiniers) Faites disparaître ce cadavre. (en montrant le cadavre du client) IL TUE LA FEMME. (aux cuisiniers) Emportez-la elle aussi ~~(à la femme)~~

(Il détache Simon et le force à s'asseoir à la table)

Tais-toi! Et mange! ~~(aux cuisiniers qui portent leur couteau sur la table)~~

SIMON MANGE.

QUAND SIMON A FINI DE MANGER LE BIFTECK, LE GARCON FAIT UN SIGNE AUX CUISINIERS.

GARCON:- A vous, maintenant!

LES CUISINIERS S'ELANCE LITTERALEMENT SUR SIMON? LE COUTEAU LEVE.

NOIR BRUSQUE. TOUT DISPARAIT EN QUELQUES SECONDES. DISPARAISSENT EN DERNIER LES PHOTOS DES SERVITEURS AUX FLAMBEAUX- ON RETROUVE DECLAIRAGE D'AVANT LES CAUCHEMARS. 51  
SIMON EST COUCHE- ON SONNE A LA PORTE. IL SE SOULEVE A DEMI- ON SONNE ENCORE. IL SE LEVE.

SIMON se dirige vers la porte. Il est en robe de chambre. On sonne une troisième fois. Il ouvre. Entrent six étudiants, André, Bernard Catherine, Gérard et un couple d'amoureux qui savent dire seulement: "Bonsoir, monsieur", qui se trouveront un coin aussitôt arrivés et qui resteront enlacés jusqu'à leur départ.

Ils entrent les uns après les autres, sans mot dire, l'air un peu gouguenard. Simon les regarde entrer, interloqué. Ils se mettent sur ~~xxxxxxxxxxxx~~ un seul rang et disent tous ensemble "Bonsoir, monsieur".

SIMON:- Bonsoir...Qu'est-ce qu'il se passe?

BERNARD:- On vous dérange?

SIMON:- Non...En fait, oui. J'étais couché, comme vous voyez. Mais vous pouvez quand même vous asseoir un moment.

A CE MOMENT, APPARAÎT SUR UN ECRAN UNE HORLOGE QUI MARQUE DEUX HEURES. SIMON FAIT UN SIGNE ET LES SERVITEURS EN LIVREE APPORTENT SEPT CHAISES ET RAPPORTENT LE LIT DE SIMON.

TOUT AU LONG DE CET ACTE, LES ECRANS DISPARAITRONT UN A UN JUSQU'À CE QUE LA SCÈNE SOIT COMPLÈTEMENT OUVERTE.

GERARD:- Vous avez des serviteurs? Vous ne nous avez jamais dit cela!

SIMON:- Les professeurs font des salaires fous. Je croyais que vous le saviez. Alors, je ne vois pas ce que des serviteurs en livrée ont d'extraordinaire pour un homme qui fait un salaire fou.

BERNARD:- Quand on fait un salaire fou, on peut se permettre d'être fou.

SIMON:- Voilà!

ANDRE:- (qui se premenait nerveusement depuis le début - il est d'ailleurs ivre) Moi, monsieur, je vais vous dire pourquoi je suis venu. On m'a dit tout ~~il y a~~ à l'heure, c'est Bernard qui me l'a dit, on m'a dit qu'aujourd'hui c'était votre anniversaire.

SIMON:- Bernard s'est trompé. Ce n'est pas mon anniversaire aujourd'hui. C'est dans deux semaines.

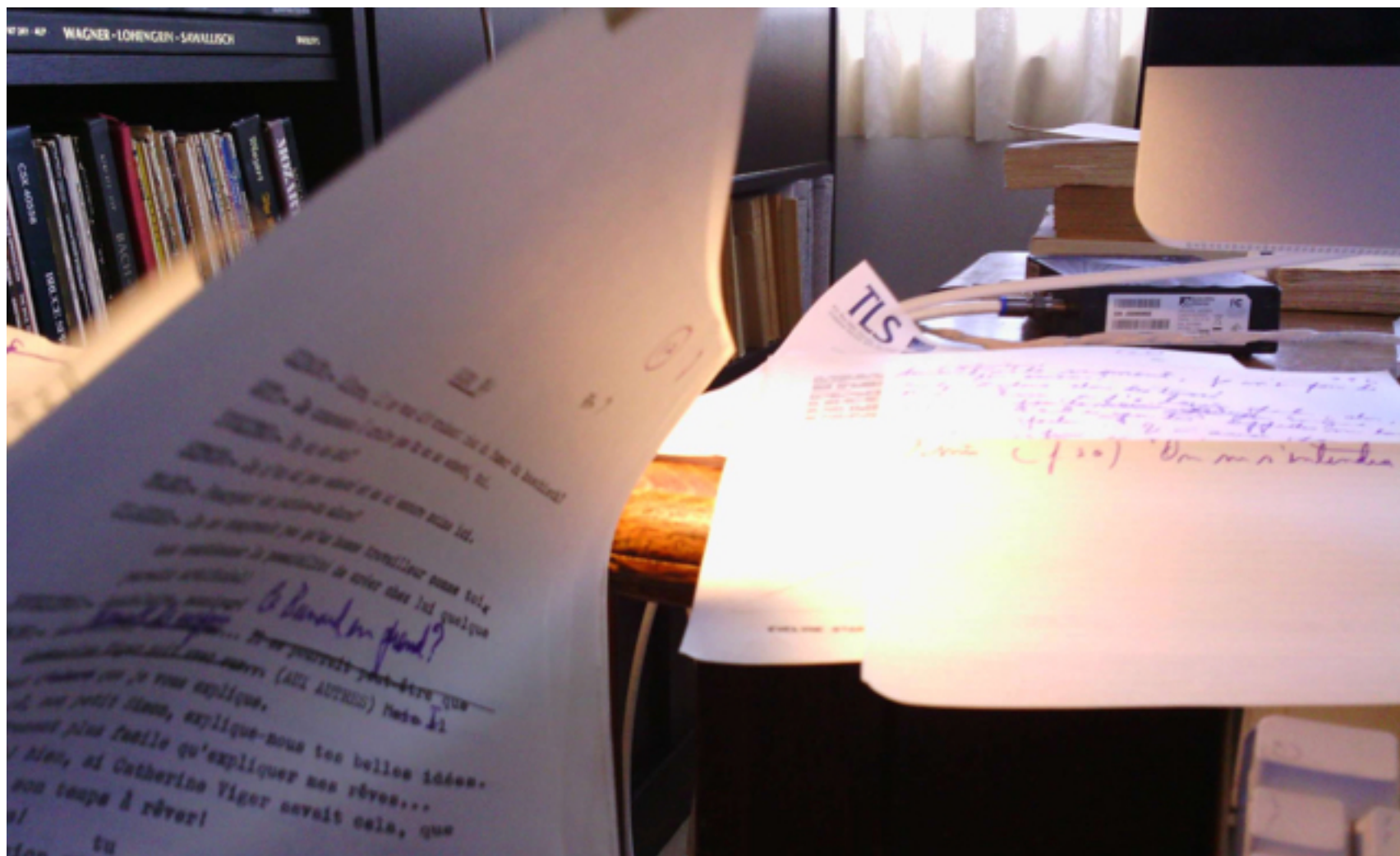
ANDRE:- (comme s'il était découragé) Ce n'est pas votre anniversaire?

BERNARD:- Je pensais que c'était aujourd'hui. Il va donc falloir revenir dans deux semaines...

SIMON:- Vous veniez pour ça, alors?

BERNARD:- Oui...et pour autre chose aussi...

ANDRE:- (qui l'interrompt) Non, non, non. Je vais lui dire. C'est moi.



qui ai eu l'idée, je vais lui expliquer moi-même. Ce soir, on est allé au club Marano: j'étais avec Bernard, Catherine et ces deux-là(il montre le couple d'amoureux). C'était "plat", je m'ennuyais: je me suis saoulé. Catherine voulait m'en empêcher, mais je me suis saoulé quand même!

CATHERINE:- Tu fais toujours ce que tu veux. ( à Simon) J'espère que vous ne nous en voulez pas trop?

SIMON VIENT POUR REPENDRE, MAIS IL EST AUSSITOT INTERROMPU PAR ANDRE.

ANDRE:- Les excuses, ça viendra plus tard. Laisse-moi lui expliquer avant, pourquoi on est ici. Alors, comme je vous disais, je me suis saoulé.

SIMON:- Oui, je vois.

ANDRE:- Moi, je le dis, mais je n'aime<sup>pas</sup> que vous le disiez.

SIMON:- Excuse-moi.

ANDRE:- Excusez-vous pas, je vous en veux pas. Je voulais mettre les choses claires. Vous comprenez?

SIMON:- Oui, oui, je comprends.

ANDRE:- Je me suis saoulé et tout à coup on s'est mis à parler de vous, comme ça, qu'y avait des professeurs bêtes, d'autres l'étaient moins. Vous, vous ne l'étiez pas trop et c'est comme ça que Bernard a parlé de votre anniversaire, aujourd'hui.

BERNARD:- Je croyais que c'était son anniversaire.

ANDRE:- Essaye pas, t'as dit que c'était son anniversaire. J'ai des t'moins et ils vont le prouver. Tu l'as dit ou tu l'as pas dit?

BERNARD:- Je l'ai dit. Tu es content?

ANDRE:- Il s'agit pas que je sois content ou pas. Il s'agit de dire ce que t'as dit. Bon. Quand j'ai su que c'était votre anniversaire, moi, j'ai été content et je vais vous dire pourquoi: c'est mon anniversaire, à moi aussi, aujourd'hui.

SIMON:- Ah! oui? Eh! bien, bon anniversaire, André!

ANDRE:- Merci...Simon. Vous permettez, monsieur Neige, que je vous appelle Simon?

SIMON:- Mais si, d'autres l'ont déjà fait avant toi, d'ailleurs.

ANDRE:- D'accord. Quand j'ai su que nos deux anniversaires tombaient le même jour, ça m'a fait plaisir et j'ai voulu vous dire que ça me faisait plaisir, parce que vous...parce que toi, t'es pas un professeur comme un autre: je t'ai déjà dit des bêtises en pleine classe, mais tu m'en as pas voulu. C'est pour ça que je voulais te souhaiter b... (subitement déçu) Mais c'est pas ton anniversaire. (à Bernard) Veux-tu

bien me dire pourquoi tu m'as dit, toi, que c'était son anniversaire, quand c'est pas son anniversaire? Ça me déçoit, vous pouvez pas savoir comment. (Il va s'asseoir quelque part dans un coin) Catherine, je te le dis, c'est bête, mais ça me déçoit. J'y comprends rien, mais j'aurais aimé y souhaiter bon anniversaire, il me l'aurait souhaité après et j'aurais été content. Imagine! On est né le même jour! Simon! Tous les deux, on est de bons diables; personne ne veut me croire, mais je suis un bon diable. Toi et moi, on les vaut tous, je te le dis.

SIMON:- Je te remercie bien, André. Crois bien que je suis déçu, moi aussi, de ce qui arrive.

ANDRE:- Ah! vous en faites pas, c'est la vie.

GERARD:- Moi, je les ai rencontrés, quand ils sortaient du club Marano. J'ai pensé qu'à cause de votre anniversaire, ça ne vous ferait rien.

SIMON:- Ne vous en faites pas. J'avoue que ça me fait plaisir que vous ayez pensé à moi. Vous allez m'excuser, je dois me mettre dans une tenue plus convenable.

GERARD:- Ce n'est pas nécessaire. Vous êtes bien comme ça.

SIMON:- Non, non. Ça ne prendra pas de temps, d'ailleurs. Et demandez ce que vous voulez boire, on vous l'apportera.

IL FAIT UN SIGNE AUX SERVITEURS. MAIS IL SE RAVISE.

Ah! et puis non!(aux serviteurs) Disparaissez, je ne veux plus vous voir. Allez vous coucher. (aux étudiants) Allez vous servir vous-mêmes. C'est là. (Il indique une porte)

ANDRE:- Allons-y!

BERNARD:- (à Simon) Il faut que je vous parle au sujet du téléphone que vous avez eu.

SIMON:- Tu sais, tu peux me tutoyer, toi, aussi.

BERNARD:- Oui, d'accord. Mais il faut que je te parle.

SIMON:- Attends-moi. Je ne serai pas long. C'est au sujet du haschich?

BERNARD:- Oui et c'est important.

SIMON:- Je reviens dans deux minutes.

IL SORT. LES ETUDIANTS REVIENNENT CHACUN AVEC UN VERRE ET DES BOUTEILLES.

CATHERINE:- Bernard...

BERNARD:- Oui?

CATHERINE:- Tu lui as parlé?

BERNARD:- Non, pas encore.

ANDRE:- Vous devriez laisser faire. Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse?

GERARD:- On ne sait jamais. Il est professeur: il peut connaître des gens...

BERNARD:- Il vaut mieux qu'on le prévienne. C'est ici que le chocolat devait se fumer.

GERARD:- T'es pas sérieux?

BERNARD:- Mais si! Et il y avait d'autres professeurs avec lui.

GERARD:- Eh! bien, on n'a plus les professeurs qu'on avait !

ANDRE:- (en se moquant) Ils évoluent dangereusement. Ils se mettent à la remorque de la jeunesse.

CATHERINE:- J'espère qu'il pourra faire quelque chose.

BERNARD:- Je n'ai pas grand espoir. Que veux-tu qu'il fasse? Téléphoner à leurs parents? Ce doit déjà être fait.

GERARD:- Par qui?

BERNARD:- Par qui veux-tu que ce soit? Par la police. C'est tout ce qu'elle sait faire, la police, embobiner nos parents.

CATHERINE:- Ils vont peut-être eux-mêmes téléphoner à leurs parents.

ANDRE:- Les parents sauront où ~~xxxxxxxxxxxx~~ sont leurs enfants, quand la police aura fini de les questionner. Pas avant.

SIMON SURVIENT.

SIMON:- Que se passe-t-il? Vous parlez de la police. Ils ont brisé leur matraque sur la tête de quelqu'un?

BERNARD:- Non. On a quelque chose d'important à vous dire.

SIMON:- Oui, "monsieur", je vous écoute.

BERNARD:- Ah! c'est vrai. On a quelque chose à "te" dire.

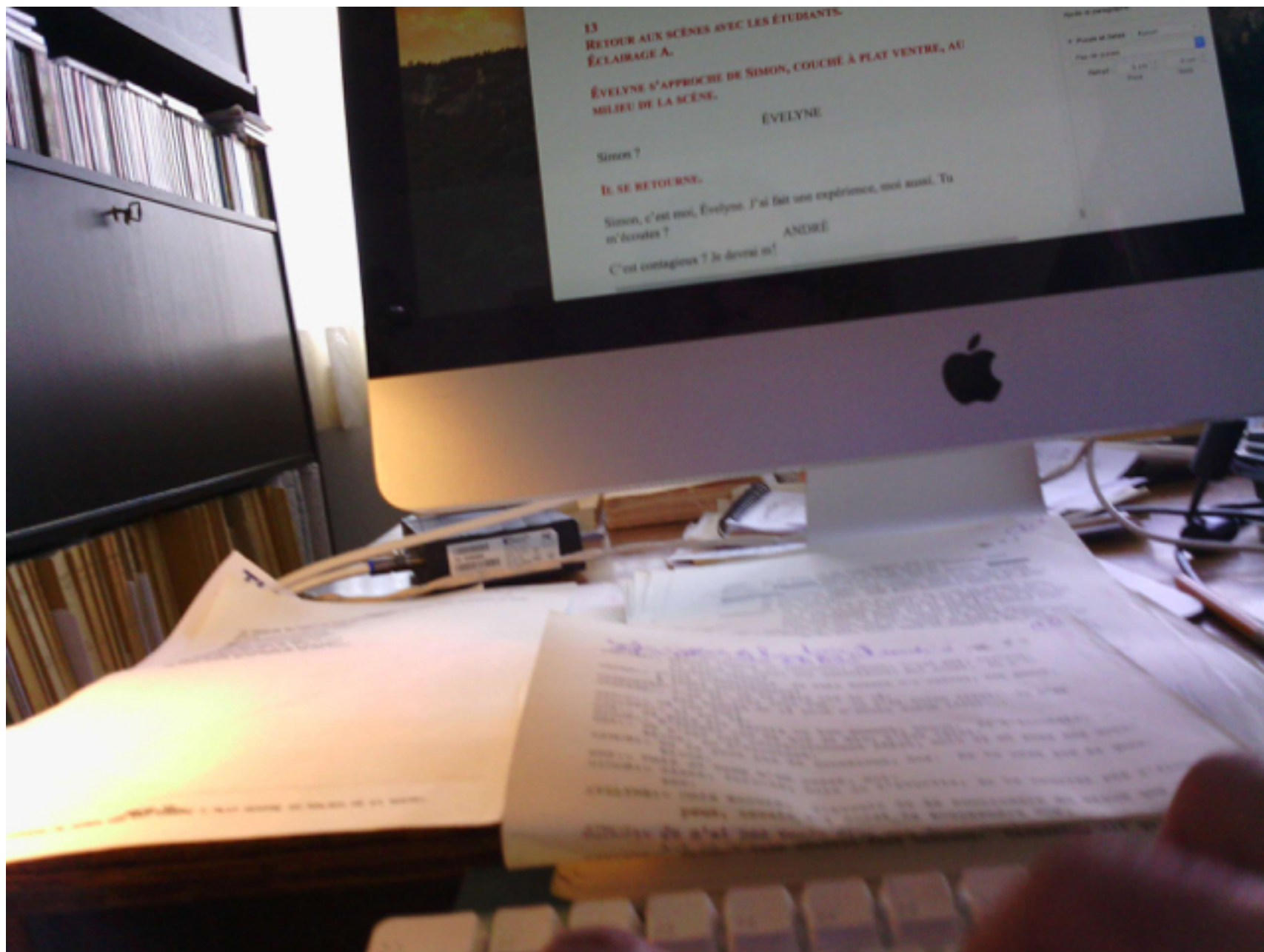
SIMON:- Qu'est-ce qui se passe?

CATHERINE:- On les a pris en train d'acheter du haschich. Voilà ce qui se passe.

SIMON:- Quoi?

BERNARD:- Mais, Catherine, pourquoi lui as-tu dit comme ça?

CATHERINE:- Il fallait le dire. Vous n'y arriviez pas. Vous avez des



des amis en prison et vous parlez, vous dissertez.

SIMON:- Mais qui est en prison?

GERARD:- Ils ne sont pas vraiment en prison...

CATHERINE:- Quand on est pris, on est en prison.

SIMON:- Mais de qui parlez-vous? Qui achetait le haschich?

BERNARD:- Ily avait Charles, Robert, Benoit et moi. Après le téléphone que Charles t'a fait, on s'est rendu au parc pour y rencontrer le vendeur. On a acheté ce qu'il fallait et c'est moi qui ai pris le haschich, ~~histoire d'en prendre avec moi~~, Je suis parti aussitôt avertir mes parents que je rentrerais très tard; je leur ai dit qu'il y avait un party chez des amis.

SIMON:- As-tu dit que tu venais chez moi?

BERNARD:- Mais non. J'ai dit que je ne savais pas où c'était. En revenant au parc, j'ai rencontré Catherine et elle m'a dit ce qui s'était passé. Immédiatement après mon départ, deux hommes, ils n'étaient pas habillés en policier, se sont approchés des gars que je venais de quitter et Catherine les a tous vus monter dans une au-

to, tout simplement, bien sagement.

ON VOIT UN INSIGNE DE POLICIER SUR UN DES ECRANS.

SIMON:- Mais Catherine? Elle était là.

CATHERINE:- J'ai toujours peur, quand ils achètent du haschich, comme cela, au vu de tout le monde. J'ai eu peur, ce soir encore. Je suis allé au bord de l'eau, pendant qu'ils réglait tout ça. J'ai honte maintenant. Ils ont été pris et, moi, je suis là avec l'air d'une innocente. J'en fume pourtant tout comme eux.

SIMON!: Ils ne m'avaient pas dit que tu en prenais, toi aussi.

CATHERINE:- Ça vous embête?

SIMON:- Non, non. Je suis surpris, c'est tout.

CATHERINE:- Pourquoi pas? Vous en avez bien fumé, vous?

SIMON:- Oui, une fois. Je n'ai pas détesté. Et pas aimé non plus.

BERNARD:- Ah! il faut recommencer, c'est toujours de mieux en mieux.

CATHERINE:- Quelquefois, c'est ennuyeux à mourir.

GERARD:- Moi, ce qui me fait plaisir, c'est que les policiers ne pourront rien faire: ils ne trouveront pas de haschich, Bernard l'a gardé avec lui.

SIMON:- L'as-tu encore avec toi?

BERNARD:- Oui. Je me l'ai sûrement pas laissé chez mes parents. Et après avoir rencontré Catherine, je suis allé au club avec elle, on y a rencontré André, il a été question de ~~xxx~~<sup>ton</sup> anniversaire manqué et...nous voilà, avec Gérard.

SIMON:- Et nos amoureux.

BERNARD:- Ah! oui. Je les oubliais. Comme tu vois, il n'était pas question que je laisse le ~~haschich~~ où que ce soit.

SIMON:- Tu n'as pas été suivi?

BERNARD:-...non. Enfin, je ne crois pas. Vous pensez qu'on m'aurait suivi, que la police aurait pu me suivre?

GERARD:- C'est curieux que la police ne t'ait pas arrêté. C'était toi qu'il fallait arrêter.

BERNARD:- Tu aurais voulu qu'on ~~te~~ arrête?

CATHERINE:- Mais non, Bernard. Il veut dire que tu es l'élément le plus important pour eux et c'est justement toi qu'ils n'ont pas arrêté.

BERNARD:- Je vous l'ai dit tout à l'heure: incompréhensible tant que vous voudrez, je crois qu'ils ne m'ont pas vu partir. (A Simon) Vous connaissez le restaurant au milieu du parc?

SIMON:- Oui, vaguement.

ANDRE:- (qui sort tout à coup de sa léthargie) Les professeurs ne vivent pas dans le monde; ils connaissent vaguement l'idée d'un restaurant...

SIMON:- Tiens! Il se réveille celui-là!

ANDRE:- Je dormais pas! J'ai tout entendu. Je savais déjà tout d'ailleurs. Je leur ai toujours dit que la drogue, ça les mènerait pas loin.

CATHERINE:- (sèchement) Il ne s'agit pas de drogue. De la drogue, ce n'est pas nécessairement du haschich et il s'agit de haschich.

ANDRE:- Oui, du chocolat, comme vous dites. Mais tout ça, c'est du pareil au même. Vous n'êtes plus capable de faire ce que vous voulez, comme un malade sur une table d'opération: vous êtes attachés dans vos rêves et vous gigotez.

CATHERINE:- Qu'est-ce que tu en sais? Tu n'en as jamais fumé. Et personne n'a le droit d'être malade? Malade de toujours voir son catholique de père se saouler tous les vendredis, malades <sup>de</sup> voir nos parents catholiques se hair, à ne plus voir clair comme des hommes saouls et chacun des deux s'imaginer qu'il est le seul à savoir nous aimer. Ils nous aiment comme des désespérés, comme des noyés, perdus dans leur orgueil ou dans l'amour de Dieu, dans sa maudite providence!

Oui, je suis malade. Quand je fume du haschich, je ne le suis plus: personne ne fait attention à moi, mais je ne me crois pas obligée non plus à faire attention à quoi que ce soit. J'aime tout le monde, je suis seule et je suis heureuse d'être seule, parce que tout le monde est alors heureux d'être seul. Et parce que je ne pense plus à rien. La vie fait ce qu'elle veut de moi et je la regarde me faire vivre. La vie devient ma vie, pas celle de mes parents.

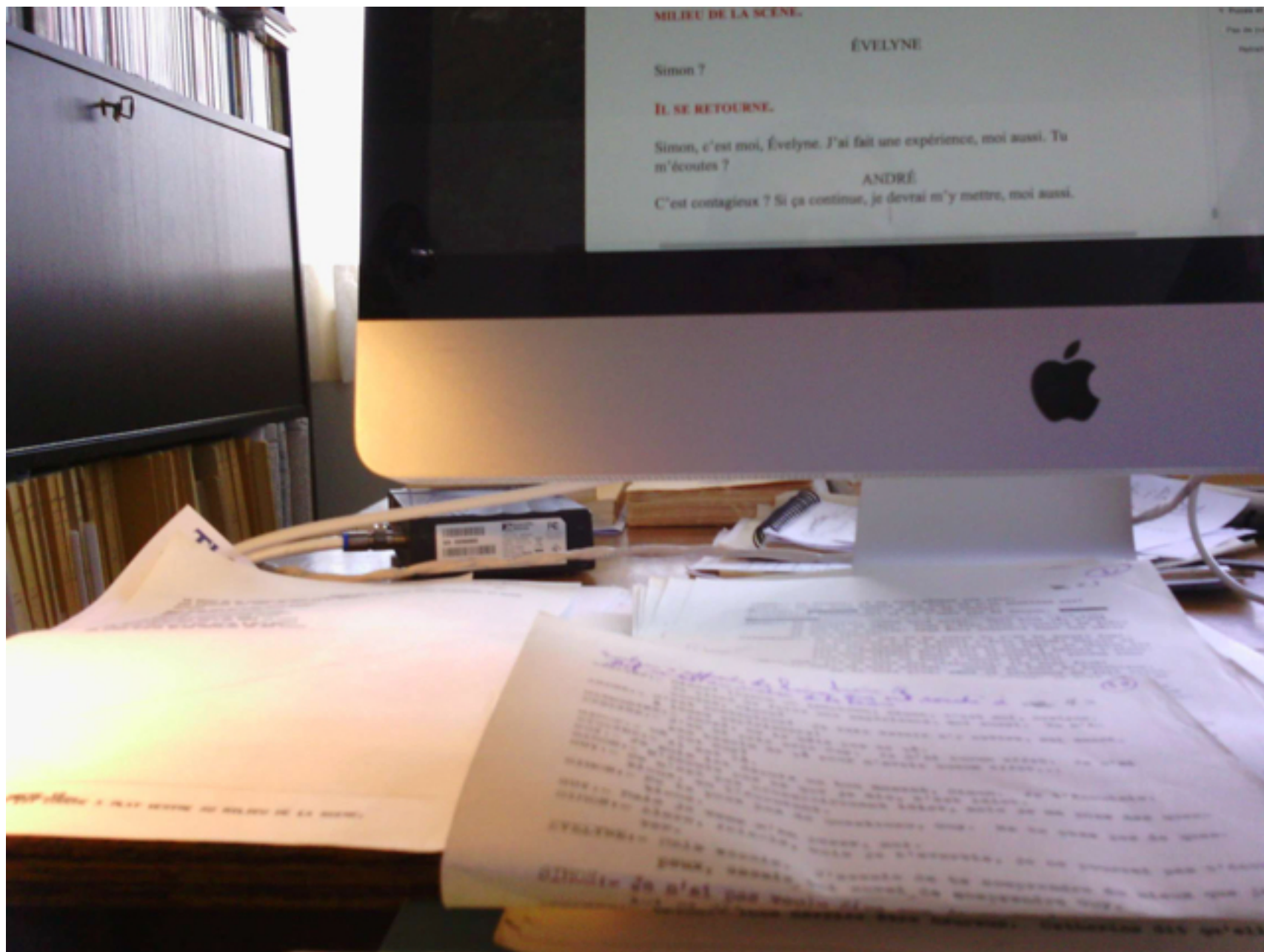
ANDRE:- Ah! tais-toi! Tu le dis toi-même: tu ne sais plus ce que tu fais! Tu es une droguée!

CATHERINE:- Je sais ce que je fais! Et je fais tout ce que je sais. Qui peut en dire autant? Quel juge peut dire qu'un jour dans sa vie il a accepté le monde tel qu'il est? Il cesserait alors d'en vouloir à la vie des autres. (Elle est maintenant tout près de lui) André, écoute-moi!

ANDRE:- Non, je ne t'écouterai pas. Pourquoi je t'écouterais? Un homme ou une femme qui se respecte, n'a pas besoin de perdre sa raison.

SIMON:- André, tu dis cela et tu es ivre.

ANDRE:- Je le sais que je suis saoul, mais c'est pas pour ça que j'ai perdu la tête. Je bois, je ne me drogue pas. Quand on se drogue, on veut partir, comme ils disent; quand on boit, on veut seulement être heureux et rencontrer ses chums; les femmes nous laissent la paix, pis hostie! on est ben!



BERNARD:- Elle a dit qu'elle voulait être heureuse, elle aussi.

ANDRE:- Mais Bernard, je le sais. Tout le monde veut être heureux! Mais il faut choisir ses moyens! On choisit pas des moyens de ratés!

GERARD:- J'aime mieux être un raté, comme tu dis, que de me saouler et me traîner par terre.

ANDRE:- Moi, je me traîne par terre? Répète ça une deuxième fois.

SIMON:- André, calme-toi.

ANDRE:- Mais il m'insulte! Il a dit que je me traînais par terre!

SIMON:- André, je t'en prie, tu vas rester tranquille. Tu les a traités, tu "nous" a traités de ratés; on peut bien noter le fait qu'actuellement, tu es assis par terre. Non? C'est pas vrai? Et cela ne veut pas dire que tu es idiot pour autant.

ANDRE:- Vous avez raison, t'as raison, Simon. Je suis assis par terre. Je vais me taire, je vais rester tranquille. Je te le promets, Simon. T'es un chum. Je vais être sage comme une image. Je vais devenir moi-même un raté. Je suis déjà un raté. J'ai toujours été un raté.

UN TEMPS.

SIMON:- (à Catherine qui pleure) Catherine, qu'y a-t-il?

CATHERINE:- Tu as entendu, non? (Elle met la tête sur l'épaule de Simon.) Je ne suis pas une ratée. André ne peut pas comprendre. Moi aussi, avant d'en fumer pour la première fois, je pensais comme lui. Mais j'ai été tellement soulagée. Je ne veux pas m'y accrocher, mais pourquoi je n'aurais pas le calme, pendant quelque temps dans ma vie? J'en arrive à ne plus en vouloir à ma mère; je voudrais qu'elle m'aime réellement - c'est pourtant impossible... Je sais que j'ai peur, que j'ai peur de regarder la vie en face. Mais qui me regarde en face? Ma mère se lance un défi avant de me regarder et mon père se saoule avant de me regarder et me traiter de chienne. (Elle va vers André) André, j'oublie que les gens ne m'aiment pas. J'oublie que tu bois. A certains moments, je sais qu'il y a des gens de l'autre côté d'un miroir; je sais qu'ils ne le traverseront pas: ils me laissent dans... C'est idiot! ils me laissent dans un nuage... Tu devrais rire: je vis dans les nuages. Moi, pour oublier, je ne fais mal à personne, je n'ennuie personne. On m'oblige, avec douceur, à vivre, à déplorer les malheurs des gens, de mes amis, et je n'en souffre pas. Dans un miroir, je vois ce qui se passe derrière moi et cela ne m'atteint pas. Je n'ai plus de passé, ni d'avenir, peut-être même plus de présent; je n'ai plus rien, je ne possède plus rien. Tout se mire en moi. Je deviens comme une glace qui resplendit de lumière, je deviens belle. André, ~~xxxxxxx~~ à ce moment-là, je suis sûre d'être belle, parce que je ne crains le regard d'aucun homme - j'ai envie d'un homme qui

ne pense ni à Dieu, ni à l'argent, ni à mon avenir; qu'il fasse seulement attention à moi -.

Quand je suis ivre, je ne pense qu'à mourir ou à être le plus lucide possible, pour bien prouver à tous jusqu'à quel point je le suis. Je deviens laide et je me dégoûte moi-même. Je ne connais personne qui fume du haschich ou de la mari, et qui en soit dégoûté. Nous faisons peur aux gens: nous nous aimons. Un jour, je n'en prendrai plus, mais je saurai que je peux me regarder et continuer à m'aimer.

ANDRE:- Moi, quand j'ai bu, j'ai envie de dire aux gens, aux hommes, aux femmes, que je les aime. Quelquefois, je leur dis. Je le dis à Simon: je l'aime; Simon, c'est un bon diable. Je peux le dire, parce que "je suis en boisson". Sinon, je ne le dirais pas. Vous diriez...Ah! et puis vous ne diriez rien, je ne le dirais pas. Jamais, je le dirai. A jeun? Jamais.

CATHERINE:- (après un long silence) Simon (elle se dirige vers lui), je t'aime. (Un temps) Et je ne crois pas être ivre. (Elle s'assoit) Je suis persuadée que si l'on disait toujours ce que l'on pense, on ne s'inventerait pas des solitudes.

SIMON:- (visiblement embarrassé) Catherine, je ne sais pas...

CATHERINE:- (qui l'interrompt) Non, ne dis rien. Je sais que tu ne m'aimes pas, je le sens. Peut-être n'aimez-vous personne.

UN TEMPS. POUR LES QUELQUES REPLIQUES QUI SUIVENT, LE RYTHME DU DIALOGUE EST TRÈS LENT.

SIMON:- Bernard ?...

BERNARD:- Oui?

CATHERINE:- Pourquoi prononcez-vous son nom de cette façon?

SIMON:- Que dis-tu?

CATHERINE:- Rien d'important.

BERNARD:- Mais qu'est-ce que tu as?

CATHERINE:- (incisive) Tu es heureux et tu ne le sais pas.

SIMON:- Catherine, je t'en prie.

BERNARD:- Décidément, moi, je ne comprends plus rien.

SIMON:- Tu n'es pas le seul à ne plus se comprendre. Alors, Bernard, tu es sûr de ne pas avoir été suivi?

BERNARD:- Non, je n'ai pas été suivi. Nous étions près du restaurant, quand nous avons acheté le haschich. Moi, je suis parti du côté où il y a des arbres et Catherine m'a dit que les policiers étaient arrivés de l'autre côté. Je crois qu'ils ne m'ont pas vu.

GERARD:- Pour les arrêter, ils ont vu quelque chose d'anormal, alors ça me surprend qu'ils ne t'aient pas vu toi aussi.

BERNARD:- Moi, je crois qu'ils connaissaient déjà notre vendeur. C'est à lui qu'ils en veulent.

SIMON:- Ils t'ont peut-être laissé partir intentionnellement. Pour savoir où tu allais.

BERNARD:- Je suis allé chez mes parents et s'ils les connaissent le moins, ils ne craindront pas de les voir fumer du chocolat.

SIMON:- Mais tu en es ressorti de chez tes parents.

BERNARD:- Personne ne m'a suivi, j'en suis sûr. J'en ai fait du chemin avant d'arriver ici: j'ai parlé à Catherine dans le parc, on est allé au club où on est resté longtemps, on a pris le temps de venir jusqu'ici.

CATHERINE:- Enfin, pour le moment, ce n'est pas ça l'important. Nous avons des amis qui ont été arrêtés: qu'est-ce qu'on fait?

GERARD:- On se demande cela depuis deux ou trois heures. J'aimerais avoir un père avocat.

CATHERINE:- Tu irais lui conter toute l'histoire?

SIMON:- Qui ne la saura pas? Toutes les bonnes femmes vont s'en repaître comme des truies dans une auge. Et on ferait la même chose, si ce n'était pas des amis. Votre vendeur, sais-tu s'il en avait encore sur lui, du haschich?

BERNARD:- Non, il m'a vendu ce qui lui restait.

SIMON:- Ils ne trouveront rien sur eux. Ils vont les relâcher, après leur avoir fait une bonne peur. Une peur méritoire, sans doute.

GERARD:- Alors, il n'y a plus de problèmes!

CATHERINE:- Il reste toujours celui de savoir si Bernard a été suivi ou non.

BERNARD:- Je n'ai pas été suivi. C'est clair? Non?

ANDRE:- La police ne nous dit pas qu'elle nous suit, quand elle le fait, quand elle nous file.

SIMON:- Bernard, tu devrais jeter le haschich que tu as sur toi. Ce serait plus prudent.

BERNARD:- La prudence est la vertu des vieillards!

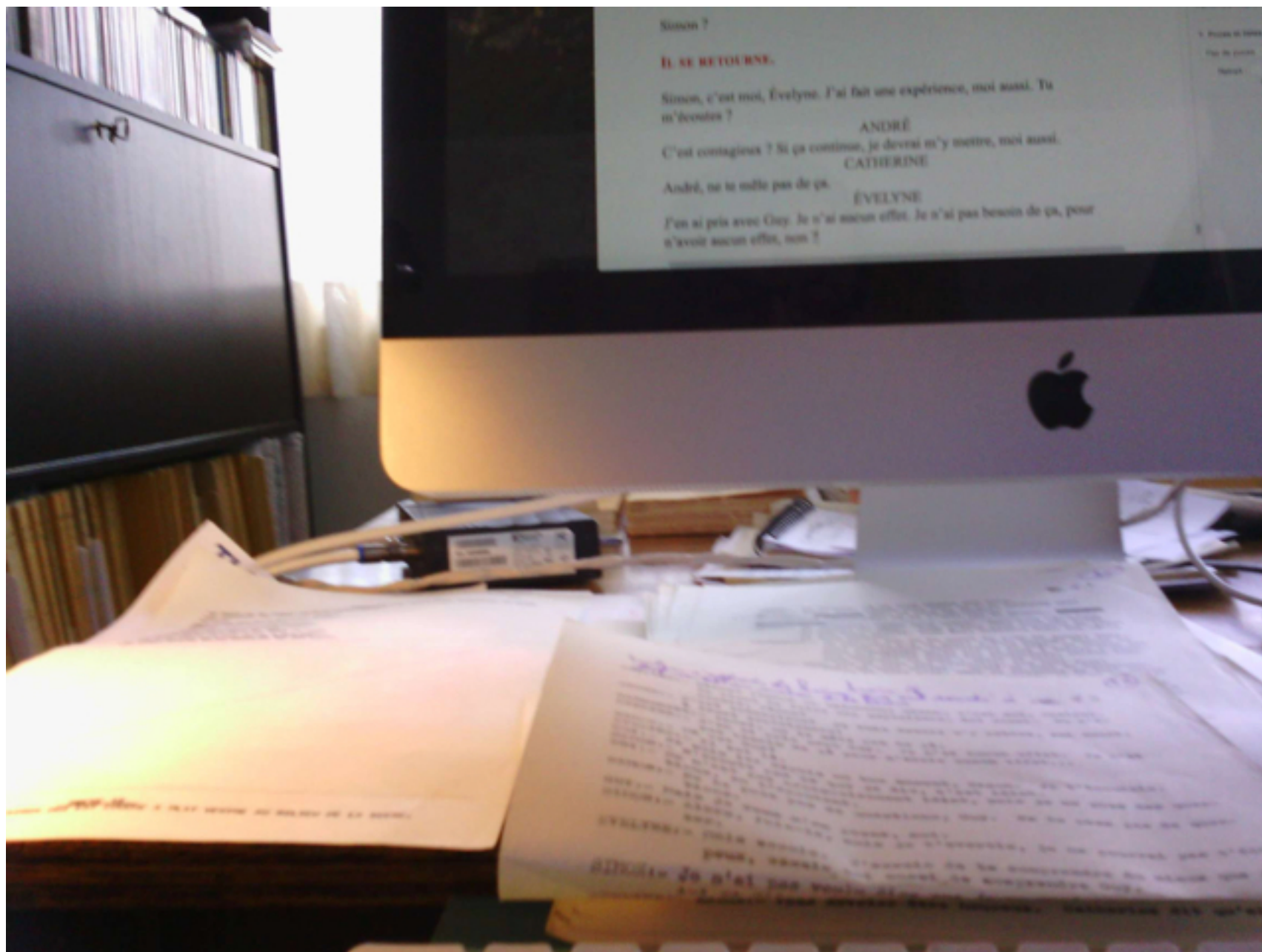
SIMON:- J'en deviens peut-être un.

CATHERINE:- Tu veux rire? Tu n'es pas si vieux!

SIMON:- J'en suis à un point où je ne pense ni comme vous, les jeunes, ni comme ceux de mon âge. Je me sens un peu "tirailé", écartelé.

BERNARD:- Je t' imagine écartelé. Un bon spectacle pour les élèves! Ah! ce qu'on rigolerait! La vengeance de l'année!

SIMON:- Que fais-tu ici, alors? Si je suis...si peu de chose, si je ne suis bon qu'à assouvir vos vengeances?



BERNARD:- Ce n'est pas moi qui voulais fumer du hâschich.

SIMON:- Mais qui me l'a offert?

BERNARD:- Nous. On a le droit de vouloir rigoler, non?

SIMON:- Alors, c'est uniquement pour rigoler?

BERNARD:- Non, pas uniquement...Je savais que tu voulais en faire l'expérience et, comme je te connais, je savais aussi que ça serait sûrement drôle. Pourquoi d'autre voulais-tu que ce soit?

SIMON:- Peut-être pour partager une expérience avec moi. Mais toi, décidément, tu préfères que c'eût été pour rire de moi!

GERARD:- Rigoler et rire des gens, ce n'est pas pareil.

SIMON:- De toute façon, mes collègues n'auraient pas voulu que vous restiez pour en fumer avec eux. Ils ne voulaient même pas que vous sachiez qui ils étaient.

BERNARD:- Non? Pourquoi?

ANDRE:- Ce sont des professeurs! Ils pensent à leur "place". On prend des risques, mais seulement "en famille"!

SIMON:- Nous ne sentons pas toujours le besoin, vous savez, de vivre avec vous. Nous pouvons en avoir marre d'être avec vous. Et je comprends qu'ils ne veuillent pas toujours être livrés à vos regards ironiques ou curieux.

CATHERINE:- En somme, ~~xxx~~ tu nous prends pour des voyeurs?

SIMON:- Peut-être pas des voyeurs, mais des gens qui aiment bien raconter la dernière expérience, surtout si elle a été faite avec des professeurs. Et, comme ça, de vie privée, nous n'en avons plus et An-

dré à raison, c'est risqué. Un père de famille se saoule, c'est le malheur d'une famille, mais si un professeur se saoule, c'est le désastre de toute la société qui se sent giflée dans l'âme de ses petits enfants.

GERARD:- Ça, c'est vrai. Si mes parents savaient qu'un professeur a déjà fumé du chocolat, ils ne feraient sans doute rien, mais ils te traiteraient de drogué, d'épave, de bon à rien. Ça serait beau à la prochaine partie de cartes!

BERNARD:- Nous, au contraire, on les trouve plutôt à la mode, ceux-là.

SIMON:- Tiens, tu reviens à de meilleurs sentiments?

BERNARD:- Je suis ton invité, après tout...

SIMON:- Idiot! (à Gérard) Mais tu sais, Gérard...

ANDRE:- Bon, eh! bien, moi, je m'en vais. J'en ai assez de vous entendre discuter pour ne rien dire. Moi, quand je veux me saouler, j'y vais pas avec un professeur, c'est normal qu'ils ne veuillent pas qu'on soit toujours avec eux.

SIMON:- Mais, tout à l'heure, tu disais qu'on pensait à nos "places".

ANDRE:- Oui, c'est vrai. Vous pensez d'abord à vos places, vous avez peur qu'on parle trop, que cela vienne aux oreilles des parents ou de vos directeurs, mais c'est aussi normal que vous vouliez vous amuser

SCÈNE 14

1- Alors, il ne vous dit vraiment rien du fumer du haschisch?  
- Je commence à croire que tu en as acheté, toi.  
- Tu en as ici?  
- Je n'en ai pas acheté et en ai encore moins ici.  
- Pourquoi en parles-tu alors?  
- Je ne comprends pas qu'un homme travailleur comme toi, ne mentionne la possibilité deerder chez lui quelque chose d'artificiel!

*Le Bernardin prend?*

2- Monsieur!... Il se pourrait peut-être que  
soit avec eux. (AUX AUTRES) Notez il  
explique.  
explique-nous tes belles idées.  
montrer mes rêves...  
et cela, que

ensemble. Il y a les deux aspects du problème qui sont tous les deux vrais. Quand je <sup>suis</sup> saoul, je vois les deux côtés de la médaille qui forment la seule et unique médaille. Je m'en vais!

LE COUPLE:- Quelle heure est-il?

LES SERVITEURS EN LIVREE APPARAISSENT ET DISENT D'UN MEME MOUVEMENT:

"Il est trois heures".

SIMON:- Je vous ai dit que je ne voulais plus vous voir.

ILS DISPARAISSENT. ON VOIT EN MEME TEMPS SUR UN DES ECRANS QUI RESTENT, DES NORLOGES, DES REVEILLE-MATIN: SUR UN AUTRE, LE VISAGE ANGOISSE D'UNE MERE ET D'UN PERE DANS LEUR LIT.

LE COUPLE:- Il faut partir.

ON ENTEND L'AIR DU CHOEUR DES SOLDATS DE "FAUST" DE GOUNOD, OU IL EST QUESTION D'UN DEPART IMMINENT CONTINUELLEMENT.

REACTIONS STYLISEES ET MIMETIQUES DES PERSONNAGES EN SCENE. QUAND LE COUPLE EST DISPARU, ON PEUT ENTENDRE UN "ADIEU" TIRE DE QUELQUE OPERA FRANCAIS OU ITALIEN.

ANDRE:- Je ne m'en vais plus, je me sens mieux! (Il s'endort quelques minutes plus tard)

SIMON:- Vous êtes sûrs que vos parents ne s'énervent pas en ce moment?

BERNARD:- Moi, ils me croient à un party et les parties ne finissent jamais très tôt.

SIMON:- En parlant de parents, je voulais dire tout à l'heure que je les comprends bien de juger ainsi un professeur qui fumerait du haschich; je ferais la même chose à leur place, sans doute. Pourtant, quand j'apprends qu'une mère fait tout pour coucher avec son fils ou qu'elle prend part à de petites réunions clandestines, je ne crois pas avoir dit qu'elle méritait la prison ou l'exil prudent. Je suis peut-être devenu imperméable à ce que l'on appelle le "mal"...

CATHERINE:- Tu comprends mieux les gens, c'est tout.

SIMON:- Quelquefois, il me vient à l'idée, et ça me plaît beaucoup, que plus on a de passions en soi, plus on exerce réellement ce qu'il est convenu d'appeler la charité. On sait tout le mal dont l'homme est capable. On sait que tout cela n'est que l'expression de la souffrance. Comment ridiculiser les gens qui souffrent?

BERNARD:- Vous ~~ne~~ devriez nous dire cela, tout ce dont... "tu" es capable.

SIMON:- Il me faudrait être seul avec toi, mon cher Bernard. L'intimité est plus propice aux confidences...

CATHERINE:- Bon, bon, bon, je crois que je dois partir.

SIMON:- Catherine, pourquoi partez-vous?

CATHERINE:- J'ai l'impression d'être de trop. Vous me vouvoyez encore d'ailleurs.

SIMON:- Excuse-moi. Je t'assure que tu n'es pas de trop.

GERARD:- Simon, vas-tu encore à la messe?

CATHERINE:- Vous voulez vous protéger contre vous-même.

GERARD:- Vous allez à la messe pour vous protéger?!

SIMON:- Gérard, tu n'y es pas du tout. Non, je ~~xxi~~ ne vais pas à la messe.

GERARD:- Il y a longtemps que vous n'y allez plus?

SIMON:- Oui, assez longtemps, cinq ou six ans. Depuis l'université.

GERARD:- C'est le milieu, sans doute?

SIMON:- Non, ce n'est pas le milieu universitaire. La faillite de mon adolescence m'a prouvé qu'aller à la messe ne donnait rien. Je ne regrette rien, parce que j'ai connu les...fastes des cérémonies, les Noël's blancs, purs, en musique, tout en merveilleux. J'avoue que je ne comprends pas comment l'on peut passer son enfance sans être catholique.

GERARD:- Mais comprenez-vous qu'on puisse continuer sa vie, sans l'être?

SIMON:- Mais si, je comprends très bien. Mais pourquoi en parler ce soir? Je n'ai pas la tête à cela.

BERNARD:- Vous avez la tête à quoi?

SIMON:- J'ai la tête à me laisser faire. J'ai le sentiment, cette nuit, que je dois être ici et non ailleurs. J'attends.

LE TELEPHONE SONNE. SIMON REpond: Qui peut bien appeler à cette heure-ci?

SIMON:- Allô!

.....

Oui, c'est moi.

.....

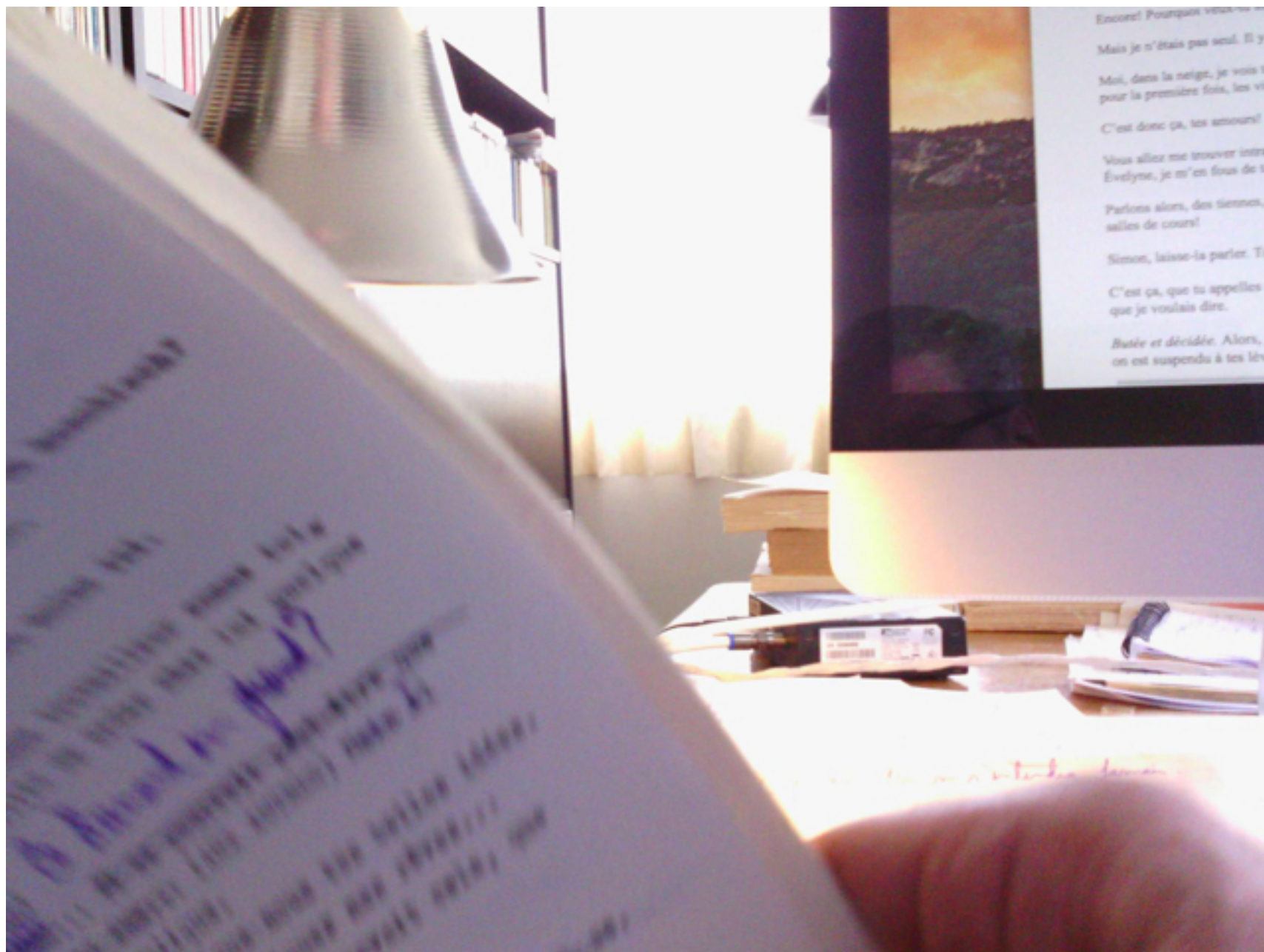
Non, non, non. Comme tu vois, je suis encore debout. Catherine, Gérard, André et Bernard sont ici. Mais vous, qu'est-ce qui se passe? Es-tu au poste de..

.....

Oui, je veux bien dire le poste de police. Vous avez été arrêtés, non?

.....

Oui, Catherine et Bernard m'ont dit ça.



.....  
Oui, ils se sont décidés à venir ici, quelque temps après.

.....

Ah! bon, c'est bien ce que je pensais, qu'ils ne pourraient pas vous garder. Ils n'ont pas été trop..."vaches" ?

.....

Déçus ?

.....

Oui, je comprends. Ils devaient espérer découvrir tout un réseau.

.....

Eh! bien, tout va comme dans le meilleur des mondes.

.....

Savez-vous s'ils ont suivi Bernard? Lui nous assure que non.

.....

Tu es sûr de ça? Ils n'ont pas dit son nom?

.....

(à Bernard) La police ne semble pas s'être aperçu de ton départ. Ils n'ont même pas prononcé ton nom. (au téléphone) Non, je parlais à Bernard.

.....

Alors, je te remercie de m'avoir appelé et excusez-moi pour tout le trouble que je vous ai causé, sans le vouloir.

.....

Oui, oui, oui. Je vais lui payer ce qu'il faut.

.....

C'est ça. Bonsoir.

....

A bientôt. IL RACCROCHE.

(aux étudiants) C'était Charles. Il me téléphonait pour m'expliquer pourquoi il n'était pas venu.

BERNARD:- A cette heure-ci!

SIMON:- Oh! tu sais, l'heure est le moindre de ses soucis, actuellement. Ils viennent tout juste de les relâcher, faute de preuves. Il paraît qu'ils ont même été gentils.

GERARD:- On aura tout vu!

CATHERINE!:- Je respire, enfin!

BERNARD:- Tu ne respirais pas du tout? Pauvre enfant! Il faut te faire soigner.

SIMON:- Nous avons beau ne plus en parler, j'avoue que j'y pensais plus souvent qu'à mon tour.

BERNARD:- Si on fumait du haschich ? Evidemment, de celui que Simon va acheter.

SIMON:- Tu as deux morceaux?

BERNARD:- Oui, deux "nickels". Un pour les distingués professeurs et un pour les géniaux élèves. On ignorait au moment de l'achat qu'il y aurait ségrégation.

GERARD:- Il est tard. On ne serait chez nous que dans trois ou quatre heures. Ça nous mènerait à six ou sept heures du matin.

CATHERINE:- Et moi, je suis beaucoup trop fatiguée. J'ai eu peur et ça ne m'a pas reposée.

BERNARD:- Elle flotte, elle a peur, en un mot, elle est femme...

CATHERINE:- Tiens, au moins un qui s'en aperçoit!

BERNARD:- Mais une femme qui ne veut pas fumer du haschich, n'est pas une femme. Nous voilà quatre hommes, c'est pas drôle. Mais, moi non plus, ça ne me tente pas tellement, j'aurais trop peur de faire un voyage triste.

SIMON:- Pourquoi serait-il triste?

BERNARD:- Je ne sais pas. Ce serait un voyage triste. Il y a toi que je ne connais pas. Ce n'est pas comme lorsqu'on est seulement avec des amis.

CATHERINE:- Moi, je ne fais pas de différence entre lui et d'autre amis.

ANDRE:- (qui se réveille) Moi non plus. Simon, c'est un ami aussi ami qu'un autre ami.

SIMON:- Merci, merci, mon cher André. Il y a au moins toi qui me comprend.

CATHERINE SE LEVE.

BERNARD:- Moi, je n'y peux rien. Je vois une différence. Tu veux trop faire comme nous, pour être vraiment, comme nous.

SIMON:- Et moi qui cherche toujours à être moi-même.

BERNARD:- ...dans ce monde d'aujourd'hui! (rires) Mais être vous-même... être toi-même, c'est peut-être chercher à faire comme les autres?

SIMON:- Là, je trouve que tu y vas un peu fort. Je ne suis pas d'accord du tout.

BERNARD:- Disons, alors, que tu veux trop être gentil, aimable, et... je ne sais plus si tu l'es vraiment ou non.

SIMON:- Je ne demande qu'à le prouver. La meilleure preuve serait-elle de te laisser seul, ici, avec tes "amis" et d'aller me coucher?

GERARD:- Ce n'est pas ce qu'il a voulu dire.

SIMON:- Je m'en doutais.

BERNARD:- Eh! bien, alors?

CATHERINE:- (à Bernard) Tu disais donc que ton voyage serait sûrement triste à cause de Simon. Il n'y a pas d'autre raison?

BERNARD:- Pas à cause de Simon, mais...à cause de moi et de lui, parce que je ne le connais pas assez.

CATHERINE:- Bon, bon, bon, et après?

BERNARD:- À cause de la police. J'Y ai trop|pensé tout à l'heure; je craindrais toujours qu'elle n'arrive.

GERARD:- Tu étais sûr qu'on ne t'avait pas suivi!

BERNARD:- Je n'en étais pas tellement sûr.

ANDRE:- C'est un menteur! Il a menti! ET IL CONTINUE SUR UN AIR DE RI-TOURNELLE. C'est un menteur! Il a menti! Bernard est un menteur! Le mensonge est dans Bernard!

CET AIR EST REPRIS PAR CATHERINE , SIMON ET GERARD. BERNARD SE MET DE LA PARTIE, EN CHANTANT' Vous mentez! Vous mentez! Je ne suis pas menteur. A LA FIN DU "CANON", BERNARD DIT:

SIMON:- (sur un mode tragico-comique) Merci, noble seigneur, pour ce noble courage que vous nous avez noblement dispensé! Toute la noblesse est à vos pieds!

BERNARD :- Paysans!

SIMON:- (surpris) Si je m'attendais à ça! Tu as une façon de nous ramener sur terre!

BERNARD:- Mais tout paysan que vous soyez, tout paysan que tu sois, vermine, je te donne ma fille en mariage. Il faut une fête à mon peuple, après cette dure guerre, menée contre nos pires ennemis, contre les ennemis héréditaires de la justice, de la liberté et du bon sens.

SIMON:- Dois-je remercier, Seigneur?

BERNARD:- Si tu le dois? Ta vie doit être un constant remerciement pour les bontés que je te prodigue.

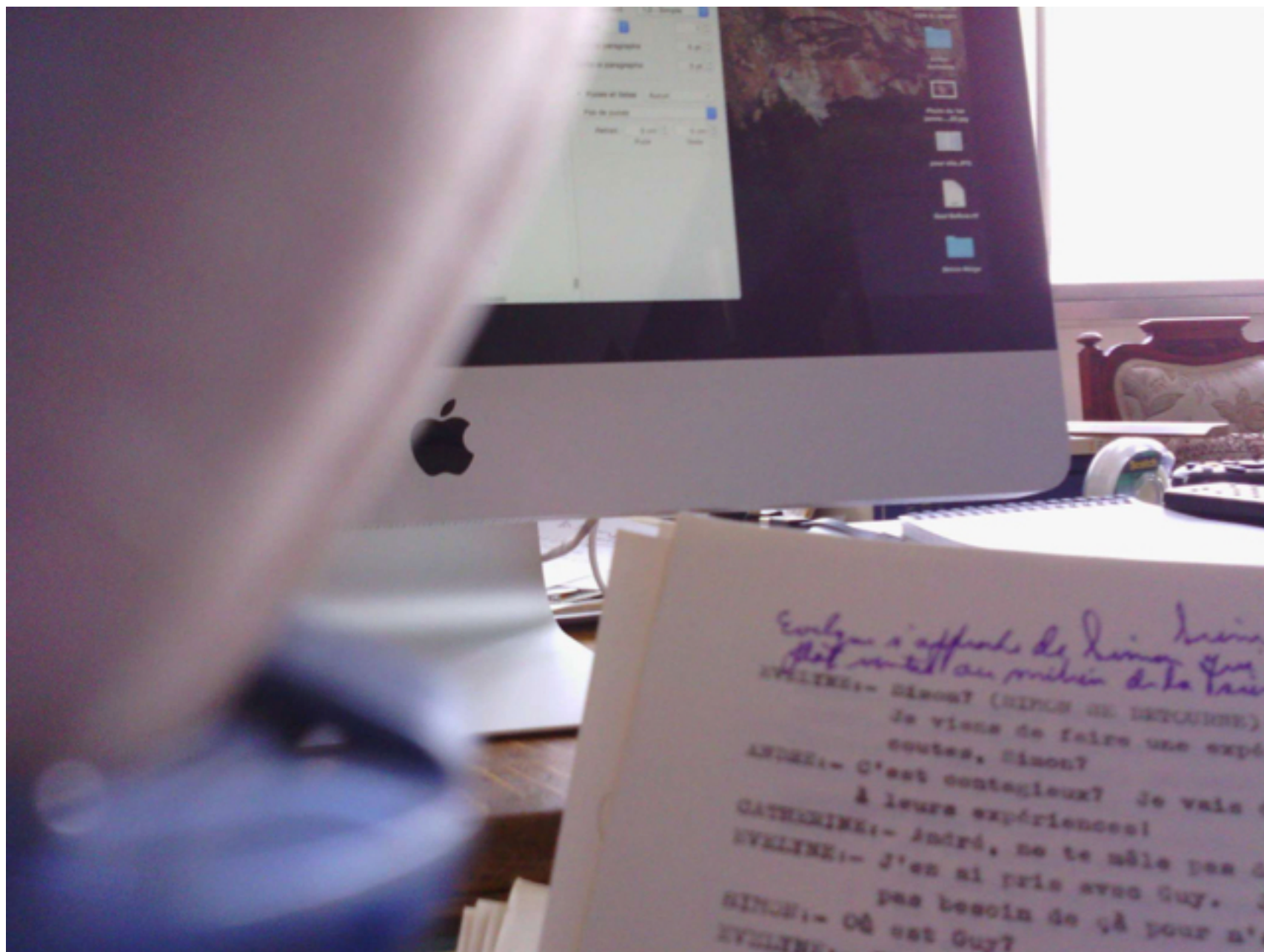
SIMON:- Alors, seigneur, pour vous remercier de vos honneurs, énorme fardeau...

BERNARD:- ...fardeau? Qu'entends-je?

SIMON:- Non, joie, pure joie, grande joie, joie étonnante et lumineuse! Donc, pour vous remercier de ces joies, je prends l'ultime décision de garder la vie, puisqu'il n'y a qu'elle et sa constance dévouée pour assouvir la démente de votre orgueil.

BERNARD:- Tout cela est très vrai, mais je me suis laissé dire, quand j'étais encore au berceau, que cela ne se disait pas à son seigneur et maître.

SIMON:- Seigneur, la révolte gronde en moi; encore un peu et je participerai à la démente de votre orgueil.



*Eveline s'apprête de lui dire  
qu'il rentre au milieu de la nuit*

EVELINE:- Simon? (SIMON SE DETOURNE)  
Je viens de faire une expé-  
rience, Simon?

ANDRÉ:- C'est contagieux? Je vais  
à leurs expériences!

CATHERINE:- André, ne te mêle pas de  
EVELINE:- J'en ai pris avec Guy. Je  
pas besoin de ça pour m'a-

SIMON:- Où est Guy?

EVELINE:-

BERNARD:- Tu auras beau vouloir soulever le peuple, le peuple dira non à la révolte, le peuple aura peur de ses révoltes, le peuple dira oui à la paix de ma force et à la justice de mes faveurs.

SIMON:- Seigneur, je chercherai donc à satisfaire au devoir de reconnaissance que vous cherchez à mettre dans le coeur du peuple, reconnaisance qui est aussi dans votre coeur, car vous êtes le coeur du peuple.

GERARD:- Seigneur!

BERNARD:- La ferme! Toi, ma fille, pourquoi ne dis-tu mot? Tu viens pourtant, ma fille, d'être baillée en mariage à ce sot de paysan instruit.

CATHERINE:- (Elle baille) Je ne suis pas baillée, je baille! Je m'ennuie déjà tellement que je m'endors.

BERNARD:- Je suis un père cruel, je l'avoue. Mais la cruauté me va bien.

ANDRE:- (qui surgit tout à coup) (avec un ton onctueux) Il faut vite bénir cette union, pour que l'on ne dise point que la cruauté n'existe plus, au cas où ce père cruel deviendrait du miel, pareil à ma douce parole de saint prêtre et charitable évêque. Car je suis évêque et prêtre. Allez et annoncez-le à toutes les nations: il y en a encore un.

Venez ici, mes enfants, approchez-vous du saint giron de l'église. Pas trop près, mademoiselle!

CATHERINE:- Mais je ne suis pas près, monseigneur.

ANDRE:- Vous pouvez encore m'appeler excellence. Elle existe encore, elle aussi.

CATHERINE:- ...excellence.

ANDRE:- On ne vous a jamais parlé de la vigueur et de la portée des messages de l'église?

CATHERINE:- Oui, excellence. Mais aujourd'hui, ils doivent être endormis, parce que je m'endors.

ANDRE:- Il y a toujours anguille sous roche, mon enfant!

BERNARD:- Trêve de grossièretés, excellence! Soyons tout à la joie de ce divertissement d'intellectuels!

ON RESTE INTERLOQUE... L'AVANT-DERNIER ECRAN DISPARAIT.

SIMON:- Divertissement d'intellectuels? Peut-être. Mais c'était amusant. Nous étions en train de créer quelque chose, nous vivions quelque chose. On avait créé une situation dramatique et on était parti, un peu comme lors d'un "voyage". Et vous savez, après avoir entendu ~~xxx~~ ~~xxxxxx~~ des hommes ivres chanter du grégorien dans une taverne, je n'ai pas honte de mes divertissements d'intellectuels.

BERNARD:- Je n'en ai pas honte, mais ça ne mène à rien.

SIMON:- Surtout, quand ça se termine de cette façon.

CATHERINE:- Comment auriez-vous voulu finir cette mascarade?

SIMON:- D'épuisement.

BERNARD:- Il est fou! Fou à lier! Ah! Ah! je comprends. Il voulait jouer au mari de Catherine jusqu'au bout!

CATHERINE:- Avec une Catherine qui dort debout, ça aurait été gai.

ANDRE:- Comme un plaisir solitaire.

SIMON:- Non, mais on aurait pu faire une longue cérémonie de mariage: elle aurait dit non, je l'aurais suppliée, son père l'aurait menacée, le peuple aurait pleuré, l'évêque aurait tout contemplé, lèché par la langue du saint-esprit et elle m'aurait finalement offert son corps, sous les rubans, les ors et les chasubles des cathédrales, où s'engouffrent encore les sons éternels et profonds des orgues emportées!

ANDRE:- Bravo!

SIMON:- Au moment où elle va dire oui, un homme, un homme vêtu de noir, emplit la nef comme un vautour emplit le ciel. Sa voix gronde l'ordre de que tout se taise.

GERARD:- A ce moment précis, tout se tait.

CATHERINE:- La nuit se fraya un chemin dans l'ombre humide des vapeurs de l'encens.

SIMON:- Et à nouveau sa voix s'éleva.

BERNARD:- Arrêtez cette mascarade ignoble, dégradante, irrespectueuse et folichonne!

LE DERNIER ECRAN DISPARAIT. ON SE RASSEOIT.

SIMON:- Quand j'ai fumé du haschich, je me suis bâti des histoires comme ça. J'étais seul à les vivre et elles n'ennuyaient personne.

BERNARD:- Ouf! on a bien fait de ne pas fumer avec lui, ce soir. Qu'est-ce qu'on aurait entendu comme idioties!

SIMON:- Oui, je crois que tout est bien qui finit bien...pour toi.

Mais qu'avons-nous fait, nous, de valable, cette nuit? J'ai tout remis en question. J'ai tout essayé. J'ai même aperçu des espoirs d'entente, d'amitié et même de tendresse. A chaque fois, tout s'enraie.

CATHERINE:- Et vous vous croyez seul dans ce cas? (ELLE SE LEVE BRUSQUEMENT) Il faut partir. (A ANDRE, GERARD ET BERNARD) Vous venez?

SIMON:- Je ne me crois ni seul, ni avec d'autres. Je ne crois plus à rien. Sinon, que ~~j'ai~~ j'ai seulement des choses banales à dire, comme tout le monde.

BERNARD:- Nous sommes mieux de partir, avant qu'il nous fasse une crise de désespoir.

ANDRE:- Moi, je ne pars pas. Je suis bien ici.

SIMON:- Mais, André, tes parents?

Évelyne, je m'en fous de tes amours! La neige, c'est la neige.

ÉVELYNE

Parlons alors, des tiennes, celles de l'hiver comme celles de l'été ou des salles de cours!

MARC

Simon, laisse-la parler. Tu as eu ton tour, on t'a laissé parler.

SIMON

C'est ça, que tu appelles me laisser parler? Je n'avais pas encore fini ce que je voulais dire.

ÉVELYNE

Butée et décidée. Alors, je t'écoute. Mes excuses. Mais parle!

Simon: Tu m'as interrompu, je n'ai pas pu  
finir.  
Marc: Parle, alors des tiennes!  
Marc: Laisse-la parler, elle a le droit, alors, c'est  
sa chance.  
Simon: C'est ce que tu appelles me laisser  
parler? Je n'avais pas encore  
fini ce que je voulais dire.  
Évelyne: Marc, laisse-la parler. Tu as eu ton tour, on t'a laissé parler.  
Simon: C'est ça, que tu appelles me laisser parler? Je n'avais pas encore fini ce que je voulais dire.  
Évelyne: Butée et décidée. Alors, je t'écoute. Mes excuses. Mais parle!

ANDRE:- Ils me prendront demain matin, mes parents. Je vais me coucher ici, par terre, n'importe où.

GERARD:- Viens, André, il est tard.

SIMON:- Laisse-le faire. Il ne dérange rien. Je n'ai plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit.

BERNARD:- Plutôt bonjour.

SIMON:- Oui, en effet. J'espère qu'on se reverra.

BERNARD:- Le plus tard sera le mieux.

SIMON:- A ta guise. (IL LUI DONNE LA MAIN ) Bonsoir.

BERNARD:- Bonjour!

SIMON:- (en l'embrassant) Bonsoir, Catherine.

CATHERINE:- Bonsoir, Simon. A bientôt.

GERARD:- (en lui donnant la main) Bonsoir, Simon.

SIMON:- Bonsoir.

ILS SORTENT. DES LEUR SORTIE, APPARAISSENT LES SERVITEURS EN LEVREE.

ILS HESITENT. SIMON LEUR FAIT SIGNE D'APPROCHER. A CE MOMENT, IL N'Y A PLUS D'ECRANS, MAIS SEULEMENT LE FOND DE LA SCENE, LES COULISSES.

SIMON:- (à un des serviteurs) Comment vous appelez-vous?

1er SERVITEUR:- Jean Talon.

SIMON:- (à un autre) Et vous?

2ième serviteur:-d'Iberville.

SIMON:- (au 3ième) Et vous, Frontenac, je suppose?

3ième SERVITEUR:- Non, Vaudreuil.

SIMON SE TOURNE VERS LES TROIS DERNIERS ET L'UN APRES L'AUTRE ILS SE NOMMENT.

4ième SERVITEUR:- Jolliet.

5ième SERVITEUR:- Marquette.

6ième SERVITEUR:- de la Vérendrye.

SIMON:- Que faites-vous ici?

LES SERVITEURS:- Nous rappeler à vous, Neige.

SIMON:- Je vous dois quelque chose?

LES SERVITEURS:- Votre destin, Neige.

SIMON:- Pour qui va-t-on me prendre? Je me fais servir par des morts qui veulent, en plus, jouer au destin.

LES SERVITEURS:- Vous n'êtes pas le seul, Neige, à vous entourer de morts.

SIMON:- Mais on ne vous a jamais vus. Je me trompe?

LES SERVITEURS:- Nous sommes au théâtre, Neige!

ON VOIT SUR LE FOND DE LA SCÈNE, DONC D'UNE FACON ASSEZ FLOUE, UN PAYSAGE DE NEIGE DÉJÀ VU AU PREMIER ACTE.

SIMON:- Nous bâtirons un théâtre, perdu au fond des neiges, et tous ensemble nous y parlerons de la mort et du passé. Nous y serons calmes et heureux;~ la vie ne sera plus à vivre.

LES SERVITEURS DISPARAISSENT EN EMPORTANT TOUS LES MEUBLES SAUF UNE TABLE SUR LAQUELLE BERNARD AVAIT DEPOSE UN MORCEAU DE HASCHICH AVANT DE PARTIR.

ON SONNE A LA PORTE. ENTRENT CATHERINE ET GERARD SUREXCITES.

CATHERINE:- Vous avez entendu?

SIMON:- Quoi?

GERARD:- La police vient de nous arrêter.

CATHERINE:- Ils ont amené Bernard.

SIMON:- Bernard? Et vous?

GERARD:- C'est lui qui portait le haschich. Ils nous ont fouillé.

CATHERINE:- Vous êtes satisfaits?

SIMON:- Satisfait? Pourquoi le serais-je? Au contraire, je suis désolé. Je ne sais que vous dire. Ils l'avaient donc suivi jusqu'ici?

CATHERINE:- Faut croire. Ils nous ont arrêtés, en sortant d'ici.

SIMON:- Ils savent donc que je peux être mêlé à tout cela.

CATHERINE:- Il est désolé. Mais surtout pour lui.

SIMON:- Ah! Catherine, mets-toi à ma place. Il est normal que je pense d'abord à moi. Bernard, il a dit quelque chose? Qu'est-ce qu'il a fait?

GERARD:- Bernard, il a été formidable. Il s'est moqué de nous, comme d'habitude.

CATHERINE:- Il a dit aux policiers: "Vous avez vu ces deux minables? Ils veulent toujours coucher chez papa et maman."

SIMON:- Que peut-on faire maintenant?

CATHERINE:- Il me semble que ce devrait être déjà tout réfléchi.

SIMON:- Tu sais déjà ce qu'il faut faire? Avertir ses parents?

GERARD:- Eux ils le sauront bien assez tôt. Ils vont tout compliquer d'ailleurs. Ils ne savent que penser aux avocats.

SIMON:- Ce sera déjà beau qu'ils y pensent. C'est le seul moyen qui reste à Bernard.

CATHERINE:- Et Bernard?

SIMON:- Quoi, Bernard?

CATHERINE:- Qui va penser à lui?

SIMON:- Mais ses parents, en lui trouvant un avocat, en payant le cautionnement. Nous aussi. Je ne sais pas ce que nous pourrons faire, mais moi je penserai sûrement à lui, à essayer de le sortir de là. Et je ne te permets pas d'en douter.

CATHERINE:- Il est le seul à avoir été arrêté. Il n'est pas le seul à posséder du haschich.

SIMON:- Je le sais bien, Catherine, mais tu déplaces le problème. Il ne sert à rien de faire arrêter tout le monde, parce qu'un l'a été.

CATHERINE:- Vous-même, vous avec ici du haschich.

SIMON:- Ah! non, il ne me l'a pas donné et j'ai oublié de le lui demander.

GERARD:- Il l'a laissé sur la table avant de partir.

SIMON:- Je ne l'avais pas vu. Mais pourquoi ne m'a-t-il pas demandé de le payer?

CATHERINE:- De toute façon, Bernard avait du haschich sur lui à cause de vous.

SIMON:- Mais c'est le sien qu'il portait. Et vous en auriez tous profité, sans doute. Ah! Faites-moi penser de lui payer ce qu'il m'a laissé, bien que, maintenant...

CATHERINE:- Maintenant, il ne s'agit plus d'une simple opération commerciale. Il s'agit pour lui d'une série d'embêtements pour un ou deux ans, parce que messieurs les professeurs avaient décidé d'essayer ça, le haschich!

SIMON:- Tu ne peux pas dire que nous avons remué ciel et terre pour en avoir. On nous en a offert au téléphone.

CATHERINE:- C'est ça, bien assis, bien au chaud, on attendait que les autres se fassent arrêter, que Bernard se fasse prendre.

SIMON:- Mais, Catherine, nous ne pouvions pas prévoir ce qui arrive cette nuit!

CATHERINE:- Ce jeu a toujours été dangereux, vous le savez autant que n'importe qui. Il n'est pas normal qu'un seul/paie pour des idiots de bourgeois, des imbéciles de profs qui ont besoin de leurs élèves pour s'amuser.

SIMON:- Tu ne nous reprocheras pas d'avoir besoin de vous!

CATHERINE:- Je vous reproche de vous en tirer à trop bon compte!

SIMON:- Je ne sais pas si tu me croiras, Catherine, mais je préférerais cent fois pouvoir changer de place avec lui.

CATHERINE:- Et qu'il le sache!

SIMON:- Oui. Et qu'il le sache! Pour me prouver, et lui prouver, que je peux être autre chose qu'un intellectuel raisonneur. Mais suppose

que j'aille trouver les policiers, que je leur explique tout ce qui s'est passé, en n'omettant aucun détail, serons-nous plus avancés? Ils en auront deux au lieu d'un et ils en soupçonneront nombre d'autres.

CATHERINE:- Mais la peine de Bernard serait adoucie parce qu'il ne serait pas le grand responsable.

SIMON:- Ce n'est tout de même pas moi qui l'ai initié au haschich!

CATHERINE:- Mais tu l'encourages! Il faut que vous payiez, vous aussi.

SIMON:- Mais va toi-même <sup>tout</sup> raconter ~~tant~~ aux policiers!

CATHERINE:- Taisez-vous! Je ne dénonce pas les gens. Je ne vous dénoncerai pas. Bernard non plus.

SIMON:- Je ne sais pas...Je ne le connais pas.

GERARD:- Bernard ne dira rien.

SIMON:- La police a de ces méthodes!

CATHERINE:- Vous avez peur de leurs méthodes.

SIMON:- Oui, j'en ai peur. Bien qu'on espère toujours que ce soit faux..

CATHERINE:- Moi, j'ai peur pour Bernard.

SIMON:- J'ai l'espoir que tout va bien se passer pour lui. Ne crains rien.

CATHERINE:- Il est seul.

SIMON:- Non, il n'est pas seul. Nous pouvons beaucoup plus, pour lui, ici que dans leur station de police.

CATHERINE:- Ce ne sera jamais plus la même chose entre vous et moi.

SIMON:- Et je le regrette. Mais d'ici quelque temps, tu comprendras.

CATHERINE:- Oh! je m'en souviendrai. Et Bernard aussi.

SIMON:- Je n'y suis pour rien et je ne lui dois rien.

CATHERINE:- Vous êtes un lâche.

UN TEMPS.

SIMON:- ~~xxxxxx~~ Catherine, tout se sait dans ce village. Demain, l'on saura qu'il a été arrêté, en sortant de chez moi; demain, j'aurai sans doute la visite des parents. Et tout le monde aura raison: je "sympathise" avec le haschich et c'est défendu par la loi. D'ici un an, je serai sans doute parti d'ici.

GERARD:- Personne ne saura que vous en avez fumé, si vous ne le dites pas. Et Bernard ne le dira pas.

SIMON:- Le soupçon fait encore plus de dommages.

CATHERINE:- Alors, Bernard est le plus heureux des hommes! Il n'est pas soupçonné, lui; il est pris comme un rat.

SIMON:- Et nous l'en sortirons, Catherine. Ses parents vont trouver un avocat, je suis prêt à payer le cautionnement, s'il le faut. Que veux-tu de plus?

CATHERINE:- Que vous aimiez réellement les gens. Que cela paraisse dur votre figure, que vous êtes désespéré de ce qui arrive! Que vous ayiez tout fait pour que Bernard n'en prenne plus! Non, vous préférez attendre que l'on vous demande d'agir. Je voudrais que vous ayiez plus d'audace, le goût du risque. Vous ne savez que vous mettre à notre niveau. On ne vous a pas aussitôt admiré qu'on vous voit ramper comme un imbécile, pour nous faire plaisir et faire comme nous.

GERARD:- Catherine, toi aussi, tu fumais du haschich et tu avais des tas d'excuses. Tu ne permettrais à personne de t'en empêcher.

CATHERINE:- Que m'offre-t-on en remplacement? Rien. Des sourires de compréhension. De la peur. Des mots.

Je m'en vais. Vous ne savez qu'habiter des rêves. Et les rêves ne se partagent pas. CATHERINE ET GERARD SORTENT.

ANDRE SE LEVE ET SE DIRIGE VERS LE TELEPHONE. IL CONSULTE LE BOTTIN TELEPHONIQUE ET COMPOSE UN NUMERO.

ANDRE:- ~~Il~~ Vous avez arrêté des étudiants qui sortaient de chez Simon Neige. Je suis chez lui en ce moment. Il en possède, lui aussi. IL RACCROCHE .

SIMON ET ANDRE SONT DE CHAQUE COTE DE LA TABLE OÙ SE TROUVE LE HASCHICH-ANDRE AVANCE VERS LA TABLE ET PREND LE HASCHICH, SANS QUE SIMON NE BOUGE. ILS RESTENT TOUS LES DEUX FACE À FACE.

R I D E A U



*Festival*

**DOMINIÓN DRAMA**

# *Festival*

**D'ART DRAMATIQUE DU CANADA**

**WESTERN QUEBEC RÉGION DE L'OUEST DU QUÉBEC**



*Théâtre: Cité des Jeunes  
Vaudreuil, Qué.*

**MARCH 17-18-19-20-21 MARS**

*Montréal 1970*

## DISTRIBUTION.....

Auteur de la pièce: Gabriel-Pierre Ouellette

Metteur en scène: Philippe Grenier

### Comédiens par ordre d'entrée en scène...

|                    |           |                     |
|--------------------|-----------|---------------------|
| Simon Neige        | prof.     | Serge Clément       |
| Claude Nadon       | prof.     | Marcel Corbeil      |
| Guy Levert         | prof.     | Claude E. Piché     |
| Evelyne Cardier    | prof.     | Marie Codebecq      |
| Marc               | prof.     | Richard Chatigny    |
| Charles Normandeau | étu.      | Michel Cadieux      |
| Gérard             | étudiant  | Ghislain Primeau    |
| Bernard            | étudiant  | Guy Bellavance      |
| André              | étudiant  | Marc Laviollette    |
| Catherine          | étudiante | Danielle Normandeau |
| Michèle            | étudiante | Carol-Ann Robinson  |
| Michel             | étudiant  | Michel Wilkins      |

### Danseurs par ordre alphabétique....

Pierrette Amiot  
Marie Thérèse Lalonde  
Carmel Sabourin  
Micheline Cadieux  
Diane Huet  
Michel Cadieux  
Francine Tougas  
Carol-Ann Robinson  
Michel Wilkins  
Hélène Poitras  
Michel Hébert  
Claudette Dupont  
Pierre Désilets

### Musique des Dyonisos....

|                |                     |
|----------------|---------------------|
| Chanteur:      | Paul André Thibert  |
| Batteur:       | Robert Lepage       |
| Guitare basse: | Jean Pierre Legault |
| Guitare solo:  | Claude Gauthier     |
| Orgue:         | André Mathieu       |

## **EQUIPE TECHNIQUE**

|                         |                      |
|-------------------------|----------------------|
| Directeur...            | André Beaulieu       |
| Administrateur...       | Alain Leblanc        |
| Ass. Adm. ...           | Pierre Paul Lalonde  |
| Directeur du plateau... | Paul Cossette        |
| Scripte...              | Micheline Lamothe    |
| Eclairagistes...        | Gilles Cadieux       |
|                         | Jean Pierre Payeur   |
|                         | Jean Claude Lecompte |
|                         | Maurice Desjardins   |

Responsable des textes...

Francine Wallot

Ingénieur du son...

André Sauvé

Opérateurs...

Roger Ladouceur

Gilbert Sauvé

Responsable de l'équipement...

Yves Savard

Décorateur...

Luc Rondeau

Accessoiriste...

Gilbert Sauvé

Publicité et graphisme...

Jean Bernard Gingrow

Costumiers...

Micheline Grenier

Hélène Poitras

Michel Hébert

Maquillage...

Micheline Cadieux

Prises de vue et montage cinématographique...

M. Paul Poirier

\* \* \* \* \*